



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



RUI - -

21/3/84

**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

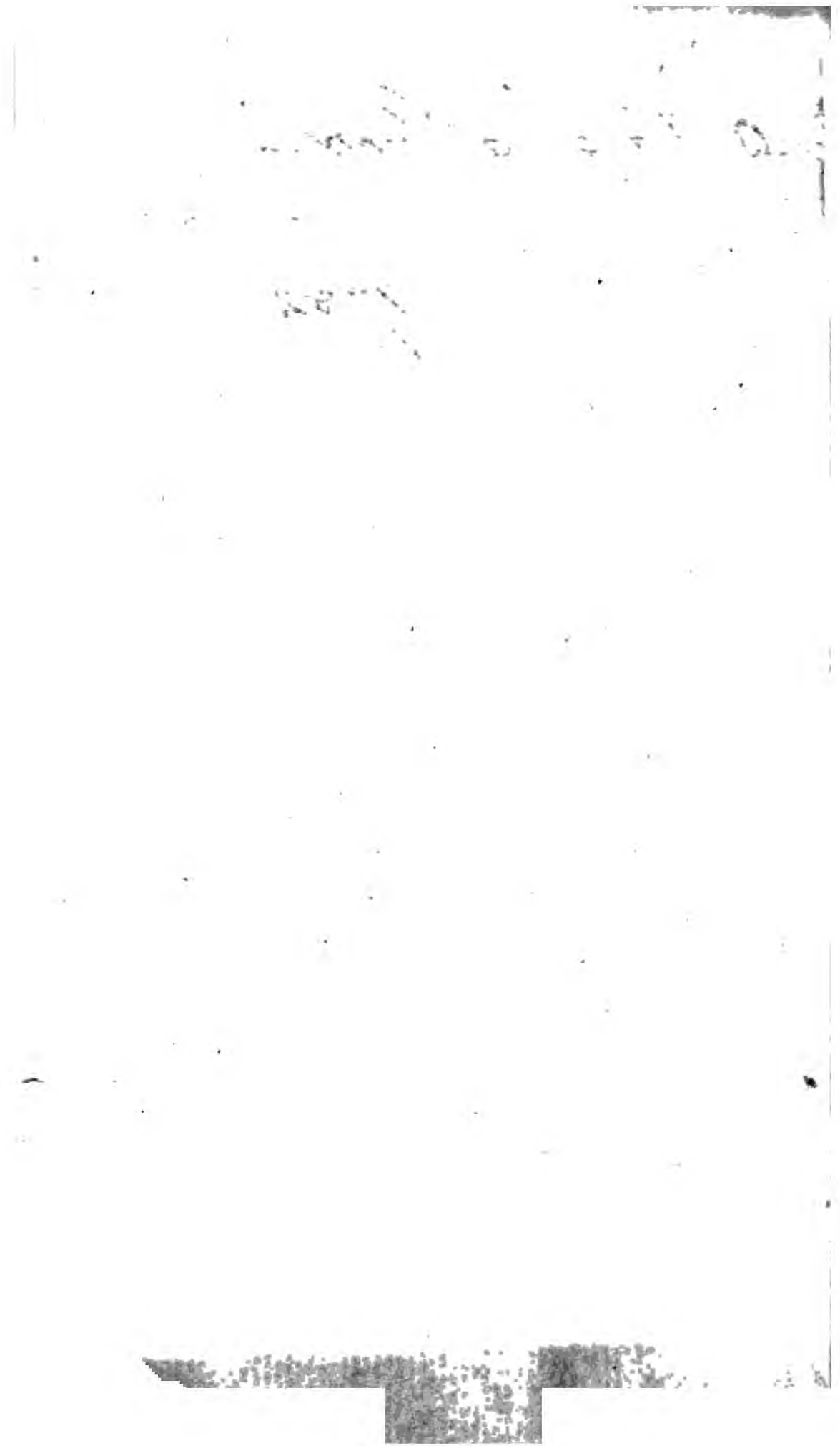
MYLNE 429

**OXFORD
1992**

Mary L. Stuart

—

1782 —



T H É A T R E

D'ÉDUCATION.

T O M E P R E M I E R .

I have been thinking of you
and wondering how you are getting on.

Write soon and let me hear from you.

With love,
Your affectionate friend,
John Doe

THÉÂTRE
A L'USAGE
DES JEUNES
PERSONNES,

*Par Madame la COMTESSE DE
GENLIS.*

Leçon commence, exemple achevé.
LA MORTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Et se trouve

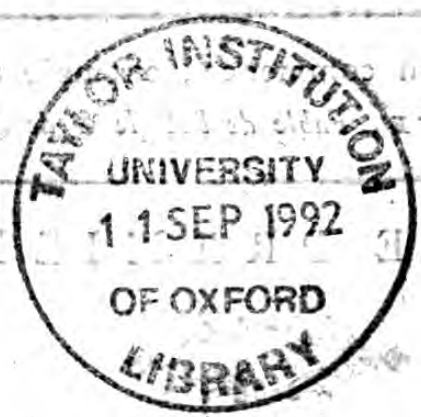
A MAESTRICHT,

Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY



London
M. A. M. O. R. T. N. O. M. A. I.
M. C. T.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

ON doit accorder à l'Auteur de ce petit Théâtre, le mérite d'avoir créé un genre de Pièces dont personne n'avoit encore conçu l'idée : ce genre peut fans doute être perfectionné ; mais pourroit-on refuser de l'indulgence aux premiers essais ? Il falloit vaincre de grandes difficultés, pour faire des Drames intéressants, sans le secours de l'intrigue, des passions violentes, des contrastes des vices & des vertus ; enfin, quand on s'est imposé la loi de ne point faire paroître d'hommes, & de ne pas dire un seul mot qui ne soit ou qui n'amene une leçon. Ces Pièces ne sont que des Traités de morale mis en action, & l'on a pensé que les jeunes personnes pourroient y trouver des leçons intéressantes & persuasives. D'ailleurs, en jouant ces Pièces, en les apprenant par cœur, elles y trouveront

plusieurs avantages ; ceux de graver dans leur souvenir des principes excellents, d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, & d'acquérir de la grace & un bon maintien. Apprendre par cœur des morceaux détachés de prose & de vers, ne produiroit pas les mêmes effets, parce qu'il est impossible de déclamer seul dans une chambre, avec autant d'émulation qu'en jouant la Comédie. Il n'y a guere de Pieces connues que des jeunes personnes puissent jouer sans danger, & elles sont presque toutes au-dessus de leur conception. L'Auteur a évité, avec un soin extrême, d'introduire dans ces petites Comédies, aucun caractère véritablement odieux ; on n'a présenté que des défauts naissans, toujours accompagnés d'un bon cœur, & par conséquent susceptibles de correction. Il n'y a que le seul caractère de *Dorine*, dans *l'Enfant gâté*, qui soit réellement vicieux ; mais on a cru devoir prévenir les jeunes personnes sur la flatterie mercénaire qu'elles peuvent rencontrer quelquefois dans les Domestiques qui les entourent, & c'est la seule

DE L'ÉDITEUR. 3

raison qui a engagé à peindre ce personnage si odieux à voir, & si désagréable à jouer. Enfin, ces Essais, fruits des veilles d'un Auteur qui a consacré sa jeunesse & sa vie à ce genre de méditation, ont été dictés par les plus louables motifs. Puissent tous les Enfants qui liront ces Pièces, être frappés des exemples qu'elles contiennent! Puissent-ils, par cette lecture, devenir meilleurs, plus sensibles, plus vrais, plus tendres pour leurs parents! & tous les vœux de l'Auteur seront remplis.



281 .

A G A R
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE EN PROSE
ET EN UN ACTE.



P E R S O N N A G E S.

A G A R.

I S M A E L, *Fils d'Agar.*

L' A N G E.

La Scène est dans un Désert.



A G A R
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAR, ISMAEL.

AGAR, *tenant son fils par la main.*

Elle doit porter un vase.

QUELS tristes lieux!... quelle affreuse solitude!...

I S M A E L.

Maman, retournons chez-mon pere; nous y étions si heureux!

A G A R.

Hélas! mon Enfant, la haine & la jalousie nous en ont chassés; & c'est pour toujours.

I S M A E L.

La haine! & quel mal ai-je fait pour la mériter? Et vous, Maman, comment peut-on vous haïr?

A iv

Agar dans le Désert,

A G A R.

L'envie, mon Fils, rend injuste & cruel ;
elle conduit à la haine la plus odieuse, la
plus noire de toutes les passions.

I S M A E L.

Un cœur sensible ne l'éprouvera donc ja-
mais ?

A G A R.

Un cœur sensible peut s'égarer... l'or-
gueil, mon Fils, peut corrompre l'ame la
plus tendre, & la livrer à toutes les fu-
reurs de la vengeance.

I S M A E L.

Ah ! Maman, si j'ai de l'orgueil, mettez
tous vos soins à m'en corriger.

A G A R.

La raison seule doit nous en garantir.
L'Auteur de la nature n'a rien fait que de
bon ; nous lui devons toutes nos vertus ;
& nos vices sont notre ouvrage.

I S M A E L.

Nous naissons donc sans orgueil ? ...

A G A R.

Dieu imprima dans nos cœurs un desir
salutaire qui nous porte à nous distinguer,
à rechercher la gloire.

I S M A E L.

C'est l'amour-propre ?

A G A R.

Oui, mon Fils, c'est ce principe divin
qui fait les Héros & les grands Hommes ;
alors il est pur, & tel que Dieu nous l'a
donné : mais l'homme corrompu abuse de
ce don précieux ; il le dénature, l'avilit,

Comédie.

le tourne sur des objets vains & frivoles ;
enfin , il en fait l'orgueil.

I S M A E L.

Maman , Dieu est bon ; quand nous sui-
vons sa loi , il doit donc nous aimer.

A G A R.

Il est alors notre Pere.

I S M A E L.

Pourquoi donc gémissiez-vous ? Pourquoi
sommes-nous sans appui , sans secours dans
ce désert ?

A G A R.

Il veille sur nous , & ne veut que nous
éprouver.

I S M A E L.

Et cependant la fatigue , le chagrin nous
accablent : privés d'asyles & de nourritu-
re , comment résister à tant de maux ?

A G A R.

Par le courage qui les méprise ; par la
résignation qui s'y foumet sans murmure.
Souffrir est le partage de la vie : c'est un
temps d'épreuve & d'orage , temps rapide
& court ! suivi , pour la vertu , de l'immor-
talité , de la gloire & du bonheur. Cessons
donc de nous plaindre. Songeons aux biens
qui nous attendent , & tâchons de nous en
rendre dignes.

I S M A E L.

Maman , vous ne craignez donc pas la
mort ?

A G A R.

Hélas ! je ne crains que de vous sur-
vivre.

A v

I S M A E L

La mort n'est rien!... c'est un instant!...
Mais souffrir, endurer la faim, la soif, ah!
Maman!...

A G A R.

Mon Fils, il est encore un plus affreux
tourment... c'est celui de ne pouvoir sou-
lager ce qu'on aime.

I S M A E L.

Ne l'ai-je pas senti?... Je vous ai vue
pleurer.

A G A R.

Ah! mon Enfant, si je pouvois, en don-
nant ma vie, sauver la tienne!...

I S M A E L.

Maman! qu'en ferois-je sans vous?...

A G A R.

O mon cher Ismaël, ... cruelle Sara! si
vous l'entendiez... si vous le voyiez...
Oui, votre cœur barbare en feroit atten-
dri... Et moi, & moi, que dois-je éprou-
ver?... Ah! mon Fils, ne nous laissons
point abattre : notre sort est affreux ; mais
Dieu nous protège & peut le changer.

I S M A E L.

Ce désert produit bien quelques fruits
sauvages dont nous pourrions nous nour-
rir ; mais sous un sol si brûlant, la soif dé-
vore, & l'on n'y trouve ni fontaines, ni ruis-
seaux.

A G A R.

Nous en découvrirons peut-être...
D'ailleurs, ce vase, ce seul bien qui nous
reste, contient encore de l'eau, elle est

pour toi , c'est une dernière ressource que
ma tendresse te réserve.

I S M A E L.

Je veux la partager avec vous.

A G A R.

Ce n'est qu'en conservant ta vie , que je
puis prolonger la mienne.

I S M A E L.

Maman ?

A G A R.

Quoi , mon enfant ?

I S M A E L.

Depuis deux jours , je n'ai pas dormi ; je
me sens accablé : asseyons-nous.

A G A R.

Viens prendre du repos , il te rendra
des forces ; viens te coucher à l'ombre de
ce buisson.

(*Ismaël la suit & se couche ; elle se met auprès
de lui , & place son vase à ses pieds.*)

I S M A E L.

Maman , essayez de dormir aussi.

A G A R.

Non , je te veillerai.

I S M A E L.

Vous ne vous éloignerez pas de moi pen-
dant mon sommeil ?

A G A R.

Eh ! pourrais-je te quitter un instant ! Ses
yeux se ferment . . . heureux âge ! . . .

(*Ismaël s'endort tout-à-fait.*)

Dors , dors , tu ne sentiras plus tes maux ,
& les miens seront adoucis (*Elle le
considère.*) Hélas ! comme ses traits sont

A vj

changés! Ils portent l'empreinte de la souffrance.... O mon Fils! sans toi, sans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je supporterois ma destinée!... Mais l'entendre gémir... voir couler ses larmes, ô Ciel! c'est un supplice que je ne puis endurer... Il épuise toute ma constance. Comme il dort!... Pauvre enfant! (*Elle l'embrasse.*) Que je t'aime!... (*Elle porte la main sur son front.*) Son visage est brûlant, le soleil donne sur sa tête. Hélas! même endormant, il est donc destiné à souffrir!... Mais ne pourrois-je pas, avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri? (*Elle veut tirer la branche à elle.*) Je n'y puis atteindre, il faut me lever & détacher mon voile. (*Elle se leve, fait un mouvement qui renverse le vase qui étoit à ses pieds, & répand l'eau.*) Grand Dieu! qu'ai-je fait?... Ce vase, ma dernière espérance, mon unique ressource, la vie de mon fils?... Ah! malheureuse!.. cette eau pouvoit du moins lui suffire encore jusqu'à demain... & d'ici-là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine!... (*Elle tombe accablée de douleur auprès de son Fils.*) Ah, Ciel!...

ISMAEL se réveillant.

Maman!.....

A G A R.

O mon Fils!...

I S M A E L.

Maman! je brûle,.... je n'en puis plus....
un feu cruel me dévore.....

AGAR *le prenant dans ses bras, & le couvrant de son voile.*

Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine!...

I S M A E L.

Maman, je meurs de soif; une goutte d'eau, Maman, & vous me rendrez la vie.

A G A R.

Eh bien, mon Fils, eh bien! reçois donc mon dernier soupir... Tu meurs, j'en suis la cause; pardonne-moi, je vais te suivre.

I S M A E L.

Maman, vous avez donc bu toute l'eau?

A G A R.

Que dis-tu?... Grand Dieu!...

I S M A E L.

S'il en restoit encore, & si vous éprouviez ce que je sens, Maman, je ne le boirois pas.

A G A R.

O mon Fils! peux-tu me croire assez barbare?

I S M A E L.

Hélas! la douleur égare & trouble mon esprit, pardonnez-moi.

A G A R.

J'ai voulu te garantir du soleil... Je me suis levée... J'ai renversé ce vase, & je t'ai donné la mort!...

I S M A E L.

Non, Maman, ... non ... cette eau n'auroit pu me suffire...

A G A R.

Quelle pâleur couvre son front!... mon Fils!...

I S M A E L.

Maman, donnez-moi votre main, . . . que je la baise encore. . .

A G A R.

La fièvre est froide & tremblante... Mon Enfant? . . . Il ne me répond pas! . . . Ismaël, ouvre les yeux! . . . Embrasse encore une fois ta malheureuse mère. . . (*Elle met la main sur son cœur.*) Il bat encore. . . (*Elle se met à genoux.*) O toi, Etre suprême & bienfaisant, à qui tout est possible! toi, soutien, protecteur des infortunés, daigne jeter un regard sur moi! . . . Je me soumetts, si tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté, égale mon obéissance! . . . Conserve-moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point à vivre! . . . Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt. . . Mais c'est un Père qui va le rendre! . . . (*Elle retombe auprès de son Fils, le visage caché.*) (*Après un long silence.*)

L'ANGE, *derrière le Théâtre.*

Agar? . . .

A G A R.

Qu'entends-je? & quelle voix céleste vient ranimer mon cœur? . . .

(*On entend une symphonie douce.*)

Où suis-je? . . .

(*La toile du fond se lève, & l'on découvre l'Ange sur un nuage, une palme à la main. Le Théâtre change, & représente un paysage charmant, orné de fleurs & de fruits.*)

SCÈNE II.

L'ANGE, AGAR, ISMAEL.

L'ANGE.

AGAR!...

AGAR.

Que vois-je!... (*Elle regarde son Fils toujours étendu à terre sans mouvement.*) O mon Fils!

L'ANGE s'approchant.

Agar!... Effuyez vos larmes.

AGAR.

Mon Fils va donc m'être rendu!... Mais, ô Ciel! il est toujours sans mouvement... Ismaël... Ismaël!... Ah! c'en est fait, il n'est plus!... (*Elle se leve impétueusement, & court se précipiter aux pieds de l'Ange.*) Dois-je donc perdre tout espoir?...

L'ANGE.

Votre confiance, Agar, & votre foi n'égalent-elles pas votre soumission?

AGAR, toujours aux pieds de l'Ange.

Oui, je suis résignée... Hélas! si Dieu l'exige, je m'interdirai jusqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne... un doute affreux glace mon cœur... Dieu veut-il m'éprouver, ou combler ma misère?....

L'ANGE.

Lui sacrifieriez-vous, sans murmure, le

seul bien qui vous reste cet enfant si chéri ?

A G A R .

Je le tiens de sa bonté il peut me retirer ses bienfaits (*Elle se relève , & court auprès de son fils*) Mon Fils ! C'est en vain que je l'appelle. Hélas ! il m'entendrait s'il respiroit encore. La voix de sa mere défolée ranimerait ses sens. Mes cris sont superflus. Ismaël n'y peut répondre Ismaël ! ô nom jadis si doux à répéter ! . . . nom chéri ! maintenant je ne puis le prononcer qu'en frémissant . . .

L' A N G E .

Agar ! pourquoi vous livrer à ce vain désespoir ? . . . vous pleurez votre Fils. Il paroît mort à vos yeux : mais doutez-vous de la puissance immortelle du Seigneur ?

A G A R *se relevant.*

Sa puissance ! . . . Ah ! sans doute , il peut tout , il peut tarir la source de mes larmes ; il peut me rendre mon Fils . . . Insensée que je suis ! Je pleurois , & Dieu me voit & m'entend. L'excès de ma douleur l'offensoit peut-être. Cette idée m'accable & me déchire . . . Pardonne-moi , grand Dieu , de coupables transports ! . . . Daigne jeter sur cet enfant un regard paternel ; que son innocence te touche ! Ah ! puisse-t-il du moins n'être pas la victime des fautes & de la foiblesse d'une mere infortunée ! . . . O Ciel ! que ta colere ne tombe que sur moi ! . . . mais rends le jour à mon Fils : qu'il vive ! . . . que je puisse encore une fois

lui parler & l'entendre, ô mon Dieu! . . . & j'adorerai, je bénirai, en expirant, & ta justice & ta bonté.

L' A N G E.

Agar, tout ce qui vous environne déjà vous retrace, ou vous préface la bienfaisance infinie; il a transformé l'affreux désert où vous gémissiez, en un séjour délicieux. Sa puissance & sa gloire éclatent & brillent autour de vous.

A G A R.

Hélas! un seul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Imaël privé de la vie.

L' A N G E.

Ne vous laissez point abattre, Agar. Vous êtes fidelle & soumise? N'avez-vous pas l'heureux droit de tout espérer? Quel miracle est impossible à l'Etre suprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, & vous protège. Il punit avec indulgence; & lui seul fait récompenser sans mesure.

A G A R.

Qu'entends-je, ô Ciel! quelles paroles consolantes & divines.

L' A N G E.

Levez les yeux: voyez, heureuse Agar; la bonté du Seigneur fait encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'Ange touche la terre avec sa palme, il en jaillit à l'instant une fontaine abondante.*)

A G A R.

O mon Dieu! tant de bienfaits ne me se-

ront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouisse ; Ismaël va donc revivre ?

L'ANGE s'approche d'Ismaël.

Approchez-vous , Agar !

AGAR courant se précipiter à genoux aux pieds de son Fils.

Ah ! grand Dieu ! mon Fils !... Mais n'est-ce point une illusion ? sa pâleur se dissipe... O Ciel ! si je m'abusois ! (*Elle lui prend la main.*) Sa main... n'est plus froide... Ismaël ! Mon Dieu ! acheve ton ouvrage !...

(Après un moment de silence , elle regarde attentivement son Fils.

Il ouvre les yeux ; ô mon Fils !... Je me meurs. (*Elle tombe sur un lit de gazon.*)

L'ANGE.

Agar , Agar , ranimez-vous pour louer , pour adorer le Seigneur !

AGAR revenant à elle.

Ismaël !

L'ANGE.

Reprenez vos sens , Agar , & regardez votre fils.

AGAR.

Mon Fils !... Il m'est rendu ! Quoi ce n'est point un songe.

ISMAEL se soulevant.

Ah ! je renaiss !

AGAR.

Ah ! mon Fils ! cher enfant , viens dans mes bras , viens embrasser la plus heureuse des meres !... Que dis-je !... Non , prof-ternons-nous , & remercions le Ciel.

I S M A E L.

Que ne lui dois-je pas , Maman ! il nous réunit.

L' A N G E.

Jouissez désormais , Agar , d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il est satisfait , & tous vos maux sont finis. Elevez cet enfant ; donnez-lui des vertus ; inspirez - lui la crainte , & sur - tout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puissiez offrir de votre reconnoissance.

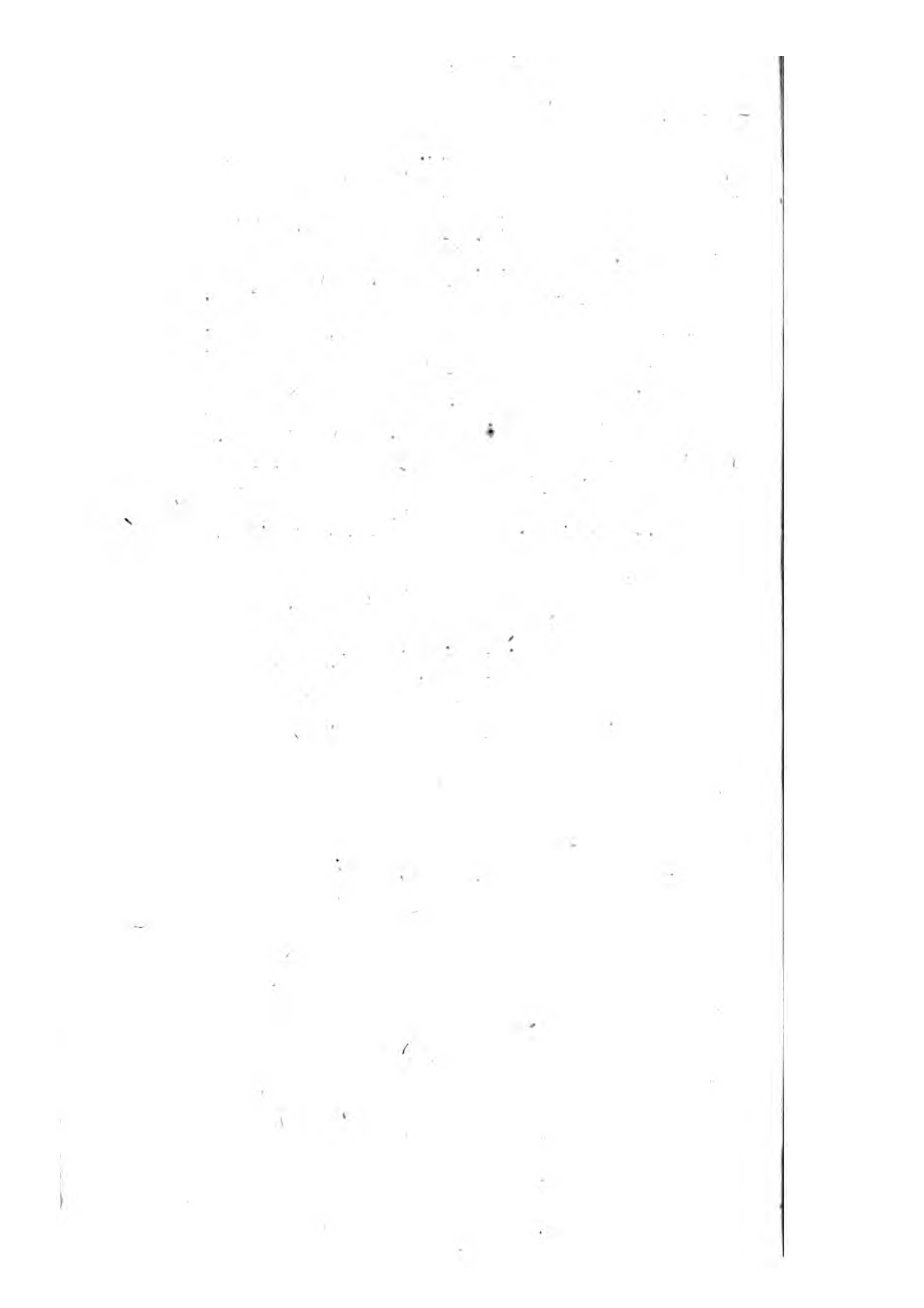
A G A R.

Ah ! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits ?

L' A N G E.

Que votre exemple , Agar , serve à jamais de leçon ; qu'il corrige les murmures des mortels insensés , & qu'il apprenne que Dieu fait récompenser la patience , la soumission , le courage & la vertu.

F I N.



L A B E L L E
E T L A B Ê T E ,
COMÉDIE EN PROSE
E T E N D E U X A C T E S .



P E R S O N N A G E S.

Z I R P H É E.

P H É D I M E, *Amie de Zirphée.*

P H A N O R, *Génie.*

La Scène est dans le palais du Génie.



LA BELLE
ET LA BÊTE,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHANOR, ZIRPHÉE.

Phanor paroît tenant Zirphée par sa robe ; Zirphée veut fuir & détourne la tête avec horreur.

PHANOR.

AH, Zirphée! de grace, un instant, un seul instant, daignez m'entendre.

ZIRPHÉE.

Laissez-moi, . . . laissez-moi.

PHANOR.

Si vous l'ordonnez, j'y consens; vos moindres volontés font pour le malheureux Phanor des loix suprêmes: mais quand, pour la première fois, il ose vous deman-

der un moment d'entretien , aurez-vous la cruauté de le refuser ?

ZIRPHÉE à part.

L'Infortuné ! qu'il est à plaindre !

PHANOR, *laissant aller la robe de Zirphée.*

Zirphée , vous êtes libre : je ne veux rien devoir à la violence ; vous pouvez me fuir encore.

ZIRPHÉE, *détournant toujours la tête.*

Mais qu'avez-vous à me dire ?

PHANOR.

O Ciel ! vous tremblez . . . Ah ! je dois inspirer l'aversion , mon aspect affreux la fait naître. Zirphée ! vous pouvez me haïr ; mais , hélas ! devez-vous me craindre ?

ZIRPHÉE.

Mais . . . je ne vous hais point.

PHANOR.

Eh bien ! mes vœux sont satisfaits . . . le bonheur d'être aimé n'est pas fait pour moi , je n'y prétends point ; mais fachez du moins , que cette figure horrible que vous n'osez envisager , cache un cœur sensible , délicat & fidele.

ZIRPHÉE à part.

Que sa voix est touchante ! . . . Pourquoi faut-il ? . . . (*Elle le regarde & s'écrie avec effroi,*) Ah , Ciel ! . . . (*Elle fait quelques pas pour fuir.*)

PHANOR veut l'arrêter.

Ah , Zirphée ! calmez cet effroi.

ZIRPHÉE.

Au nom du Ciel , laissez-moi. (*Elle s'échappe.*)

SCENE

S C E N E II.
P H A N O R *seul.*

JE commençois à l'attendre , son ame s'ouvroit à la pitié ; un regard , un seul regard a détruit mon ouvrage. . . . Et je pourrois encore conserver quelque espoir ?.. Barbare Fée ! jouis de l'excès de ma douleur ; ton pouvoir , supérieur au mien , me condamna jadis à supporter la vie sous cette forme affreuse , & je ne puis reprendre mes premiers traits qu'en parvenant à me faire aimer , qu'en touchant avec cette figure épouvantable , une ame insensible jusqu'alors. Ah , Zirphée ! si vous saviez mon secret , s'il m'étoit permis de le dire ; mais l'oracle funeste le défend. . . . Que je suis malheureux ! . . . Hélas ! la plus grande , la plus cruelle de mes peines , c'est d'aimer comme on n'aima jamais. . . . (*Il tombe accablé sur une chaise.*)

S C E N E III.
P H É D I M E , P H A N O R.
P H E D I M E , *sans en être apperçue.*
Z I R P H É E m'a dit qu'il étoit ici. . . Ah , le voilà !

Tome I.
B

PHANOR *se levant.*

Ah, Phédime ! que fait Zirphée ?

PHÉDIME.

Je viens de sa part , pour vous dire qu'elle s'afflige de la manière prompte & brusque dont elle vous a quitté.

PHANOR.

Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même me le dire ?

PHÉDIME.

Cela est tout-à-fait galant pour moi.

PHANOR.

Ah, Phédime ! pardonnez ; je fais tout ce que je vous dois : hélas ! sans vous , que deviendrois-je ?

PHÉDIME.

Allons , allons , je vous pardonne ; je n'ai point de rancune ; & , pour vous le prouver , je vous dirai que ce petit entretien que vous venez d'avoir avec Zirphée , a fait des merveilles.

PHANOR.

Eh ! comment puis-je le croire , après les preuves d'aversion qu'elle m'a données en me quittant ?

PHÉDIME.

Mais elle s'en repent ; n'est-ce pas beaucoup ?

PHANOR.

Mais elle ne vaincra jamais l'effroi qu'elle éprouve en me regardant.

PHÉDIME.

Songez donc qu'il n'y a que huit jours que vous nous avez enlevés ; & , franche-

ment, il faut plus que huit jours pour s'accoutumer à votre figure. Si vous ne m'aviez pas mise dans votre confiance & dans vos intérêts long-temps avant l'enlèvement, quoique je ne sois pas aussi timide que Zirphée, je crois que je n'oserois pas encore vous regarder.

P H A N O R.

Vous êtes depuis l'enfance l'amie de Zirphée; vous connoissez son cœur & ses sentimens: dites-moi, charmante Phédime, de bonne foi, pensez-vous à présent que l'espoir que vous m'avez donné quelquefois, ne soit pas absolument chimérique?

P H E D I M E.

Il faut donc toujours vous répéter la même chose? Eh bien! Zirphée est sensible; son esprit est aussi délicat que son cœur est reconnoissant: le mérite & la vertu doivent produire de vives impressions sur une ame telle que la sienne; espérez tout du temps.

P H A N O R.

Mais malgré les fêtes, les plaisirs que je lui procure, elle paroît s'ennuyer dans ce palais.

P H E D I M E.

Cependant elle est charmée d'y être. Orpheline & tyrannisée par des parents injustes & cruels, elle alloit être sacrifiée à leur ambition, quand vous nous avez heureusement enlevées.

P H A N O R.

Zirphée alloit être unie à un objet indigne d'elle, & qu'elle n'estimoit pas; mais,

hélas ! depuis qu'elle m'a vu , peut-être le regrette-t-elle !

P H É D I M E .

Croyez qu'elle s'applaudit à chaque instant du bonheur d'en être délivrée ; & cependant cet objet qu'elle haïssoit , possédoit tous les charmes de la figure la plus séduisante ; mais il manquoit d'esprit , & sur-tout de délicatesse : il est grossier , ignorant , il n'annonce aucune vertu , & Zirphée le trouvoit odieux.

P H A N O R .

Et vous savez , Phédime , quelles sont les causes de mon attachement pour Zirphée ; ce ne sont point ses charmes qui firent naître ce sentiment profond qui remplit mon ame. O jour à jamais présent à ma pensée , où , par mon art , invisible à tous les yeux , je m'arrêtai dans cette prairie , où les jeunes compagnes de Zirphée célébroient le jour de sa naissance ! La mélancolie répandue sur les traits de votre amie , me frappa d'abord & m'attendrit ; elle s'écarta de la foule ; & seule avec vous , elle s'assit au pied d'un palmier , & vous ouvrit son ame.

P H É D I M E .

Et vous écoutâtes notre entretien ?

P H A N O R .

Je n'en perdis pas un seul mot. Zirphée se plaignoit de son sort , & de l'union mal assortie à laquelle on la forçoit de consentir. „ Hélas ! disoit-elle , les auteurs de mes „ jours ne sont plus. Orpheline , infortu-

„ née , je ne dépens plus maintenant que
 „ de parents insensibles à mes prieres & à
 „ mes pleurs ; mais jeune & fans expérien-
 „ ce , je dois respecter leur autorité , & le
 „ premier devoir de mon âge est celui de
 „ l'obéissance : j'ai perdu les guides que
 „ la nature m'avoit donnés , la loi m'en a
 „ assigné d'autres auxquels je dois me sou-
 „ mettre. S'ils abusent de leur pouvoir ,
 „ ils feront encore plus à plaindre que moi :
 „ je serai leur victime , mais j'aurai suivi
 „ mon devoir , & fans doute il n'est point
 „ de peines dont l'innocence & la vertu
 „ ne puissent consoler ” .

P H E D I M E .

Zirphée me disoit tout cela ?

P H A N O R .

Mais d'une manière mille fois plus touchante. Un déluge de larmes inondoit son visage.

P H E D I M E .

Oui , je me rappelle qu'elle pleuroit.

P H A N O R .

Elle fut ensuite quelques instants sans parler....

P H E D I M E .

J'admire votre mémoire ; car enfin , deux grands mois se sont écoulés depuis cet entretien , & vous vous ressouvenez des plus petites circonstances , jusqu'au palmier.

P H A N O R .

Ah , ce palmier ! je crois le voir encore ; il soutenoit la tête de Zirphée ; les cheveux de Zirphée ont touché son écorce.

P H E D I M E.

Et moi, contre quel arbre étois-je appuyée ?

P H A N O R.

Dans toute la prairie je ne vis qu'un palmier.

P H E D I M E *riant.*

Ah ! vous voilà donc en défaut.....
Voyons encore : & moi, que disois-je à Zirphée ?

P H A N O R.

Mais, rien, je crois.

P H E D I M E.

Rien : j'aurois passé deux heures avec Zirphée sans lui répondre ? ... Mais, paix. N'entends-je pas du bruit ? On vient... C'est elle.

P H A N O R.

C'est Zirphée, je vous laisse.

P H E D I M E.

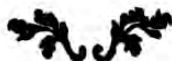
Oui, pour un moment ; mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai bientôt.

P H A N O R.

Phédime, souvenez-vous que je dépose en vos mains l'intérêt le plus cher de ma vie.... Adieu, je vois Zirphée. (*Il sort.*)

P H E D I M E.

Pauvre Phanor ! Qu'il est touchant ! Ah ! sa bonté, sa bienfaisance, son esprit, doivent faire oublier sa difformité.



SCENE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

ZIRPHÉE (*s'avance en rêvant.*)

TANT de vertus mériteroient un autre fort.

PHÉDIME.

Zirphée!

ZIRPHÉE.

Ah! . . . je ne vous voyois pas.

PHÉDIME.

Vous êtes bien rêveuse, bien préoccupée.

ZIRPHÉE.

Oui, j'ai sujet de l'être; je songeois à Phanor.

PHÉDIME.

Eh bien!

ZIRPHÉE.

Phédime, nous sommes depuis huit jours dans ce palais, & jusqu'à ce moment nous ne le connoissons pas.

PHÉDIME.

Ce palais appartient à Phanor.

ZIRPHÉE.

Ecoutez-moi. Pour la première fois, tout-à-l'heure, je suis sortie du pavillon que nous occupons. Un jardin assez grand nous sépare du reste de ce vaste palais; après l'avoir traversé, je me suis trouvée dans une immense galerie. Jugez de ma surprise, en

voyant alors une foule prodigieuse d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus différemment.

P H E D I M E.

Ce font apparemment les fujets du Génie..

Z I R P H É E.

Non. Je m'en suis informée; ce ne sont que des voyageurs.

P H E D I M E.

Comment?

Z I R P H É E.

Nous n'avons pas remarqué, Phédime, l'inscription touchante que Phanor a gravée sur la porte de ce palais; cette porte est toujours ouverte, & on lit au-dessus : *A tous les malheureux.*

P H E D I M E.

Ah! tout est expliqué.

Z I R P H É E.

Sans le hasard, j'ignorerois encore dans quel asyle sacré nous sommes; jamais Phanor ne nous l'auroit appris.

P H E D I M E.

Zirphée! vos yeux se remplissent de pleurs.

Z I R P H É E.

Je ne m'en défends pas. Ah, Phanor! malheureux Phanor! que le Ciel fut injuste envers vous!

P H E D I M E.

Doit-il accorder tous les dons? Phanor en reçut l'esprit & la vertu.....

Z I R P H É E.

Mais cette figure hideuse!...

P H E D I M E.

Ah, Zirphée! demandez aux infortunés qui sont dans ce palais, si cette figure qui vous révolte les empêche d'aimer Phanor.

Z I R P H É E.

Ils doivent l'aimer; la reconnoissance leur en fait une loi.

P H E D I M E.

Et vous, ne devez-vous rien à Phanor? Il secourt les malheureux, parce qu'il les plaint; de même vos malheurs l'intéresserent; il vous enleva pour vous soustraire à d'injustes violences; enfin, en connoissant vos vertus, il s'attache à vous, & vous ne pouvez l'aimer. . . .

Z I R P H É E.

Hélas! je l'aime quand je ne le vois pas.

P H E D I M E.

Cette maniere d'aimer est tout-à-fait touchante. Ah! s'il n'avoit pour vous qu'une de ces fantaisies méprisables, uniquement fondée sur les charmes extérieurs, vous auriez raison de lui dire, *ma figure vous plaît, j'en suis fâchée, car la vôtre me parott affreuse*; il n'auroit rien à répondre: mais c'est votre esprit qui lui plaît, c'est votre caractère qui le séduit. Quand vous seriez laide, il vous aimeroit de même.

Z I R P H É E.

Ah! s'il n'étoit que laid.

P H E D I M E.

Enfin, il possède toutes les qualités avec lesquelles vous avez subjugué son attachement, & vous y êtes insensible!

B v

Z I R P H É E.

Insensible ! Non je ne le suis point , mais je ne pourrai jamais m'accoutumer à le regarder.

P H E D I M E.

Qu'il effraye d'abord , je le conçois ; mais lorsqu'on connoît sa bonté , sa douceur , est-il possible de le redouter ? D'ailleurs , sa figure est bizarre , il est vrai ; mais après tout , j'en ai vu de plus choquantes : il se rend justice du moins , il n'est pas fat.

Z I R P H É E.

Fat.... Que vous êtes folle !

P H E D I M E.

Pourquoi ne le feroit-il pas comme tant d'autres qui ne font guere mieux que lui traités de la nature ?

Z I R P H É E.

Vous étiez avec lui tout-à-l'heure ; que vous disoit-il ?

P H E D I M E.

Que vous faites son malheur.

Z I R P H É E.

C'en est un grand pour moi.

P H E D I M E.

Je suis sûre qu'il n'est pas loin d'ici.

Z I R P H É E.

Vous croyez !....

P H E D I M E.

Voulez-vous que je l'appelle ?

Z I R P H É E.

Je n'ose....

P H E D I M E.

Allons ; quelle enfance ?

Z I R P H É E.

Je crois l'entendre.

P H E D I M E.

Oui, c'est lui, ... Zirphée ! Vous pâlissez.

Z I R P H É E.

Non, ce n'est rien... Phédime, ne me quittez pas.

P H E D I M E.

Le voilà : de grace, faites-vous violence ; restez un instant.

S C E N E V.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

(Zirphée se range du côté opposé.)

PHANOR s'approchant doucement.

ELLE va me fuir encore.

P H E D I M E.

Phanor ! j'allois vous chercher.

P H A N O R.

J'ai cru entendre prononcer mon nom, &c..

P H E D I M E.

Mais comme vous voilà tremblant, interdit !

P H A N O R.

Je le suis en effet.

P H E D I M E *considère Zirphée & Phanor.*Ce début promet beaucoup ; l'entretien fera vif... *(à Zirphée.)* Ah ça, si je vous gêne, je m'en vais.

B. vj

ZIRPHÉE la retenant.

Ah, Phédime!

P H A N O R.

Zirphée! parlez; voulez-vous que je m'éloigne?

Z I R P H É E.

Non, restez.

P H E D I M E.

Aurons-nous quelque fête aujourd'hui?

P H A N O R.

J'attends les ordres de Zirphée.

Z I R P H É E.

Je viens de jouir tout-à-l'heure du plus grand plaisir que j'aye encore goûté dans ce palais; vous m'en aviez privée, Phanor, je dois m'en plaindre.

P H A N O R.

Comment?

Z I R P H É E.

Est-il un spectacle plus doux que celui de voir la bienfaisance secourir les infortunés, & d'entendre la reconnoissance applaudir aux vertus?

P H A N O R.

Est-il un bonheur comparable à celui de s'entendre approuver par... Zirphée!

P H E D I M E.

Par ce qu'on aime.

P H A N O R.

Phédime explique ce que je n'ose dire.

Z I R P H É E.

Phanor!... Vous êtes trop timide.

P H A N O R.

Ah, Zirphée!

P H E D I M E.

Eh bien! . . . Vous vous taisez , Phanor.

P H A N O R.

Quoi , Zirphée ! l'ai-je bien entendu ? . . .
mes sentiments ne vous font point odieux !
Quoi , vous me permettriez d'oser vous en
entretenir ?

Z I R P H É E.

Ne m'accusez jamais d'ingratitude.

P H A N O R.

Ah ! je n'accuse que mon sort.

P H E D I M E.

Nous voilà retombés dans la tristesse . . .
(*bas à Zirphée*) Parlez-lui donc. Allons,
faites-vous un effort. Regardez-le du moins.

P H A N O R.

O Ciel ! que dites-vous , Phédinte ! Non,
Zirphée , ne me regardez point ; je perdrois
tout mon bonheur.

Z I R P H É E *le regarde avec timidité , &
ensuite elle baisse les yeux.*

Vous voyez , Phanor , que vous êtes in-
juste.

P H A N O R.

Ah ! puissiez-vous me le prouver encore !
(*Il fait un mouvement pour s'approcher de
Zirphée ; elle tressaille , & fait quelques pas
pour le fuir. Il recule , Zirphée reste immo-
bile.*

P H E D I M E *après un moment de silence.*

Les voilà tous deux consternés . . . Ah
cà , Phanor , moi qui n'ai nul peur de vous ,
je vous prie de me donner le bras , & de
me conduire à la comédie. Vous m'aviez

promis une fête, & décidément il m'en faut une : allons, venez....

P H A N O R.

Zirphée ! vous pouvez sans crainte suivre votre amie, je vais rester ici.

P H E D I M E.

Point du tout ; il faut que vous nous fassiez les honneurs de la fête ; moi du moins je l'exige. Vous m'avez enlevée tout comme Zirphée, j'étois aussi malheureuse qu'elle, ainsi j'ai les mêmes droits à votre complaisance.... D'ailleurs, je mériterois bien quelque petite préférence. Vous ne me paroissez pas beau, mais je vous trouve fort aimable. (*Elle le prend sous le bras.*) Zirphée, venez-vous avec nous ? Vous ne répondez pas ?... Mais vous boudez, je crois.

Z I R P H É E *à part.*

Qu'elle m'impatiente !

P H E D I M E.

Adieu, Zirphée.

Z I R P H É E *avec dépit.*

Puisque je vous importunerois, allez, Phédime, ... allez, Phanor.

P H A N O R *quittant le bras de Phédime.*

O Ciel ! Zirphée, pourriez-vous croire ?...

P H E D I M E.

Que signifie ceci ? Pour la première fois, Zirphée, vous avez des caprices... Allons, allons, que de façons ! Voulez-vous venir à la comédie ? car pour moi je ne puis vous la sacrifier.

Z I R P H É E.

Je voudrois... que Phanor y vint aussi.

P H A N O R.

Ah ! je sens le prix de tant de bonté... mais, Zirphée, en profiter, seroit peut-être en abuser... Pardonnez, je lis dans votre cœur, je n'ai rien fait pour vous, & vous croyez me devoir de la reconnoissance ; vous vous efforcez de combattre la juste horreur que ma vue vous inspire ; mais je souffre plus de vos peines que des miennes, & je ne puis supporter la contrainte que vous vous imposez. Vous régnez ici, vous seule êtes la souveraine de ce palais ; commandez-y, fuyez-moi, foyez libre & paisible, & Phanor sera trop heureux.

Z I R P H É E.

O le plus généreux des hommes ! Que je serois méprisable à mes yeux, si je pouvois désormais vous voir avec peine.... Non, Phanor, la reconnoissance n'est point un devoir pénible pour mon cœur.

P H E D I M E.

Fort bien, allons, nous acheverons cet entretien pendant la comédie. (*Elle reprend le bras de Phanor.*) Zirphée, si vous aviez besoin d'un guide, Phanor pourroit....

P H A N O R.

O Ciel ! qu'osez-vous dire ?

Z I R P H É E *regarde Phanor avec timidité, mais sans effroi.*

Phanor, voulez-vous me donner le bras ?

P H A N O R.

Ah ! si vous me plaignez, si je vous intéresse, je vous le répète, j'ose l'exiger, Zirphée, ne vous contraignez point pour moi.

ZIRPHÉE *le prenant sous le bras,*

Eh bien, je vous obéis, c'est sans contrainte & sans effort.

P H A N O R.

Ah, Zirphée! que ne puis-je vous faire connoître ce qui se passe au fond de mon ame.

P H E D I M E.

Vous nous en rendrez compte à la comédie, partons. (*A part en s'en allant.*)
 Grace au Ciel, Zirphée commence à s'ap-
 privoiser.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZIRPHÉE, PHÉDIME.

PHÉDIME.

CONVENEZ qu'il est impossible d'être plus aimable, plus intéressant.

ZIRPHÉE.

Je ne reviens pas de ma surprise; j'en'aurois jamais cru pouvoir m'accoutumer à lui.

PHÉDIME.

Cela est tout simple, vous ne vouliez pas l'écouter; vous ne connoissiez ni les charmes de son caractère, ni les agréments de son esprit.

ZIRPHÉE.

Il est d'une bonté, d'une délicatesse.... Il a même beaucoup de graces.... Comme le son de sa voix est touchant!

PHÉDIME.

Enfin donc, vous n'en avez plus peur?

ZIRPHÉE.

Ah! je l'estime trop pour le craindre.... mais l'intérêt qu'il m'inspire me fait éprouver je ne fais quoi de triste & de douloureux que je ne puis définir. Hier je n'avois pour lui que la pitié qu'on doit aux mal-

heureux ; je m'attendrissois sur son sort ; mais cette compassion ne me caufoit pas la mélancolie qui m'absorbe aujourd'hui : je pense à lui malgré moi , & je n'y puis penser qu'avec un serrement de cœur inexprimable.

P H E D I M E .

Cela est singulier . . . car enfin hier il étoit fort à plaindre ; & aujourd'hui qu'il est bien traité par vous , il est satisfait. Pourquoi donc votre pitié s'accroît-elle quand ses malheurs diminuent ?

Z I R P H É E .

Une idée se présente sans cesse à mon esprit & me tourmente . . . Il est impossible de le voir pour la première fois sans étonnement & sans frayeur.

P H E D I M E .

Eh bien , que lui importe , si vous êtes pour jamais guérie de cette première impression ?

Z I R P H É E .

Je voudrois qu'on lui rendit justice ; je m'afflige en pensant que l'aspect d'un objet si vertueux , si bienfaisant , inspirera plus d'horreur & d'effroi , que la vue d'un de ces animaux féroces qui n'ont pour tout instinct qu'une aveugle fureur . . . Ah ! cette idée est affreuse , & je ne puis m'y arrêter sans frémir.

P H E D I M E .

Mais si vous vous fixez dans ce palais , Phanor ne le quittera plus ; il ne verra que vous , & renoncera pour vous au reste de l'univers.

Z I R P H É E.

Je ne fais point encore quelle sera ma destinée ; je ne fais point , Phédime , si je dois accepter pour toujours l'asyle qu'on nous accorde ici.

P H E D I M E.

Et si vous le quittiez , que deviendriez-vous ?

Z I R P H É E.

Je l'ignore. Mais l'amitié , & non la nécessité , pourroit seule me faire prendre la résolution de m'y fixer.

P H E D I M E.

Mais Phanor consentiroit-il à se séparer de vous ?

Z I R P H É E.

Phanor est trop généreux pour attenter à notre liberté.

P H E D I M E.

Pour moi , je me trouve bien ici , & je suis fort tentée d'y rester.

Z I R P H É E.

Quoi ! Phédime , sans moi ?

P H E D I M E.

Je resterois pour consoler Phanor.

Z I R P H É E.

Le consoler?

P H E D I M E.

Je suis sensible , il est reconnoissant , mon amitié le dédommageroit de votre ingratitude ; & de cette manière , ma chere Zirphée , je réparerois vos torts : ainsi ne vous contraignez point avec lui.

Z I R P H É E.

Que nos caractères, Phédime, sont différents! tout est pour vous sujet de plaisanterie.

P H E D I M E.

Mais point du tout, je ne plaisante pas.

Z I R P H É E.

Je l'avois cru... Rompons cet entretien...
(à part.) Je ne fais ce que j'ai, je me sens une humeur....

P H E D I M E.

Vous tombez dans la rêverie.

Z I R P H É E.

- Il est vrai.

P H E D I M E.

Voulez-vous être seule?

Z I R P H É E.

Mais, comme vous voudrez.

P H E D I M E.

Adieu, Zirphée, à ce soir....

Z I R P H É E.

Où allez-vous donc?

P H E D I M E.

Moi, je ne rêve point, & j'aime à causer. Je vais chercher Phanor.

Z I R P H É E.

A la bonne heure mais je me flatte que vous voudrez bien ne lui pas faire part de l'entretien que nous venons d'avoir ensemble.

P H E D I M E.

Ah ! je suis discrète, & je vous promets de ne lui pas parler de vous.

Z I R P H É E.

C'est tout ce que je desire... Mais que lui direz-vous donc?

P H E D I M E.

Vous êtes bien curieuse.

Z I R P H É E.

Quoi donc , est-ce un mystère ?

P H E D I M E.

Mais peut-être. . . .

Z I R P H É E.

Je n'ai nulle envie de le pénétrer , je vous assure.

P H E D I M E.

Dans ce cas je me tairai donc.

Z I R P H É E à part.

Je n'y puis plus tenir.

P H E D I M E.

Adieu , Zirphée ; quand votre rêverie sera finie , vous me appellerez. . . . (à part.)
Allons chercher Phanor , & lui donner des conseils salutaires. (Elle sort.)

S C E N E II.

Z I R P H É E seule , après un moment de silence.

J'ALLOIS éclater , je suis charmée qu'elle soit partie. . . . Est-ce là Phédime ? Est-ce là cette amie si tendre que j'ai toujours vue prête à me tout sacrifier ? Quel étonnant changement s'est fait en elle ! Il semble qu'elle me préfère Phanor. . . Je me sens accablée. . . . (Elle s'assied.) Une amertume affreuse remplit mon cœur ; je ne puis démêler moi-même ce qui s'y passe. . . Je l'igno-

re.... Oui, je quitterai ce palais... Phédime y pourra rester fans moi... Mais demain, aujourd'hui peut-être, je m'en éloigne pour jamais. Phédime consolera Phanor, ils m'oublieront l'un & l'autre, & du moins je ferai la seule à plaindre... Ah! je méritois une autre destinée; je méritois d'autres amis.... J'ai connu le malheur, mais je n'ai jamais souffert ce que je souffre en cet instant. J'en suis effrayée... On vient... ô Ciel! c'est Phanor... (*Elle tombe sur une chaise.*)

S C E N E III.

P H A N O R, Z I R P H É E.

P H A N O R à part.

S U I V O N S les conseils de Phédime; voyons ce que peut la pitié sur un cœur si sensible. (*Il fait encore quelques pas, & s'arrête.*) Zirphée, me permettez-vous d'approcher?

Z I R P H É E se levant.

Oui, venez, Phanor, je voudrois vous parler un moment.

P H A N O R.

Qu'avez-vous à me dire? Qu'ordonnez-vous, Zirphée?

Z I R P H É E.

(*A part.*) Je ne puis lui parler; je me sens interdite: (*haut.*) Phanor, je crains de vous affliger; je n'ose vous faire une question,

P H A N O R.

Que ne puis-je deviner ce que vous souhaitez, Zirphée ! vos desirs seroient prévenus.

Z I R P H É E.

La reconnoissance la plus vraie m'attache à vous... mais enfin, je ne puis vous promettre de rester à jamais dans ce palais... Phanor, me laisseriez-vous la liberté de le quitter ?

P H A N O R.

Je vous entends, & je ne me plains pas de la rigueur du sort que j'envifage. Ce palais ouvert à tous les malheureux, est un asyle, & non une prison ; non-seulement vous y êtes libre, mais vous y régnez ; je n'y suis rien qu'un infortuné soumis à vos loix, & prêt à m'en exiler pour vous plaire ; rendez donc justice à mes sentiments, & du moins ne me regardez ni comme un tyran, ni comme un ravisseur.

Z I R P H É E.

Vous, un tyran, vous Phanor, ô Ciel ! me croiriez-vous capable d'avoir pu douter un moment de votre générosité ? Ah ! je puis n'être pas d'accord avec moi-même, je puis être inconséquente & bizarre ; mais injuste pour vous, non Phanor, non je ne le suis point.

P H A N O R.

Connoissez donc mon ame toute entiere ; je sens trop l'effet que doit produire ma présence ; je fais l'obstacle invincible qu'une affreuse difformité oppose au bonheur de ma

vie. Je n'ai jamais eu l'espoir insensé de vous plaire, & de vous engager à unir votre sort au mien; j'ai mérité votre estime, c'en est assez; après avoir obtenu le seul bien auquel il me fut permis de prétendre, je dois m'oublier, & ne plus m'occuper que de vous.

Z I R P H É E.

Vous m'effrayez; où tend ce discours?...
Phanor, quel est votre dessein?

P H A N O R.

De vous rendre maîtresse absolue de votre destinée, & de vous affranchir pour jamais de tout ce qui peut vous contraindre ou vous déplaire. Recevez cette boîte, elle renferme un anneau précieux; en le portant vous vous trouverez transportée dans le lieu où vous desirerez être; & là, par le pouvoir de ce même anneau, tout ce que vous pourrez souhaiter se réalisera, des palais, des jardins qui renfermeront tout ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus beau, & dont vous serez la seule souveraine.

Z I R P H É E.

Reprenez vos dons, & daignez me souffrir où vous êtes.

P H A N O R.

Non, ne méprisez point le dernier hommage.... d'un sentiment si vrai; adieu, Zirphée, pensez quelquefois au malheureux Phanor. (*Il sort.*)

Z I R P H É E, *seule.*

Arrêtez, arrêtez..... il m'échappe;
Phanor, Phanor, en vain je l'appelle....
O Ciel! une terreur secrète glace mes sens,
&

& me rend immobile. . . . son dernier hommage, que signifient ces mots mystérieux? Que vouloit-il dire? . . . Je frémis. . . , des idées confuses viennent troubler tout-à-coup mon imagination. . . . Cette boîte qu'il m'a laissée malgré moi, contient peut-être l'explication du pressentiment qui m'accable. . . je n'ose l'ouvrir. (*Elle la pose sur une table.*) Ah! courons chercher Phanor, lui seul peut me tirer du trouble affreux où je suis.

SCÈNE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

PHÉDIME.

ZIRPHÉE, où courez-vous?

ZIRPHÉE.

Ah! Phédime, avez-vous vu Phanor?

PHÉDIME,

Je le quitte à l'instant.

ZIRPHÉE.

Eh bien?

PHÉDIME.

Je savois le don qu'il devoit vous faire; je venois vous demander à quel usage vous le destiniez; je rencontre Phanor éperdu, hors de lui. Sa démarche égarée m'effraye; je veux lui parler, il m'évite, me fuit, & sort de ce palais en me disant un douloureux adieu.

Z I R P H É E.

Qu'entends-je, juste Ciel!.... il a quitté ce palais?.... où est-il?

P H É D I M E.

Eh! comment le savoir?

Z I R P H É E.

Mais il me vient une idée. Avec l'anneau qu'il m'a laissé, je puis me transporter aux lieux qu'il habite. C'est-là que je veux être. (*Elle prend la boîte, elle l'ouvre.*) Voilà l'anneau..... Mais que vois-je? un billet,.....

P H É D I M E.

Ce billet nous instruira de sa destinée.

Z I R P H É E.

Ah! Phédime, je tremble.....

P H É D I M E.

Allons, lisez.

Z I R P H É E.

Hélas! que vais-je apprendre? (*Elle lit tout haut.*) „ Je veux vous affranchir d'un „ objet odieux; je fais que ma présence „ ne peut vous être qu'importune, & je „ ne puis supporter la vie loin de vous. „ J'y renonce sans peine. Adieu, Zirphée, „ recevez l'éternel adieu du fidèle & tendre „ dre Phanor. (*Zirphée, après avoir lu:*) „ Je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Phédime.*)

P H É D I M E.

Que vois-je, ô Ciel! Zirphée, Zirphée!

Z I R P H É E.

Il n'est plus... laissez-moi, Phédime, vos soins sont superflus. La vie m'est

odieuse. Enfin trop tard je lis dans mon cœur. O Phanor ! j'ai creusé ta tombe & la mienne. La malheureuse Zirphée te suivra de près. Oui, Phanor ! je t'aimois ; oui, je ne puis exister sans toi.

(Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, on entend un crescendo derrière le théâtre.)

Qu'entends-je ? *(La musique continue.)*

(Le théâtre change, Phanor paroît dans le fond sous sa figure naturelle, assis sur un trône de fleurs.)

Z I R P H É E.

Où suis-je ? Quel objet vient frapper mes regards ?

S C E N E V & dernière.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

PHANOR, *accourant se précipiter aux pieds de Zirphée.*

AH ! Zirphée, ma chère Zirphée, reconnoissez Phanor à l'excès de sa tendresse.

Z I R P H É E.

Phanor, ô Ciel !

P H A N O R.

L'oracle est accompli, je reprends ma première forme, & c'est Zirphée qui me rend à la vie & au bonheur.

Z I R P H É E.

Ah ! Phanor, qu'il est doux de consacrer sa vie à celui pour lequel on vouloit la quitter !

52 *La Belle & la Bête, &c.*

PHÉDIME.

Quel jour fortuné!

ZIRPHÉE.

Ah! ma chere Phédime, en partageant
notre bonheur, vous l'augmentez encore.

PHANOR.

Et moi, que ne lui dois-je pas?

PHÉDIME.

Soyez toujours heureux, & tous mes
vœux feront remplis. (*Elle s'adresse au pu-
blic.*) Cœurs sensibles & vertueux, ne vous
plaignez jamais du fort; & que cet exem-
ple vous apprenne que la bienfaisance &
la bonté sont les plus sûrs moyens de plai-
re, & les seuls droits pour être aimé.

F I N.

L E S
F L A C O N S ,
C O M È D I E
E N U N A C T E .



P E R S O N N A G E S.

L A F È E.

M È L I N D E.

C È N I E.

I P H I S E.

La Scène est dans le Palais de la Fée.



LES FLAÇONS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE, MÉLINDE.

LA FÉE.

AH! ma chère Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue, les enfants que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

MÉLINDE.

Quoi, mes filles!...

LA FÉE.

Ne vous effrayez pas, le mal n'est pas sans remède : vous savez que je présidai à leur naissance ; mais comme mon pouvoir est borné, je ne pus leur faire qu'un seul don. Il m'étoit permis de choisir, je n'hésitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoissant.....

MÉLINDE.

C'étoit en même-temps travailler pour vous & pour elles ; ce don vaut tous les autres.

L A F É E.

Je ne me repens point de ce que j'ai fait ; les vertus valent mieux que les charmes ; & les vertus même, que font-elles sans un bon cœur ? Mais pour être heureuse, pour être aimée, il ne suffit pas d'être sensible. J'ai consulté pour vos filles le livre des destinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'esprit à tous les avantages de la figure.

M E L I N D E.

Elles sont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

L A F É E.

Je donne à leur éducation tous les soins dont je suis capable, mais je vous avoue qu'elles n'y répondoient pas à mon gré. Cécilie a de la douceur, d'heureuses dispositions pour apprendre ; mais elle est entêtée, indolente, & rarement appliquée.

M E L I N D E.

Et sa sœur ?

L A F É E.

Iphise ; elle est franche, sensible & gaie, mais elle est étourdie, légère & violente. Avec cela, elles ont déjà beaucoup d'amour-propre : on leur a dit qu'elles étoient jolies ; & au-lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'usage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne sont pas désagréables, mais elles sont fort loin d'être charmantes.... Jugez de l'avenir qu'elles se préparent !

M E L I N D E.

Eh, mon Dieu ! de quoi pourroient-elles être vaines ? La nature leur a donné de grands défauts, & elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

L A F É E.

Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois ; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir.

M E L I N D E.

Comment ?

L A F É E.

Je leur ait fait croire que je les avois rendues hideuses, & par mon art je leur ai fasciné les yeux de maniere qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elles se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure ; on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur : d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette, sur-tout, Iphise, paroïssoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talents ; elles m'ont cru, &... Mais paix, j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu, n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MÉLINDE , CÉNIE , IPHISE.

Ces deux dernières restent à la porte en se cachant le visage.

MÉLINDE.

LES pauvres petites n'osent approcher, elles craignent que leurs figures ne me fassent horreur.

CÉNIE *en pleurant.*

Allons, ma sœur, il faut bien qu'elle nous voye.

IPHISE.

Avancez la première.

CÉNIE.

Je n'ose.

MÉLINDE *à part.*

Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*)
Mes enfants ne viennent point, je vais les aller chercher....

CÉNIE.

Entendez-vous, Iphise?...

IPHISE.

Je vois que la Fée ne l'aura pas prévenue sur notre malheur...

CÉNIE.

Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

IPHISE.

Comment le pourroit-elle, dans l'état où nous sommes?...

C E N I E.

Cruelle Fée!...

MELINDE *s'approchant en leur adressant
la parole.*

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

*(Iphise & Cénie s'approchent d'elle en
pleurant toutes deux.*

M E L I N D E.

Voilà deux étranges figures...

C E N I E *à Iphise.*

Voyez-vous l'effroi que nous lui causons?

I P H I S E.

Nous sommes bien à plaindre.

C E N I E.

Ah! je n'ai jamais été si fâchée d'être
affreuse.

M E L I N D E.

Mais de grace, Mesdemoiselles, dites-
moi à qui vous en avez?I P H I S E & C E N I E *se jettant à ses pieds.*

Ah, Maman!...

M E L I N D E.

Qu'entends-je?

C E N I E.

Oui, nous sommes vos enfants.

M E L I N D E.

Vous! grands Dieux!...

I P H I S E.

Maman, daignez nous reconnoître; mal-
gré notre affreux changement, nos cœurs
sont toujours les mêmes.M E L I N D E *les relevant.*Il suffit: je vous plains d'un malheur qui
cependant est fort supportable, & croyez

que je ne vous en aimerais pas moins.

I P H I S E.

Quelle bonté charmante!

C E N I E.

Eh bien! me voilà consolée.

M E L I N D E.

Embrassez-moi, mes chers enfants; soyez aimables, douces, honnêtes, & vous n'aurez pas besoin des charmes frivoles qui vous manquent.

C E N I E.

Maman, je suis Cénie.

I P H I S E *en soupirant.*

Et moi, Iphise.

M E L I N D E.

Je vous avois distinguées l'une & l'autre par le son de voix.

C E N I E.

La Fée ne vous avoit donc rien dit?

M E L I N D E.

Elle m'avoit caché votre laidéur; elle m'avoit seulement appris que vous lui aviez donné les plus grands sujets de mécontentement; mais que depuis deux mois, elle étoit charmée de vous.

I P H I S E.

On s'accoutume à tout: moi, j'ai pris mon parti sur ma figure; le temps que je passois à ma toilette, je l'employe à lire, à jouer du clavecin...

M E L I N D E.

C'est un parti qu'il faudroit prendre quand vous seriez la beauté même.

C E N I E.

Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plutôt ce que nous devons nécessairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une instruction que nous n'aurions peut-être jamais eue sans cela.

M E L I N D E.

C'est penser à merveilles.

I P H I S E.

Il est bien plus doux de plaire par les charmes de son caractère & de son esprit, que par ceux de sa figure; & si avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en serai plus flattée que si j'étois encore jolie.

M E L I N D E.

Encore jolie!... Réellement, Iphise, vous croyez avoir été jolie?...

I P H I S E.

Je puis dire à présent ce que j'en pensois; c'est comme si je parlois d'une autre personne.

M E L I N D E.

Eh bien?

I P H I S E.

Eh bien, Maman, sans être régulière, j'étois fort agréable, & véritablement jolie.

M E L I N D E.

Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

I P H I S E.

Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman; vous êtes bien bonne...

Les Flacors,

M E L I N D E.

Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante ?

C E N I E.

Oh non, Maman, mais...

M E L I N D E.

Achevez.

C E N I E.

Je croyois ma figure plus régulière qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

M E L I N D E.

Fort bien, vous vous trouviez belle : en vérité, mes enfants, vous étiez folles toutes les deux... Mes chères amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal; mais voilà tout.

I P H I S E.

Ce n'est pas ce qu'on disoit.

M E L I N D E.

Quand vous connoîtrez le monde, vous ferez, mes enfants, comme on doit compter sur les louanges.

C E N I E.

Ah! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

M E L I N D E.

Il faut le connoître, s'en défier; ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

I P H I S E.

S'il est trompeur, je le fuirai.

M E L I N D E.

Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les sots ou les foux. Il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions. Il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux; enfin, il n'est pas méprisable, car toujours il honore, il respecte la vertu, & même, en tolérant le vice, il le démasque & le punit. Plus il y aura d'hommes rassemblés, plus on trouvera de défauts & de travers; ainsi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuser.

I P H I S E.

Il faut pour cela bien de la générosité!

M E L I N D E.

Il faut seulement de la justice. Etes-vous sans défauts? N'aurez-vous pas besoin de l'indulgence des autres? Disposez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez sûrement.

I P H I S E.

J'ai de grands défauts; mais je suis un enfant, je travaillerai sur moi-même, & je me corrigerai.

M E L I N D E.

L'indulgence est au nombre des vertus, c'est elle qui fait valoir toutes les autres; ainsi par conséquent, la perfection même ne vous en dispenserait pas, au contraire.

C E N I E.

Il me semble d'ailleurs qu'il est plus comode de se taire que de se fâcher; il faut détester le mal, & fermer les yeux, autant

qu'il est possible, sur celui qu'on ne peut empêcher.

M E L I N D E.

L'intolérance entraîne toujours avec elle la dispute & l'aigreur; évitons les méchants, mais sachons vivre avec eux, si la destinée nous y force, & plaignons-les. Ils sont aussi dignes de compassion que de mépris.

C E N I E.

Maman, expliquez-moi ce que c'est d'être méchant, je ne le comprends pas bien.

M E L I N D E.

Ma fille, un méchant c'est un mauvais cœur, incapable d'aucune espèce de sensibilité, qui n'aime rien...

C E N I E.

Ah, Maman! vous avez raison de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

M E L I N D E.

Les méchants sont rares, mais les méchancetés sont communes; elles sont produites ordinairement par le défaut d'esprit, par le désœuvrement & la légèreté.

I P H I S E.

Quoi! l'on peut faire des méchancetés sans être méchant?

M E L I N D E.

C'est ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur, avec beaucoup de vertus, on peut se laisser entraîner aux égarements les plus coupables.

I P H I S E.

Mais comment?

M E L I N D E.

Par des défauts légers en apparence, mais dont les conséquences sont affreuses; par un amour-propre mal raisonné, de l'étourderie....

I P H I S E.

De l'étourderie! Ah! Maman, vous me faites frémir. Quoi, je pourrois un jour... Ah! ma sœur, corrigeons-nous.

M E L I N D E.

Rien n'est plus facile; il ne s'agit que de réfléchir, & de le vouloir sincèrement.

C E N I E.

Ah, j'y vais travailler sans relâche.

M E L I N D E.

Cet ouvrage, mes enfants, assurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre? Ah, c'est la Fée.

S C E N E III.**LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE,
I P H I S E.****M E L I N D E.**

VENEZ, Madame, venez recevoir tous mes remerciements; je suis enchantée de Cénie & d'Iphise; elles vous doivent une raison, une sensibilité qui me rendent bien heureuse.

L A F É E.

Je suis charmée que vous en foyez contente.

M E L I N D E.

Je le suis sur-tout de leurs promesses , & de l'espoir qu'elles me donnent de se corriger de tous leurs défauts.

L A F É E.

Eh bien , je viens leur en offrir le moyen le plus sûr & le plus prompt.

M E L I N D E.

Quel est-il ?

I P H I S E E T C E N I E.

Ah , parlez !

L A F É E.

Écoutez-moi avec attention. J'ai été obligée , mes enfants , pour vous ôter une ridicule vanité , de vous rendre affreuses l'une & l'autre. De tous les avantages , le moins précieux est celui de la beauté. Mais je conviens qu'il est cruel d'avoir une figure révoltante. Cependant , si je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les graces de l'esprit en partage , je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter suivant votre goût , & voici ce que je vous offre. J'ai composé pour chacune de vous , deux phioles qui contiennent une essence divine , dont l'une vous ôtera votre difformité , & vous rendra telles que vous étiez , ou l'autre vous donnera toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui vous manquent. Mais il faut choisir , je ne puis vous accorder ces deux dons réunis , mon pouvoir ne va pas jusques-là.

I P H I S E.

C'est bien dommage.

L A F É E.

Voici les flacons... (*Elle tire des flacons d'une botte.*) Celui-ci, qui est couleur de rose, en le buvant fera disparaître votre laidur; & de la même manière, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

M E L I N D E.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

C E N I E.

Ah, Maman, c'est à vous à nous conseiller.

L A F É E.

Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

I P H I S E.

Voyons le couleur de rose.

M E L I N D E.

Iphise!...

L A F É E. à *Mélinde.*

De grace, taisez-vous.

I P H I S E.

Je ne veux que le regarder. (*La Fée lui donne le flacon.*) Ah! qu'il sent bon!

L A F É E.

Nous allons vous laisser seules, consultez-vous ensemble; dans une demie-heure nous reviendrons savoir votre réponse.

C E N I E.

Ah! ne nous quittez pas.

L A F É E.

Il le faut, nous ne voulons pas vous gêner.

I P H I S E.

Si nous buvions les deux flacons ?

L A F É E.

Ils ne produiroient aucun effet; le mé-

lange leur feroit perdre leurs vertus. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons; & vous, Iphise, voici les vôtres. Adieu.

I P H I S E.

Le couleur de rose nous rendra notre premiere forme...

L A F É E.

Ils ont leurs étiquettes, vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laissons-les.

M E L I N D E.

Ma chere Cénie, ma chere Iphise?...

L A F É E à *Mélinde.*

Allons, encore une fois, suivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant.*)
En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve. (*Elles sortent.*)

S C E N E IV.

C É N I E, I P H I S E.

CENIE, *après un moment de silence.*

E H bien, ma Sœur!

I P H I S E.

Eh bien, Cénie!

C E N I E.

Que ferons-nous?...

I P H I S E.

Il y faut réfléchir. (*Elles s'assoyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une pe-*

site table qu'elles approchent auprès d'elles.)

C E N I E.

La Fée avoue elle-même que c'est un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

I P H I S E.

Et nous sommes effroyables... Ah!...

C E N I E.

Quoi donc?

I P H I S E.

Le hasard est singulier... Voilà un miroir qui se trouve sur cette table.

C E N I E.

Je parierois que c'est une malice de la Fée. Un miroir dans cet instant n'est qu'une tentation dangereuse ; Iphise, ne nous y regardons pas.

I P H I S E.

Voilà un plaisant scrupule ; un miroir est toujours bon à consulter. (*Elle dresse le miroir sur la table.*)

C E N I E.

Ne consultons que la raison.

I P H I S E.

Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle se regarde dans le miroir.*) Quelle figure!...

C E N I E.

Ah, ma sœur! vous allez préférer le flacon couleur de rose.

I P H I S E, *se regardant toujours.*

Je n'ai jamais trouvé ma laideur si singulière, si difforme ;... certainement, Cécilie, la vôtre est moins désagréable.

C E N I E.

Jusqu'ici vous m'aviez paru penser tout le contraire.

I P H I S E.

C'est que je ne m'étois pas examinée avec soin... Ah! je me rends justice; sûrement votre figure n'est pas aussi choquante que la mienne.

C E N I E.

Quelle idée!...

I P H I S E.

Premièrement, vous êtes beaucoup moins bossue que moi.

C E N I E.

Je n'en crois rien.

I P H I S E, se regardant toujours.

Je suis sans comparaison plus rousse que vous.

C E N I E.

Je ne vois pas cela.

I P H I S E.

Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

C E N I E, se penche & se regarde.

Ah, je suis mille fois plus affreuse que vous.

I P H I S E.

Ma sœur, quel parti prendrons-nous?

C E N I E.

Je ne fais... cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

I P H I S E.

La Fée a beau dire, il est impossible qu'a-

avec de semblables visages, on puisse jamais se montrer dans le monde.

C E N I E.

Sous un dehors si révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit, un bon caractère....

I P H I S E.

On nous laisseroit-là avec notre perfection intérieure.

C E N I E.

D'ailleurs, sans le secours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il est vrai que cela ne fera pas si prompt.

I P H I S E.

Mais nous ne sommes pas si pressées...

C E N I E.

Sans doute, nous sommes bien jeunes.

I P H I S E.

Allons, allons, ne balançons plus. (*Elle prend les flacons couleur de rose.*) Tenez, ma sœur.

C E N I E.

Donnez....

I P H I S E *débouche le sien, & Cénie tombe dans la rêverie.*

Cénie, qui vous arrête?

C E N I E.

Iphise!...

I P H I S E.

Qu'avez-vous donc, vous tremblez?

C E N I E.

Ah, ma sœur, qu'allons-nous faire!

Les Flacons,

I P H I S E.

Vous ne savez pas vous décider ; allons ,
je vais vous donner l'exemple.

C E N I E , *lui arrachant le flacon.*

Non , chere Iphise , vous devez le rece-
voir de moi , je suis la plus âgée.

I P H I S E.

Et moi la plus raisonnable.

C E N I E.

Ecoutez-moi , de grace. Si nous préfé-
rons ce flacon , nous affligerons Maman.

I P H I S E.

Ah , si je pouvois le penser , je le cas-
serois plutôt.

C E N I E.

Eh bien , ma sœur , soyez-en sûre ; j'ai
vu son inquiétude quand elle nous a quit-
tées ; elle trembloit que nous ne fissions
un choix imprudent.

I P H I S E.

En effet , je me rappelle le dernier regard
qu'elle a jetté sur nous en partant , il étoit
bien triste & bien tendre.

C E N I E.

Ce regard nous apprenoit notre devoir ,
il faut le suivre.

I P H I S E.

Notre laideur nous est moins cruelle
que Maman ne nous est chere.

C E N I E.

Elle & la Fée ne desirerent que notre
bonheur.

I P H I S E , *prenant les flacons.*

Sacrifions-nous pour elle ; tenez , chere
Cénie.

C E N I E ,

CÉNIE, *prenant le flacon.*
Je n'hésiterai pas pour celui-ci.

(Elles boivent toutes les deux.)

IPHISE, *après avoir bu.*
Me voilà donc accomplie!...

CÉNIE, *regardant sa sœur.*
Que vois-je!....

IPHISE.

Ah, ma sœur! vous avez repris votre première figure.

CÉNIE.

Et vous aussi!... Eh, mon Dieu, nous ferions-nous trompées de flacons?...

SCÈNE V.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE,
IPHISE.

LA FÉE.

RASSUREZ-VOUS, mes chers enfants,
& embrassez-nous.

MÉLINDE, *les embrassant.*

Iphise! Cénie! que je vous aime!

CÉNIE.

Nous sommes donc bien heureuses....
Mais par quel prodige le flacon blanc....

LA FÉE.

Après l'action que vous venez de faire,
vous n'êtes plus des enfants. Je ne dois
plus vous tromper; tout ce qui vous est
arrivé n'étoit qu'une épreuve. Votre ten-

dresse pour Mélinde & pour moi, a su l'emporter sur votre vanité ; ce sacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raison & du sentiment , jugez s'il nous est cher , & si nos cœurs favent l'apprécier.

I P H I S E.

Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

M É L I N D E.

En choisissant le flacon blanc , c'étoit presque prouver que vous n'en aviez pas besoin.

C È N I E , à *Mélinde & à la Fée.*

Enfin , vous êtes contentes , ainsi nous devons l'être.

M É L I N D E.

Vous avez perdu votre difformité , & vous nous êtes plus cheres que jamais ; voilà ce que vous avez gagné à vous bien conduire. N'oubliez jamais , mes enfants , que dans tous les événements de la vie , la résolution la plus honnête & la plus vertueuse , est toujours la plus sûre & la meilleure.

F I N.

L'ISLE
HEUREUSE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.



P E R S O N N A G E S.

LA FÉE LUMINEUSE,

LA FÉE BIENFAISANTE, *Sœur
de Lumineuse.*

La Princesse ROSALIDE, *Èleve de
Lumineuse.*

La Princesse CLARINDE, *Èleve de
Bienfaisante.*

ZÛLMÉE, *Suivante de Rosalide.*

La Scène est dans un Palais.



L'ISLE
HEUREUSE,
COMÉDIE.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULMÉE.

QUEL tapage dans ce palais ! Tout le monde attend avec impatience la fin de cette journée, qui doit décider du sort de l'Isle heureuse : on s'empresse, on se questionne ; & les Fées, & les deux jeunes Princesses font, je crois, dans de violentes agitations. Pour moi, attachée depuis trois jours au service de la Princesse Rosalide, tous mes vœux sont pour elle. Je ne fais cependant si elle l'emportera sur Clarinde. . . Rosalide a, dit-on, de l'esprit, des talents, & un mérite supérieur ; mais elle est fière, capricieuse.

fe : on la flatte , on l'encense , on l'admire peut-être ; mais on aime Clarinde , & je crains. . . . J'entends quelqu'un , taifons-nous ; c'est ma jeune maîtresse. . . .

S C E N E II.

R O S A L I D E , Z U L M É E.

R O S A L I D E.

ENFIN , je puis me dérober à cette foule importune qui m'excede depuis deux heures. . . . Ah , Zulmée , vous voilà ? . . .

Z U L M É E.

Eh bien , Madame , l'instant du couronnement est-il fixé. . . .

R O S A L I D E.

Oui , la Reine de l'Isle heureuse sera proclamée ce soir à six heures. . . .

Z U L M É E baisant le bas de la robe de Rosalide.

Que je sois la première à lui rendre mon hommage. . . .

R O S A L I D E.

Quelle folie , Zulmée. . . Ne savez-vous pas que mon sort est incertain , & que Clarinde peut être couronnée ? . . .

Z U L M É E.

Je fais , Madame , que vos prétentions sont les mêmes ; mais que vos droits sont différents ! . . .

R O S A L I D E.

Non , vous vous trompez ; la feue Reine de cette Isle , en mourant , nomma pour Régentes de ses Etats les deux Fées qui nous ont élevés , Clarinde & moi , en les priant de se charger de notre éducation ; & elle ajouta que lorsque nous aurions atteint l'âge fixé par les loix , on formeroit un Conseil des Vieillards & des Sages de cette Isle , afin qu'à la pluralité des voix , il pût choisir entre nous deux celle qu'il jugeroit la plus digne d'être élue Reine.

Z U L M É E.

Mais , Madame , par votre naissance , n'êtes-vous pas plus près du trône? . . .

R O S A L I D E.

Non , les droits de Clarinde à cet égard sont encore les mêmes ; nous étions du sang de la feue Reine , mais à un degré si éloigné , que les preuves de part & d'autre en sont également obscures ; la Reine n'ayant pas d'autres héritiers , ne voulut pas prononcer entre nous ; & cependant par les sages dispositions que je viens de vous détailler , elle trouva le moyen d'accorder une juste préférence , puisqu'elle ne laisse ses Etats qu'à la plus digne de les gouverner.

Z U L M É E.

Ah , Madame , que cette disposition fut heureuse pour vous !

R O S A L I D E.

Fort bien , Zulmée ; je vous passe cette flatterie , elle n'est pas mal tournée ; mais revenez-y rarement , les louanges n'ont pas

toujours le don de me plaire ; cependant je les aime , je l'avoue , mais j'y suis fort difficile , je vous en avertis.

Z U L M É E.

Quand on ose vous en donner , c'est sans projet ; elles échappent , il faut bien que vous les pardonniez.

R O S A L I D E.

Zulmée , vous avez de l'esprit , j'entrevois que nous pourrions nous convenir... Avez-vous vu la Fée aujourd'hui ?....

Z U L M É E.

Non , Madame : elle est si occupée des préparatifs du couronnement... C'est pour vous qu'elle travaille....

R O S A L I D E.

Il y aura beaucoup de fêtes !.... J'en suis si lasse ; des fêtes !....

Z U L M É E.

Il est vrai que chaque jour la Fée prend soin de vous en procurer de nouvelles ; elle vous aime avec une passion !.... & cela est si naturel !....

R O S A L I D E , à part.

Encore !.... Cette fadeur éternelle commence à me fatiguer. (*Haut.*) Zulmée , laissez-moi seule. (*Zulmée s'éloigne , & reste dans le fond du théâtre.*)

R O S A L I D E.

J'ai renvoyé Zélis , parce que je la trouvois brusque ; je n'ai pu garder Fatime , Zerbine & Ziphé.... & déjà Zulmée commence à me déplaire.... est-ce ma faute ou la leur ?.... Quoi , voir toujours des



visages nouveaux , ne s'attacher personne! Ah , malgré tous les soins de la Fée , je sens que je ne suis pas heureuse. . . .
(Elle s'assied dans un fauteuil , & tombe dans la rêverie.)

Z U L M É E , *se rapproche doucement & dit :*
 Madame!

R O S A L I D E .

Quoi , que voulez-vous?

Z U L M É E .

Je croyois que vous m'aviez appelée.

R O S A L I D E .

Non , mais restez. . . . Allez - moi chercher ma harpe. . . . Non , je lirai. . . . Zulmée , avez-vous quelques talents? . . .

Z U L M É E .

Je dessinois , je chantois autrefois ; & je dirai naïvement que c'étoit avec tant de succès , que je me croyois parvenue au dernier degré de la perfection. . . .

R O S A L I D E .

Eh bien. . . .

Z U L M É E .

Eh bien , Madame , je suis désabusée , depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous.

R O S A L I D E .

Avez - vous vu le dernier tableau que j'ai donné à la Fée?

Z U L M É E .

Hélas ! oui , Madame , je l'ai vu , la Fée l'a fait mettre dans la grande galerie ; j'ai passé ce matin deux heures à le considérer ; & en rentrant dans ma chambre , j'ai

jetté au feu mes esquisses , mes crayons
& mes pinceaux.

R O S A L I D E.

On a fait d'assez jolis vers sur ce tableau,
les connoissez-vous?

Z U L M É E.

Oui, Madame; mais ils ne me plaisent
pas : il est vrai que je ne suis jamais con-
tente des éloges qu'on vous donne, je
trouve toujours qu'il y manque quelque
chose. . . . Mais les portes s'ouvrent, c'est
sans doute la Fée Lumineuse; oui, c'est
elle-même.

R O S A L I D E *s'avance vers la Fée.*

Zulmée, laissez-nous. . . .

Z U L M É E, *à part en s'en allant.*

Fasse le Ciel que Rosalide soit Reine!
elle aime la flatterie; j'ai saisi son foible,
& je suis sûre désormais de la gouverner
à mon gré. . . . (*Elle sort.*)

S C E N E III.

LA FÉE LUMINEUSE, ROSALIDE.

L A F É E.

Q U'AVEZ-VOUS, ma chere Rosalide,
je vous trouve l'air triste?

R O S A L I D E.

Je vous avoue, Madame, que j'ai un
peu d'humeur dans ce moment-ci. . . .

L A F É E.

Et pourquoi? Auriez-vous de l'inquiétude sur l'élection qui doit se faire ce soir?....

R O S A L I D E.

Oh, non, point du tout, ce n'est pas cela; & ce qui m'occupoit quand vous êtes entrée, ne mérite pas....

L A F É E.

N'importe, je veux savoir.....

R O S A L I D E.

Eh bien, Madame, c'est cette jeune personne que vous venez de placer auprès de moi.

L A F É E.

Elle ne vous convient pas?

R O S A L I D E.

Je n'ai pas bonne opinion de son caractère; si vous saviez avec quelle fadeur, avec quelle bassesse elle me louoit...

L A F É E.

Oh, ce n'est que cela; mais, mon enfant, votre modestie vous fait prendre pour des flatteries la simple vérité, je vous assure; je vous le dis naturellement, je suis fière de mon ouvrage, & il est certain que, grace à la nature, & sur-tout à l'éducation que je vous ai donnée, vous êtes une personne réellement accomplie.

R O S A L I D E.

Accomplie! Eh bien, Madame, de bonne foi, je ne crois pas cela.

L A F É E.

Je le fais bien, & voilà ce qui prouve la perfection de mon ouvrage; car si vous

vous rendiez justice, il vous manqueroit une vertu.

R O S A L I D E.

Cependant j'ai beaucoup d'orgueil.

L A F É E, en riant.

Oui, mon enfant, foyez toujours bien persuadée de cela.

R O S A L I D E, vivement.

Oui, Madame, j'en ai beaucoup; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable; par exemple, est-ce-là être modeste?.... Vous riez, vous croyez que j'exagere; non, je dis ce que je pense.... & cependant, malgré cette extrême vanité, je suis presque toujours mécontente de moi-même; comment accorder cela?

L A F É E.

Elle est charmante! Embrassez-moi, ma chere Rosalide. Ah! si vous n'êtes pas satisfaite de vous, qui donc pourra jamais l'être de soi-même?

R O S A L I D E.

Je ne me plains point de la nature, elle m'a donné un cœur sensible & reconnoissant. Je dois me louer de la fortune, qui m'a procuré une bienfaitrice telle que vous; mais, Madame, quoi que vous en disiez, j'ai des défauts qui vous échappent, parce que vous m'aimez, & dont je m'apperçois, malgré moi, parce que j'en souffre.

L A F É E.

Elle en revient toujours à ses défauts. Je voudrois bien que ma sœur entendît

cette conversation, elle qui vous croit si vaine, & qui me cite sans cesse la surprenante humilité de sa Clarinde. Enfin, ce jour, chere Rosalide, ce jour, le plus beau de ma vie, va fixer votre destinée au gré de mes souhaits; je vous verrai ce soir Reine de l'Isle heureuse; ma joie ne sera troublée que par la peine qu'éprouvera ma sœur; car elle a la folie de concevoir les plus grandes espérances pour son élève: comprenez-vous qu'on puisse pousser l'aveuglement à ce point?

R O S A L I D E.

Je ne puis juger du mérite de la Princesse Clarinde; je la connois si peu, & je l'ai vue si rarement, quoique nous ayons été l'une & l'autre élevée dans ce palais...

L A F É E.

Comme ma sœur avoit des idées absolument opposées aux miennes sur l'éducation, je n'ai pas voulu par cette raison que vous fussiez liée avec Clarinde; mais aujourd'hui je trouve qu'il est convenable que vous fassiez ensemble une connoissance particuliere, puisque celle qui fera Reine doit aimer & protéger l'autre....

R O S A L I D E.

Ah! tout le bien que j'ai entendu dire de Clarinde, a disposé depuis long-temps mon cœur à la chérir.

L A F É E.

Oui, elle est intéressante, en vérité; elle n'a rien de brillant, mais elle est douce, bonne; & quoiqu'elle soit née avec un

esprit fort médiocre, si j'eusse été chargée de son éducation, je suis sûre que j'en aurois fait une personne charmante. Ma sœur m'a dit qu'elle vous l'ameneroit aujourd'hui. Mais, Rosalide, vous ne m'écoutez pas, vous rêvez....

R O S A L I D E.

Il est vrai, Madame.... je pensois à quelque chose que vous m'avez dit tout-à-l'heure au sujet de la Fée Bienfaisante.

L A F É E.

Eh bien.

R O S A L I D E.

Elle me trouve vaine, dites-vous; cela me revient à l'esprit, je ne fais pourquoi....

L A F É E.

Bon....

R O S A L I D E.

Je voudrois savoir sur quelle raison elle peut fonder une semblable accusation, je ne me vante jamais....

L A F É E.

Oh pour cela non, tout au contraire....

R O S A L I D E.

Je ne parle jamais de moi, je hais & je fais les éloges.... sur quoi me juge-t-elle donc vaine?

L A F É E.

Oh, parce qu'elle pense sûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être....

R O S A L I D E.

Mais elle a dit positivement que je l'étois.

L A F É E.

Sans doute, par jalousie; c'est ainsi

qu'elle déprise vos talents , vos agréments ; par exemple , ce dernier tableau que vous avez fait , & qui est un chef-d'œuvre , non-seulement elle l'a regardé sans enthousiasme , mais elle l'a loué avec une nonchalance , une froideur....

R O S A L I D E .

Je suis sensible , je l'avoue , à ces marques d'aversion.... je ne puis supporter l'injustice ; elle me révolte.... m'afflige , & me met hors de moi.

L A F É E .

Eh , calmez-vous , mon enfant : la pauvre petite ! elle en a les larmes aux yeux : que cela est touchant !

R O S A L I D E , avec un ris forcé.

Qui , moi , Madame ? Ah , je vous assure que je n'éprouve nul attendrissement.... Je suis fâchée de déplaire à la Fée Bienfaisante , j'en ai témoigné ma surprise ; car je n'ai rien fait qui dût m'attirer ce malheur ; mais je vous proteste que d'ailleurs je n'en ressens ni dépit , ni colere.....

L A F É E .

Ah , j'en suis convaincue.... Mais que nous veut Zulmée?...



SCENE IV.**LA FÉE, ROSALIDE,
ZULMÉE.****ZULMÉE à la Fée.****MADAME**, les Ambassadeurs du Roi Zolphir viennent d'arriver, & demandent audience.**LA FÉE.**

Il faut avertir ma Sœur mais la voici, & Clarinde avec elle

(Zulmée sort.)

SCENE V.**BIENFAISANTE, ROSALIDE,
CLARINDE, LUMINEUSE.****BIENFAISANTE****ALLEZ**, Clarinde, embrasser Rosalide, & demandez-lui son amitié . . .**ROSALIDE s'avancant.**

Puissiez-vous, chere Clarinde, la desirer aussi sincèrement qu'elle vous est accordée!

CLARINDE.

Je vous promets les sentiments de la Sœur la plus tendre, & mon cœur les attend de vous.

LUMINEUSE à Bienfaisante.

Je crois qu'elles seront charmées de s'entretenir sans témoins ; permettez-vous qu'elles aillent ensemble dans mon cabinet?...

B I E N F A I S A N T E.

J'y consens ; Clarinde , suivez Rosalide...
(Les jeunes Princesses se prennent sous le bras & sortent. Rosalide, en passant devant Bienfaisante, lui fait une révérence mêlée de fierté & de dédain.)

S C E N E VI.

L E S D E U X F É E S.

(Bienfaisante, en regardant sortir Rosalide.)

B I E N F A I S A N T E.

EN qualité de Fée, je possède l'art de lire dans les yeux, & d'y deviner à-peu-près la pensée, & j'ai vu dans ceux de Rosalide un violent dépit contre moi ; quelle en peut donc être la cause?...

L U M I N E U S E.

Laissons cela, ma Sœur, & parlons d'affaires plus sérieuses. Savez-vous l'arrivée des Ambassadeurs?

B I E N F A I S A N T E.

Oui, je leur ai fait dire que nous les verrions après le couronnement....

L U M I N E U S E.

Devinez-vous le sujet de leur ambassade?.....

B I E N F A I S A N T E .

Ces mêmes Ambassadeurs étoient ici il y a huit mois ; ils entendirent parler de l'élection qui devoit , comme vous savez , se faire il y a six semaines.

L U M I N E U S E .

Oui , il est vrai qu'elle a été différée. . . .

B I E N F A I S A N T E .

Et j'imagine que la croyant faite , ils viennent , de la part de leur Maître , pour complimenter la nouvelle Reine. . . .

L U M I N E U S E .

Ah ça , ma Sœur , parlez-moi vrai , quel est au fond du cœur votre pressentiment sur le choix qui doit se faire ce soir ?

B I E N F A I S A N T E .

Je devine le vôtre ; mais laissez-moi vous cacher le mien ; vous êtes plus vive que moi , & . . .

L U M I N E U S E .

De bonne foi , vous croyez que Clarinde fera préférée ?

B I E N F A I S A N T E .

J'ai mis tous mes soins à l'en rendre digne.

L U M I N E U S E .

Et moi depuis quinze ans je ne me suis occupée que de l'éducation de Rosalide.

B I E N F A I S A N T E .

Vous lui avez donné beaucoup de talents , vous avez orné & cultivé son esprit , c'est une justice qu'on doit vous rendre. . . .

L U M I N E U S E .

Et son cœur , ses principes & ses sentiments ?

B I E N F A I S A N T E .

Je n'en puis juger, je ne les connois pas.

L U M I N E U S E .

Pour moi je ne puis juger des talents & de l'esprit de Clarinde, car je ne les connois pas.

B I E N F A I S A N T E .

On peut juger du moins de sa bienfaisance, de sa douceur, de son égalité & de son bon sens. Il me semble que personne ne lui dispute ces qualités. C'est l'estime & l'amour des peuples qui doivent aujourd'hui proclamer une Reine; ainsi, ma Sœur, je puis n'être pas sans espérances. . . .

L U M I N E U S E .

Ainsi vous trouvez la supériorité nuisible dans une Princesse faite pour régner.

B I E N F A I S A N T E .

La véritable supériorité est celle qui fait gagner tous les cœurs, je n'admire que celle-là. . . .

L U M I N E U S E .

Et la haine & l'envie que produit le mérite, vous n'y croyez pas? . . .

B I E N F A I S A N T E .

Une ame sensible, un caractère égal & doux mettent à l'abri de la haine; & quand on ne fera point un vain étalage des avantages qu'on possède, l'envie même en les découvrant s'éteindra, ou faudra se contraindre au silence.

L U M I N E U S E .

Enfin, je crois Clarinde parfaite, puisque vous le dites; mais sa réputation n'est

pas aussi brillante qu'elle devoit l'être ; à peine son nom est-il connu , lorsque celui de Rosalide est célèbre jusques dans les Etats les plus éloignés de cette Isle.

B I E N F A I S A N T E .

Ma Sœur , j'ignore quelle est au-delà de cette Isle , la réputation de Clarinde ; mais je suis sûre qu'elle est chérie de tout ce qui l'approche.

L U M I N E U S E .

Et Rosalide est admirée de tout ce qui peut ou la voir ou l'entendre. . . .

B I E N F A I S A N T E .

Mais qui vient nous interrompre ?

L U M I N E U S E .

Zulmée , que voulez-vous ?

S C E N E VII.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE,
ZULMÉE, donnant une lettre à Bien-
faisante.

Z U L M É E .

MADAME , on avoit porté cette lettre chez vous , & l'on m'a chargée de vous la remettre ; les Ambassadeurs qui viennent d'arriver , espéroient pouvoir vous la présenter eux-mêmes de la part du Roi leur Maître ; mais comme ils savent que vous ne les verrez que ce soir. . . .

B I E N F A I S A N T E.

Il suffit, Zulmée. (*Zulmée sort. Elle ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

L U M I N E U S E.

Pourquoi, ma sœur, cette lettre n'est-elle que pour vous? Au moins peut-on savoir ce qu'elle contient?

B I E N F A I S A N T E, *après avoir lu.*

En vérité, rien d'intéressant; permettez-moi de ne vous en point faire part. . . .

L U M I N E U S E.

Quoi, vous avez des secrets pour moi?

B I E N F A I S A N T E.

Non, ma sœur; mais dispensez-moi. . . .

L U M I N E U S E.

Cette lettre est du Roi Zolphir? . . .

B I E N F A I S A N T E.

Oui. . . .

L U M I N E U S E.

Eh bien, pourquoi ce mystère? il est offensant, & je ne conçois pas. . .

B I E N F A I S A N T E.

Puisque vous le voulez, lisez-la, j'y consens.

(*Elle lui donne la lettre.*)

L U M I N E U S E *lit tout haut.*

„ Je fais, sage Fée, que la Reine de
 „ l'Isle heureuse doit être élue mainte-
 „ nant; & d'après tout ce que mes Am-
 „ bassadeurs m'ont dit de l'incomparable
 „ Clarinde, & tout ce que la renommée
 „ publie de sa bienfaisance, de ses rares
 „ vertus, & de l'enthousiasme de sa na-
 „ tion pour elle, je ne doute pas qu'elle

„ ne soit aujourd'hui placée sur un trône
 „ dont elle est si digne. Recevez donc ,
 „ grande Fée, l'assurance de la joie fin-
 „ cere que me cause cet événement ; &
 „ daignez dire à la nouvelle Reine qu'elle
 „ n'aura jamais d'ami & d'allié plus fidele
 „ que le Roi ZOLPHIR ”.

Affurément voilà la lettre la plus ex-
 traordinaire & la plus impertinente....

.. B I E N F A I S A N T E .

Croyez-vous , ma sœur , que j'en doive
 être offensée ?

L U M I N E U S E .

La plaisanterie est fort déplacée dans ce
 moment.

.. B I E N F A I S A N T E .

Oh , ma sœur , de grace , point d'hu-
 meur ; nous avons des intérêts différents ;
 mais vous m'aviez promis qu'ils ne nous
 diviferoient pas.

.. L U M I N E U S E .

Enfin , dans deux heures , le sort aura dé-
 cidé entre Clarinde & Rofalide ; j'attends
 ce moment avec une vive impatience....

B I E N F A I S A N T E .

Et moi avec une grande tranquillité.
 Voici nos élèves , laissons -les ensemble ,
 & allons donner nos derniers ordres pour
 le couronnement....

B I E N F A I S A N T E *sort ; Lumineuse reste ,*
 & dit :

Rofalide , dans une demi-heure , trouvez-
 vous dans la grande galerie , j'ai encore
 quelques instructions à vous donner.

(*Elle sort.*)

S C E N E V I I I .

R O S A L I D E , C L A R I N D E .

R O S A L I D E .

DES instructions!.... Cela est apparemment relatif à la cérémonie de l'élection ; car je ne pense pas que j'aye d'ailleurs beaucoup d'instructions à recevoir...

C L A R I N D E .

Vous êtes donc bien savante?....

R O S A L I D E .

On se juge mal soi-même ; mais vous venez de m'entendre chanter , jouer des instruments , vous avez vu mes tableaux , qu'en pensez-vous?....

C L A R I N D E .

Tout cela m'a paru charmant , je vous l'ai dit ; mais à mon âge on n'est pas en état de bien juger ; on n'a que des connoissances si imparfaites , si bornées....

R O S A L I D E .

A votre âge!.... Mais vous ignorez donc que nous sommes de même âge....

C L A R I N D E .

Non , je le favois....

R O S A L I D E .

Eh bien.... vous voyez cependant qu'on peut à notre âge favoir quelque chose....

C L A R I N D E .

Mais oui , c'est ce que je disois....

R O S A L I D E.

Mais vous n'admettez pas la supériorité...

C L A R I N D E.

Oh non....

R O S A L I D E, *à part.*Je crois en effet qu'elle a raison pour elle. (*Haut.*) J'ai un mal de tête inoui. Avez-vous de l'humeur quelquefois?....

C L A R I N D E.

Qu'est-ce que c'est que de l'humeur?... du chagrin, de l'inquiétude?...

R O S A L I D E.

Oui, du chagrin, sans sujet....

C L A R I N D E.

Sans sujet!.... je ne connois pas....

R O S A L I D E *haussant les épaules, à part.*Elle ne fait rien. Qu'elle est mal élevée!.... (*Haut.*) La Fée Bienfaitante vous a-t-elle fait apprendre quelques langues étrangères?....

C L A R I N D E.

Oui. Oh, elle a donné tous les soins imaginables à mon éducation....

R O S A L I D E, *à part.*Il y paroît! (*Haut.*) J'en fais quatre, moi. Et vous?

C L A R I N D E.

A-peu-près de même....

R O S A L I D E.

Et parfaitement bien?....

C L A R I N D E.

Oh point du tout, je ne fais rien parfaitement.

R O S A L I D E.

ROSALIDE.

(Elle la considère.)

Elle est modeste, du moins... Comme elle a l'air doux ! (Clarinde sourit.) De quoi riez-vous, Clarinde ?

CLARINDE.

Je ne fais....

ROSALIDE, la considérant toujours.

Elle a une certaine timidité qui a beaucoup de grace.... Clarinde, aurez-vous bien peur ce soir à la cérémonie ?

CLARINDE.

Bien peur... non...

ROSALIDE.

Savez-vous comment cela se passera ?

CLARINDE.

Oui, à-peu-près. On nous conduira dans une grande salle, nous ferons chacune un petit discours, & ensuite le conseil des Sages & des Vieillards prononcera.

ROSALIDE.

C'est cela, à l'exception du petit discours, car le mien durera trois quarts d'heures...

CLARINDE.

Bon...

ROSALIDE.

Oui, pour le moins...

CLARINDE.

Ah, j'en suis charmée...

ROSALIDE.

Vous êtes fort obligeante....

CLARINDE.

Cela me divertira sûrement beaucoup...

R O S A L I D E, *à part.*

Qu'elle est simple!... (Haut.) Cela vous divertira donc?... Divertir n'est pas, je crois, absolument le mot qui convenoit à la chose...

C L A R I N D E.

Pardonnez-moi, tout autre mot ne rendroit pas mon idée... Je trouve dans vos manieres, dans votre air, & dans tout ce que vous dites, je ne fais quoi que je ne peux exprimer, que je n'ai vu qu'à vous, & qui m'amuse singulièrement...

R O S A L I D E.

En vérité, voilà un éloge tout nouveau pour moi...

C L A R I N D E.

Mais est-ce bien un éloge?... Je n'ai pas cru vous en donner un.

R O S A L I D E.

Oui, j'imagine en effet que souvent vos discours ne se rapportent pas exactement à vos intentions, & cela sans artifice & sans fausseté; car assurément on ne vous en soupçonnera pas, vous avez une mine si douce & si naïve...

C L A R I N D E.

Et bien moi, par exemple, je ne prendrai pas cela pour un éloge; ai-je tort?

R O S A L I D E.

Oui, car je pense réellement que la candeur & l'innocence se peignent sur votre visage.

C L A R I N D E.

Mais si votre intention ne se rapportoit pas exactement à vos discours...

R O S A L I D E.

Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit naturel?

C L A R I N D E.

Qu'est-ce que c'est que celui qui ne l'est pas?... Vous pourriez me l'apprendre je crois...

R O S A L I D E.

Mais réellement on dirait qu'elle y entend finesse. Revenons à votre discours; est-il bien éloquent?...

C L A R I N D E.

Je n'ai point fait de discours, moi....

R O S A L I D E.

Ah, vous parlerez de tête....

C L A R I N D E.

Précisément.

R O S A L I D E.

Et votre Fée vous l'a conseillé....

C L A R I N D E.

Elle m'en a donné l'ordre le plus positif.

R O S A L I D E.

Cela est surprenant. Dites-moi un peu, ma chère Clarinde, quel a été votre genre de vie jusqu'ici?

C L A R I N D E.

Je me suis toujours trouvée si heureuse, que je n'envifage qu'avec crainte les changements qui peuvent arriver dans ma destinée....

R O S A L I D E.

Vous n'avez pas d'ambition, je m'en étois doutée; cependant si vous êtes déclarée Reine ce soir?...

CLARINDE.

Je ne m'occuperai plus que des moyens de justifier le choix qu'on aura daigné faire.

ROSALIDE.

Voilà une réponse qui me plaît : je suis fâchée, Clarinde, de ne pouvoir que vous amuser ; car vous faites sur moi une impression beaucoup plus solide, & vous m'intéressez véritablement.

CLARINDE.

Je ne me flatte pas qu'il y ait une grande conformité dans nos esprits & dans nos caractères ; mais je sens que nos cœurs pourroient se convenir.

ROSALIDE.

Je parie que la Fée Bienfaisante vous aura prévenue contre moi.

CLARINDE.

Vous la connoissez mal, elle en est incapable.

ROSALIDE.

Cependant je fais qu'elle désapprouve à beaucoup d'égards l'éducation que Lumineuse m'a donnée.

CLARINDE.

Cela pourroit être ; mais elle ne m'en a jamais parlé.

ROSALIDE.

Cela pourroit être . . . & si cela étoit, penseriez-vous qu'elle eût raison ?

CLARINDE.

Bienfaisante ne peut jamais avoir tort. Si vous saviez comme elle est juste, pénétrante, bonne . . .

R O S A L I D E.
Vous l'aimez uniquement?

C L A R I N D E.
Non, mais je l'aime comme je le dois,
de préférence à tout. . .

R O S A L I D E.
Et qui donc aimez-vous encore?

C L A R I N D E.
La compagne, l'amie que Bienfaitante
m'a donnée, Zémire; qui est pour moi ce
que vous est Zulmée.

R O S A L I D E, *avec embarras.*
Zulmée n'est à moi que depuis deux jours.

C L A R I N D E.
Auriez-vous perdu votre amie, & n'ai-
je pas imprudemment renouvelé votre pei-
ne?

R O S A L I D E.
Non. . . . Clarinde, changeons d'en-
retien.

C L A R I N D E.
Rosalide, qu'avez-vous? je vous ai fa-
chée fans le vouloir.

R O S A L I D E *tristement.*
Vous méritez d'être aimée, Clarinde; je
ne suis pas surprise que depuis votre en-
fance vous ayiez une amie; mais moi, je
n'en ai point.

C L A R I N D E.
Je ferai la vôtre, ma chere Rosalide. . . .

R O S A L I D E *à part.*
Qu'elle est bonne & touchante! Et je me
moquois d'elle.

L'Isle heureuse,

CLARINDE.

Bannissez donc cette tristesse qui m'afflige. . . .

ROSALIDE.

Chaque mot qu'elle me dit m'attendrit, me pénètre. Clarinde, tel que soit l'événement qui doit fixer notre sort, promettons-nous de ne jamais nous séparer.

CLARINDE.

Ah, j'en fais le ferment avec transport.

SCENE IX.

ROSALIDE, CLARINDE,
ZULMÉE.

ZULMÉE à Rosalide.

MADAME, la Fée vous attend.

ROSALIDE.

Allons, il faut nous quitter, ma chère Clarinde.

CLARINDE.

Je vous suivrai du moins jusqu'aux portes de la galerie. . . . *Elles sortent.*

Fin du premier Acte.



 A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LUMINEUSE, ROSALIDE,

LUMINEUSE.

JUGEZ de ma surprise à la lecture de cette lettre.

R O S A L I D E.

Je vous avoue que je la partage, & que cette grande célébrité de Clarinde m'étonne infiniment; je rends avec plaisir justice à ses bonnes qualités; elle est, comme vous le disiez, douce, aimable, intéressante; mais il me semble qu'elle est dépourvue de tout ce qui peut inspirer l'admiration & l'enthousiasme.

L U M I N E U S E.

Elle n'a ni talents, ni supériorité dans aucun genre. Mais aussi je suis persuadée que cette prétendue célébrité n'existe pas; son affabilité aura gagné le cœur de ces Ambassadeurs, qui, sans doute, en ont fait à leur Maître le portrait le plus exagéré.

R O S A L I D E.

En effet, je me rappelle que pendant leur premier voyage, je les ai très-peu vus; ils avoient des manières étrangères & gauches

qui me déplaisoient ; & j'ai même pris la liberté de m'en moquer assez ouvertement.

L U M I N E U S E.

Ne cherchons pas davantage , voilà le mot de l'énigme , & voilà de quoi rabattre un peu de la vanité de ma Sœur , qui triomphe en secret , malgré toute sa modestie.

R O S A L I D E.

Elle triomphe ! . . . Elle a donc trouvé cette lettre toute simple ?

L U M I N E U S E.

Elle n'en a pas éprouvé le moindre étonnement , je vous assure.

R O S A L I D E.

Ah , par exemple . . .

L U M I N E U S E.

Enfin , le dénouement approche , nous triompherons à notre tour . . .

R O S A L I D E.

Les Ambassadeurs du Roi Zolphir , seront présents à la cérémonie de l'élection.

L U M I N E U S E.

Ah , certainement , je leur ai fait dire de s'y trouver.

R O S A L I D E.

Je vous avouerai , Madame , que je voudrois pour toute chose au monde , que leur Maître y fût lui-même.

L U M I N E U S E.

Mais rien ne m'est plus facile , & vous me donnez-là une excellente idée. Par le pouvoir de mon art , il m'est aisé . . .

R O S A L I D E.

Ah , Madame , que vous êtes bonne !

LUMINEUSE.

Non-seulement Zolphir y fera, mais encore tous les Rois & Princes voisins de cette Ile; je veux, ma chere Rosalide, que l'assemblée où vous allez paroître & réunir tous les suffrages, soit la plus auguste & la plus brillante de l'univers. Restez ici, je vais dans mon cabinet travailler au charme qui doit satisfaire vos desirs & les miens, & je reviendrai vous joindre. (*Elle sort.*)

ROSALIDE *seule.*

Je ne fais ce que j'ai aujourd'hui, j'éprouve une certaine inquiétude vague que je n'ai jamais ressentie.... Depuis que j'ai vu Clarinde, je suis encore plus mécontente de moi-même: je me crois cependant supérieure à elle. Quand mon esprit nous compare l'une à l'autre, je le pense en effet.... mais quand je cesse de raisonner, & que je n'écoute que mon cœur, tout le mérite dont je m'enorgueillis semble s'évanouir, & je voudrais ressembler à Clarinde.... Elle intéresse, elle attire, elle attache, & je sens que déjà je l'aime véritablement.

SCÈNE II.

ZULMÉE, ROSALIDE.

ZULMÉE *accourant.*

AH, Madame, je viens de voir le spectacle le plus noble & le plus imposant, qui soit peut-être au monde.

R O S A L I D E .

Quoi donc ?

Z U L M É E .

C'est la salle du couronnement. Imaginez-vous des Vieillards , des Princes , des Rois , des Sages , tout cela en foule & réunis cela ne se voit pas communément . . . aussi réellement je suis saisie d'admiration !

R O S A L I D E *à part.*

Le moment approche , & , malgré moi , je suis troublée

Z U L M É E .

C'est un bruit , un vacarme dans les jardins , dans les galeries , qui s'accroît à chaque instant : tenez , entendez-vous les cris ? Oh , il faut qu'il arrive quelque événement extraordinaire.

R O S A L I D E .

J'entends , je crois , répéter le nom de Clarinde Voyez ce que c'est , Zulmée . . .

Z U L M É E *va voir & revient.*

C'est la Princesse Clarinde qui traverse les galeries pour se rendre ici.

R O S A L I D E .

Eh pourquoi ces cris qui redoublent ?

Z U L M É E .

Oh , c'est une multitude de pauvres gens qui l'attendoient à son passage ; elle est , dit-on , fort charitable (*on entend crier distinctement :*) *Vive la Princesse Clarinde , vive notre généreuse Bienfaitrice !*

Quel train , juste Ciel ! . . . il faut que tous les malheureux secourus par Clarinde se trouvent-là rassemblés

R O S A L I D E.

Ils font des vœux pour elle, ils ont raison. Ah, de tels vœux méritent d'être exaucés.... (*On crie de plus près & plus fort encore :*) *Vive Clarinde, vive notre chere Bienfaitrice!*....

Comment a-t-elle eu le bonheur d'être utile à tant de gens? Moi je n'ai jamais vu de malheureux dans ce palais!

Z U L M É E.

Oh, l'on dit qu'elle les alloit chercher.

R O S A L I D E.

Ah, Lumineuse!.... vous auriez pu me conduire avec eux!.... (*à part.*) Je me sens accablée; jamais tant d'amertume ne remplit mon ame!....

Z U L M É E.

Voici les Fées & la Princeffe.

S C E N E III.

R O S A L I D E, Z U L M É E,
BIENFAISANTE, LUMINEUSE,
C L A R I N D E.

(*Les deux Fées portant une couronne enrichie de diamants.*)

B I E N F A I S A N T E.

L'INSTANT décisif est enfin arrivé....
Voici la couronne que nous devons poser
nous-mêmes avant une heure sur le front

de la Reine de l'Isle heureuse. (*Elles la posent sur une table.*) Rosalide, si c'est vous que ce sort appelle au trône, je jure par l'amitié qui m'unit à ma sœur, de vous chérir, de vous protéger à jamais, & de n'employer le pouvoir de mon art que pour votre gloire & le bonheur de vos États.

ROSALIDE, à part.

Hélas, tout ce que j'entends aujourd'hui ne doit donc servir qu'à me confondre!...

LUMINEUSE.

Clarinde, je m'engage avec joie, par les mêmes sermens; & vous, ma sœur, qui connoissez mon ame, vous savez si j'y serai fidelle.

BIENFAISANTE.

Ah, je suis sans inquiétude... Rosalide & Clarinde, on vous attend, allez...

CLARINDE à Bienfaisante.

Quoi! sans vous?...

BIENFAISANTE.

Oui; dans la crainte de gêner les suffrages, ma sœur & moi nous resterons ici: allez, mes enfans.

CLARINDE.

Venez, ma chere Rosalide, & n'oubliez pas les promesses que j'ai reçues de vous.

ROSALIDE en lui donnant le bras.

Ah, sans le sort & les Fées qui me forcent à vous disputer le trône, qu'il me seroit doux de céder à vos vertus!...

CLARINDE.

Ah, personne plus que Clarinde ne vous en juge digne!...

BIENFAISANTE.

Allez, mes chers enfants, montrer à l'assemblée qui vous attend, non deux rivales, mais deux amies, trop nobles, trop sensibles, pour que l'intérêt ou l'ambition puisse jamais les désunir.

ROSALIDE.

Donnez-moi votre bras, chère Clarinde. *(à part en s'en allant.)* Je tremble & puis à peine me soutenir. *(Elles sortent, Zulmée les suit.)*

SCÈNE IV.

BIENFAISANTE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE, *après un moment de silence, pendant lequel elle a considéré sa sœur qui rêve profondément.*

EH bien, ma sœur?

LUMINEUSE.

Vous lisez dans mon ame; je n'essayerai point de vous déguiser l'agitation que j'éprouve, & je vous dirai avec la même sincérité que je commence à croire qu'en effet vos espérances pour Clarinde ne sont pas sans fondement.... Elle est généralement aimée; j'en viens de voir des témoignages certains.... Cet amour universel peut-être va la couronner. Si cela est, je conviendrai que vous aurez choisi le moyen

le plus sûr pour la placer sur le trône ; mais aura-t-elle les qualités brillantes , qui seules peuvent rendre un règne mémorable & glorieux ?

B I E N F A I F A N T E .

Je n'ai désiré pour Clarinde que le genre de réputation que j'ai jugé le plus solide , celui de la bienfaisance & de la bonté.

L U M I N E U S E .

C'en est assez peut-être pour être élue ; mais non pour régner avec éclat. Clarinde bonne , mais simple , sans expérience , sans instruction , sans goût pour les arts , saura-t-elle discerner le mérite , encourager les talents , connoître enfin les hommes , les juger , & les conduire avec succès ?

B I E N F A I F A N T E .

Mais , ma sœur , je ne vous ai jamais dit que Clarinde fût simple & sans instruction.

L U M I N E U S E .

Vous avez cultivé son esprit , vous lui avez donné des talents ? . . .

B I E N F A I S A N T E .

Oui , ma sœur.

L U M I N E U S E .

Clarinde a des talents ?

B I E N F A I S A N T E .

Oui , ma sœur.

L U M I N E U S E .

Mais c'est une plaisanterie . . .

B I E N F A I S A N T E .

Non , je vous dis l'exacte vérité.

L U M I N E U S E .

Mais , que fait-elle donc ?

B I E N F A I S A N T E .

Tout ce que fait Rosalide.

L U M I N E U S E .

Mais, ma sœur, comment se peut-il que jamais on n'en ait parlé?...

B I E N F A I S A N T E .

J'ai voulu qu'elle eût des talents, non pour les afficher, mais pour son amusement & celui de ses amis; elle n'en tire aucune vanité, elle ne cherche point d'admirateurs, & elle n'a point d'envieux.

L U M I N E U S E .

Quoi que vous en disiez, je doute de la perfection de ses talents : elle a si peu d'esprit!...

B I E N F A I S A N T E .

Ma sœur, vous vous trompez encore, Clarinde a beaucoup d'esprit.

L U M I N E U S E .

Ah cela, par exemple....

B I E N F A I S A N T E .

Oui, ma sœur, elle en a infiniment; je conviens qu'elle ne fait ni se moquer, ni contrefaire, ni disserter; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhomie & l'ignorance; elle ne trouve pas que ce soit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appelons usages du monde; elle fait cependant toutes ces petites conventions & les suit; mais en même-temps elles lui semblent si frivoles, qu'il lui paroît tout simple qu'on puisse très-communément en oublier quelques-unes. La seule chose qui la frappe en ridicule, c'est le caprice; elle ne le conçoit

pas, & s'en amuse naïvement; car elle a toute l'ingénuité de son âge; elle réfléchit beaucoup, elle juge sagement. On ne dira peut-être jamais qu'elle est *piquante*; mais plus on la connoîtra, & plus on aura de plaisir à l'entendre, & d'empressement à la consulter.

LUMINEUSE.

Vous me jetez, je l'avoue, dans un étonnement....

BIENFAISANTE.

J'entends du bruit.... On vient, nous allons savoir des nouvelles....

LUMINEUSE.

Ah Ciel!... c'est Zulmée; la joie brille sur son visage....

Eh bien, Zulmée....

S C E N E V.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE,
ZULMÉE.

LUMINEUSE à Zulmée.

LA Reine est-elle nommée?

ZULMÉE.

Non, Madame; mais si j'osois prédire l'événement....

BIENFAISANTE.

Parlez sans contrainte.

ZULMÉE.

Vous l'ordonnez, Madame?

BIENFAISANTE.

Oui, parlez...

ZULMÉE à *Lumineuse*.

Ah, Madame, comment vous peindre les succès inouis de la Princesse Rosalide, l'effet prodigieux qu'a produit son discours!... avec quelle grace, quelle noblesse elle l'a débité! Par son éloquence & ses charmes, elle entraîne tous les suffrages; dix fois des acclamations redoublées l'ont forcée de s'interrompre: enfin elle a cessé de parler, & les applaudissements qui font retentir la salle, n'avoient pas encore permis à la Princesse Clarinde de prendre la parole, lorsque je suis sortie pour venir vous annoncer cette heureuse nouvelle.

LUMINEUSE.

Je suis fort sensible, ma chere Zulmée, à cette preuve de votre attachement. Allez rejoindre les Princeses; j'espere que bientôt nous allons les revoir.

(Zulmée sort.)

SCENE VI.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE.

BIENFAISANTE.

NE vous contraignez point, ma sœur, laissez éclater votre joie. . . .

LUMINEUSE.

Si je pensois qu'elle pût être offensante pour vous, je cesserois de m'y livrer.

B I E N F A I S A N T E.

Non, ma sœur, l'intérêt personnel ne me rendra jamais injuste.

L U M I N E U S E.

En effet, ma sœur, j'aime Rosalide comme vous aimez Clarinde; ainsi songez que je ne puis éprouver qu'avec transport l'espérance qui m'est rendue.

B I E N F A I S A N T E.

Ce sentiment est naturel; d'ailleurs Rosalide, à beaucoup d'égards, mérite votre tendresse; je ne blâme en elle que ses caprices & sa vanité: mais elle a de l'esprit; & si son cœur est bon, elle pourra facilement se corriger de ses défauts.

L U M I N E U S E.

Ah! son cœur est excellent, n'en doutez pas.

B I E N F A I S A N T E.

Je le crois, & j'ai vu d'elle aujourd'hui plusieurs traits qui me le persuadent.

L U M I N E U S E.

Vous me charmez.... Ah, ma sœur, cette inaltérable bonté, cette équité parfaite que vous possédez au suprême degré, attire & subjugué toute ma confiance; eh bien, je crois dans cet instant que c'est Rosalide qui l'emportera sur Clarinde; mais vous m'avez ouvert les yeux, & je vois que l'éducation que vous avez donnée à votre élève, la rend en effet plus digne du trône. Trop de vanité m'égara: j'ai voulu que Rosalide fût admirée, je n'ai tourné son amour-propre que sur des objets frivoles; & sans doute

tous ses défauts font mon ouvrage, je le sens, je l'avoue; mais cependant dans ce moment même où je me condamne, elle est peut-être couronnée! Clarinde est adorée par sa bienfaisance, elle a mille vertus; mais celles de Rosalide, quoique moins solides, sont plus brillantes; & les Sages même, séduits & subjugués, la placent sur le trône.... Ah, ma sœur! je ne puis m'empêcher de croire que ce qui éblouit les hommes, est toujours ce qui les entraîne....

B I E N F A I S A N T E.

Ils n'écoutent donc jamais leurs cœurs?...
Mais quel bruit....

L U M I N E U S E.

Ah, la Reine est nommée!... J'entends la voix de Rosalide!

B I E N F A I S A N T E.

Prenons cette couronne, c'est à nous à la donner. (*Les portes s'ouvrent, Clarinde & Rosalide paroissent; Zulmée les suit.*)

SCENE VII & dernière.

LUMINEUSE, ROSALIDE,
CLARINDE, BIENFAISANTE.

(*Les Fées s'avancent pour prendre la couronne.*)

L U M I N E U S E.

R O S A L I D E!...

R O S A L I D E.

Allez, chere Clarinde, recevoir le prix de vos vertus.

LUMINEUSE.

Qu'entends-je!... quoi! Clarinde?...

ROSALIDE.

Oui, Madame, elle est Reine, & par le vœu unanime de la nation. (*A Bienfaisante.*)

Ah, Madame! que n'avez-vous pu voir avec quels transports universels elle a été proclamée. Aussi-tôt qu'elle a pris la parole, l'émotion & l'attendrissement ont passé dans tous les cœurs. Ah! tous les traits de ce discours si noble & si touchant, seront à jamais gravés dans mon souvenir: tous les yeux fixés sur elle, se remplissoient de larmes: elle a fait couler les miennes; j'ai partagé l'enthousiasme qu'elle inspiroit, & j'ai joint avec transport mon suffrage à celui de toute l'assemblée.

CLARINDE.

O ma chere Rosalide, amie la plus sensible & la plus généreuse!...

LUMINEUSE.

Vous l'emportez, ma sœur, jouissez de votre triomphe; ne craignez point de m'affliger, j'admire votre ouvrage, & mon cœur applaudit sans effort au juste succès qui le récompense: venez, aimable & vertueuse Clarinde, venez recevoir la couronne.

CLARINDE.

Ma chere Rosalide... je ne puis l'accepter qu'en la partageant avec vous.

LUMINEUSE.

O Ciel!...

ROSALIDE.

Moi!...

CLARINDE.

Oui, telle est mon irrévocable résolution.

ROSALIDE.

Non, non, vous seule en êtes digne.

CLARINDE.

Je vous offre ce que j'aurois accepté de vous : si vous m'aimez autant que je vous aime, Rosalide, vous ne balancerez plus.

BIENFAISANTE.

Régnez l'une & l'autre ; remplissez tous les vœux des peuples, qui n'ont pu placer Clarinde sur le trône sans regretter Rosalide !...

ROSALIDE.

Après le choix qu'ils ont fait, que pourroient-ils désirer encore ? ... Ah ! ce jour m'a trop appris à me connoître, pour que je puisse regretter un trône auquel je rougis maintenant d'avoir osé prétendre.

CLARINDE.

Vous n'avez à rougir que d'outrager l'amitié par vos cruels refus.

BIENFAISANTE.

Rosalide, si votre ame est aussi sensible qu'elle est noble & grande, pouvez-vous vous opposer au bonheur de votre amie !...

ROSALIDE.

Ah, Clarinde !...

CLARINDE.

Le Conseil est encore assemblé pour la cérémonie du couronnement ; venez, ma chère Rosalide, monter avec votre amie sur un trône que vous lui rendrez si cher en daignant le partager.

R O S A L I D E.

Vous l'ordonnez, j'y consens....

C L A R I N D E.

Ah! vous comblez tous mes vœux.

R O S A L I D E.

Mais foyez à jamais mon guide & mon
modele; enseignez-moi vos vertus, rendez-
moi, s'il se peut, semblable à vous-même,
ou vous n'aurez rien fait pour moi.

L U M I N E U S E.

Jouissez à jamais, mes chers enfants, du
bonheur dont vous êtes si dignes, & n'ou-
bliez point que les plus grands talents &
les qualités les plus brillantes, ne sont que
des dons inutiles ou dangereux, sans la mo-
destie, la bienfaisance & la bonté.

F I N.

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



P E R S O N N A G E S.

MÉLANIDE, *Veuve.*

LUCIE, *Niece de Mélanide.*

DORINE, *Mattresse de Musique &
de Dessin de Lucie, & logeant chez Mé-
lanide.*

TOINETTE, *Fille d'une Femme-
de-chambre, élevée avec Lucie.*

La Scene est à Paris, chez Mélanide.

L'ENFANT



L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude; on y voit des Livres, des Globes, des Sphères, &c.

MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE.

IL y a long-temps, ma chere Dorine, que j'ai envie d'avoir une conversation un peu détaillée avec vous sur ma niece; je veux que vous me parliez franchement. Je vous ai mise auprès d'elle, non-seulement pour cultiver son cœur & son esprit, & lui donner des talents agréables, mais sur-tout pour me dire la vérité, & m'aider à la connoître.

Tome I.

F

D O R I N E.

J'ai le défaut de ne pouvoir cacher ce que je pense, &, d'ailleurs, Madame est si pénétrante. . . .

M É L A N I D E.

Moi! point du tout. Voilà précisément ce que je ne fais pas; & puis la dissipation dans laquelle je vis, me laisse-t-elle le temps de réfléchir? . . . J'aime le monde, mais j'aime encore mieux ma niece; & si j'avois moi-même plus d'instruction, j'aurois tout quitté avec joie pour me consacrer entièrement à l'éducation de Lucie.

D O R I N E.

Personne n'est plus en état que Madame. . .

M É L A N I D E.

Non, je me rends justice; je n'ai nul talent, je ne fais rien; j'ai eu des maîtres dans ma jeunesse, mais je fus élevée dans un couvent, voilà la meilleure excuse que je puisse donner de mon ignorance. Enfin, Lucie m'est chère au-delà de l'expression; je suis veuve, je n'ai point d'enfants, elle en a seule héritière; je ne veux pas qu'elle puisse me reprocher un jour la négligence dont mille fois au fond du cœur je n'ai pu m'empêcher d'accuser mes parents à mon égard.

D O R I N E.

Mademoiselle Lucie est bien digne de votre tendresse; elle est charmante.

M É L A N I D E.

Voilà ce que vous lui répétez sans cesse, & ce que je lui dis souvent moi-même; & nous avons tort, nous la gâtons.

D O R I N E.

Ah ! Madame , ce n'est pas un caractère comme le sien qu'on peut gâter.

M É L A N I D E.

Il est vrai qu'elle est plus formée qu'on ne l'est ordinairement à son âge. . . . Par exemple , sa facilité à contrefaire tout le monde , est une chose que je n'ai vue qu'à elle.

D O R I N E.

Et elle n'a pas quatorze ans.

M É L A N I D E.

Il est certain qu'elle promet beaucoup ; mais je voudrois qu'elle joignît à tous ses agréments naturels , de grands talents & un bon cœur. Sans talents on s'ennuye ; moi , je l'éprouve. Recevoir & faire des visites , est un plaisir dont on se lasse si promptement ! . . . Et voilà cependant la plus grande ressource des personnes désœuvrées. Enfin , je lui desire une ame sensible , parce que sans elle on ne jouit de rien , & que c'est toujours une excellente chose à retrouver quand on n'est plus jolie. On pense alors avec tant de plaisir que des amis valent mieux que des admirateurs !

D O R I N E.

Madame a un fond de morale qui me charme toujours.

M É L A N I D E.

J'espère que Lucie , instruite , élevée par vous , en aura davantage encore. L'étude & la lecture donneront à son esprit ce qui manque au mien.

D O R I N E.

D'autant mieux qu'elle a une application ,
une mémoire. . . . & un goût naturel. . . .

M É L A N I D E.

Oui , elle a beaucoup de goût , cela se
voit dans les plus petites choses. . . . Je crois
qu'elle se mettra fort bien. . . . Elle se coëffe
déjà avec grace. . . . mais je ne croyois pas
qu'elle fût très-appliquée.

D O R I N E.

Ah ! trop peut-être pour sa santé , car elle
a des nerfs d'une délicatesse. . . .

M É L A N I D E.

Elle tient cela de moi. . . . mais vous m'af-
furez toujours que vous êtes enchantée
d'elle , qu'elle apprend à merveille ; & ce-
pendant , que fait-elle ?

D O R I N E.

Elle est si jeune. . . .

M É L A N I D E.

Quand j'assiste à vos leçons , je vous avoue
que sa distraction & votre indulgence m'im-
patientent toujours.

D O R I N E.

Mais , Madame , je vous en ai déjà ex-
pliqué les raisons ; votre présence l'intimi-
de ou l'occupe ; elle vous regarde , pense
à vous , &

M É L A N I D E.

Ma chere Dorine , vous me flattez.

D O R I N E.

Mon Dieu , Madame , tenez encore hier
j'ai grondé Mademoiselle sur ce qu'elle avoit
mal joué du clavecin devant vous ; elle m'a

répondu : C'est que ma tante étoit vis-à-vis de moi , & je pensois qu'il n'y a pas dans le monde de plus beaux yeux que les siens , de plus expressifs , de plus brillants.

MÉLANIDE *d'un ton sévère.*

Lucie vous a dit cela.

DORINE.

Mot à mot , & avec cette naïveté , cette grace qui lui sont si naturelles. . . .

MÉLANIDE *du même ton.*

De bonne foi , Mademoiselle , pensez-vous me séduire par cette flatterie ridicule ?

DORINE.

Quoi , Madame , me croiriez-vous capable ? . . .

MÉLANIDE.

Ecoutez-moi. Je vous trouve mille bonnes qualités ; vous avez de l'esprit , des talents , de l'instruction ; mais , de grace , si vous voulez que nous vivions ensemble , ne me louez pas ; je hais les éloges , & je m'en défie.

DORINE.

La modestie accompagne toujours la supériorité.

MÉLANIDE.

Encore ! . . .

DORINE.

N'en parlons plus. Croyez , Madame , que mon attachement pour vous & pour Mademoiselle votre niece , est sans bornes , & que . . .

MÉLANIDE.

Prouvez-le-moi donc en me secondant.

'exige encore une chose de vous , c'est que vous donniez quelques soins à l'éducation de cette petite fille qui est élevée auprès de Lucie...

D O R I N E.

Toinette ?

M É L A N I D E.

Oui. Elle est orpheline , & fille d'une femme qui fut quinze ans à mon service , & qui me la recommanda en mourant : d'ailleurs , cette jeune personne annonce le meilleur naturel ; elle est remplie d'heureuses dispositions ; vous voyez comme elle profite des leçons que vous donnez à Lucie ; elle dessine ; elle joue du clavecin toute la journée : je ne suis pas en état de juger si c'est avec succès ; mais ce desir d'apprendre à son âge , la rend réellement intéressante.

D O R I N E.

Je vous obéirai , Madame ; mais je vous avoue que je n'ai pas une grande idée de son esprit.

M É L A N I D E.

Elle est douce , ingénue , sensible & vraie ; avec les personnes à qui elle doit du respect , elle ne parle guere qu'on ne l'interroge ; mais ses réponses sont justes ; elle ne fait rien que de bien ; elle est réservée , discrete , appliquée , reconnoissante ; elle fait se faire aimer. S'il est vrai qu'on puisse être tout cela sans esprit , vous conviendrez que l'esprit est un avantage dont on peut très-facilement se passer.

(*Elle regarde à sa montre.*) Mais je m'oublie tout en causant ; il est midi ; j'ai vingt personnes à déjeuner qui doivent être arrivées à présent.

D O R I N E.

Ne fait-on pas une lecture aujourd'hui chez Madame ?

M É L A N I D E.

Eh vraiment oui , & qui nous tiendra jusqu'à quatre heures , & je veux aller à l'Opéra nouveau , car j'ai ma loge. Lucie va venir prendre ses leçons , vous lui direz que si vous êtes contente d'elle , je la menerai à l'Opéra. Adieu , ma chère Dorine , n'oubliez pas cet entretien , & justifiez par votre conduite toute la confiance que j'ai en vous. (*Elle sort.*)

S C E N E II.

D O R I N E , *seule.*

QUELLE folie !... parfiler , aller aux spectacles , recevoir des visites , voilà toutes ses occupations. Elle vante sans cesse à sa niece les charmes de l'étude & l'utilité de l'application ; & l'exemple qu'elle lui donne , est éternellement en contradiction avec ses discours. Et puis dans d'autres moments , n'écoutant qu'une aveugle tendresse , elle croit sa niece un petit prodige de perfections , & la loue avec ex-

cès; & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant : mais quand Mélanidea le dos tourné, quelles moqueries ne fait-on pas de cette petite fille, qui, en effet, vaine, indocile, étourdie, n'apprendra jamais rien! Au reste, que m'importe? je la flatte, je lui passe ses caprices, je m'en fais aimer; elle se mariera, sera riche, fera ma fortune, voilà l'essentiel. Mais paix, j'entends quelqu'un; ah! c'est Lucie.

SCENE III.

DORINE, LUCIE.

LUCIE.

JE croyois ma tante ici?

DORINE.

Elle en sort dans l'instant, & m'a chargée de vous dire que si vous preniez bien toutes vos leçons, elle vous meneroit à l'Opéra.

LUCIE.

Aujourd'hui?

DORINE.

Oui.

LUCIE.

Et c'est l'Opéra nouveau?.... Ah! je suis charmée. Mon Dieu, que n'ai-je su cela plutôt!

DORINE.

Pourquoi?

L U C I E.

Oh, c'est que je suis coëffée à faire horreur... Et ma robe neuve... Je ne l'aurai que demain! cela est piquant, vous en conviendrez.

D O R I N E.

De telle maniere que vous soyez, n'êtes-vous pas toujours sûre de plaire?

L U C I E.

Et d'ailleurs, c'est une plaisanterie!... J'attache si peu de prix à toutes ces choses-là. Trouvez-vous cet habit bien garni?

D O R I N E.

Il est charmant.

L U C I E.

Oui, mais il a un peu perdu de sa fraîcheur... J'aime mieux la couleur de rose que j'avois hier. Qu'en pensez-vous?

D O R I N E.

Moi, celui que vous portez me paroît toujours le plus joli.

L U C I E.

J'aurois le temps de me r'habiller avant le dîner?

D O R I N E.

Et nos leçons?

L U C I E.

Cela est vrai... Allons, allons, je referai comme cela : aussi-bien c'est autant de peine épargnée ; & je hais la toilette à la mort... Eh bien, que ferons-nous?

D O R I N E.

Mais votre maître de danse va venir ;

130 *L'Enfant gâté,*
& quand vous aurez dansé, nous dessine-
rons, & nous jouerons du clavecin.

L U C I E.

Oh, pour danser aujourd'hui, cela m'est impossible; j'ai mal dormi, je suis d'une lassitude à ne pouvoir me soutenir sur mes jambes...

D O R I N E.

Mais asseyez-vous. (*Elle lui approche un fauteuil, Lucie s'assied & s'étend nonchalamment.*)

L U C I E.

J'ai réellement une courbature affreuse.

D O R I N E.

En effet, vous avez l'air abattu.

L U C I E.

Tout de bon, vous me trouvez changée?

D O R I N E.

Extrêmement.

L U C I E.

Cela tient peut-être aussi à la manière dont je suis fagottée... Oh! voilà qui est décidé, je me ferai sûrement recoëffer pour l'Opera... Ma tante ne donne-t-elle pas à déjeuner ce matin?

D O R I N E.

Oui. Il y a une lecture.

L U C I E.

Oh! quand je serai mariée, j'aurai des lectures aussi, & des déjeûners... Cela est charmant, un déjeûner!...

D O R I N E.

Oui, cela occupe depuis midi jusqu'à quatre heures.

L U C I E.

Et puis le spectacle, & puis le souper, & puis le bal; voilà ce qui s'appelle jouir de la vie. Que ma tante est heureuse! enfin j'aurai mon tour.

D O R I N E.

En attendant, il faudroit acquérir des talents; si l'on se lasse des spectacles, si le bal fatigue, si l'on se dégoûte du grand monde, il est doux alors de pouvoir se suffire à soi-même.

L U C I E.

Mais voyez ma tante: elle a conservé tous les goûts de la première jeunesse; pourquoi n'aurois-je pas la même confiance? & pourquoi par une étude pénible me livrer à un ennui certain, pour me procurer des ressources éloignées dont je n'aurai peut-être jamais besoin?

D O R I N E.

Mais Madame votre tante elle-même ne se plaint-elle pas tous les jours de l'éducation négligée qu'elle a reçue? Elle se livre à la dissipation, plus par habitude que par goût...

L U C I E.

Il est vrai qu'elle bâille à la Comédie, qu'après tous ses déjeûners elle a des vapeurs, & toujours sa migraine quand elle a été au bal de l'Opéra. Oui, cela est vrai... je sens bien que les talents & l'instruction peuvent être de quelque utilité... & puis passer pour ignorante, cela est hu-

L'Enfant gâté,
miliant, cela me répugne, je l'avoue. (*Elle tombe dans la rêverie.*)

D O R I N E.

Vous rêvez ?

L U C I E.

Oui, je me fens des mouvements de raison qui m'attristent; vous venez de me dire des choses qui m'ont frappée... Pourquoi, ma chère amie, ne m'avez-vous pas toujours parlé de cette manière ?

D O R I N E.

Mais je ne veux pas vous attrister, ni vous contrarier.

L U C I E.

Croyez-vous qu'en ne me donnant pas plus de peine que je n'en prends, je pourrai un jour avoir du moins l'apparence de quelques talents?... P'écorce; c'est tout ce que je voudrois.

D O R I N E.

Et déjà ne passez-vous pas pour en avoir ?

L U C I E.

Oui; mais entre nous je ne fais rien.

D O R I N E.

Oh! vous êtes aussi trop modeste; vous jouez très-joliment du clavecin.

L U C I E.

Hélas! cela se borne à trois ou quatre pièces que je fais de routine.

D O R I N E.

Le dessin va très-bien; votre dernière tête est charmante.

L U C I E.

Graces à vous.

D O R I N E.

Non, réellement, je n'y ai presque pas retouché.

L U C I E.

Mais l'histoire & la géographie, par exemple, je n'en fais pas un mot.

D O R I N E.

Vous savez les titres de beaucoup de livres, voilà tout ce qu'il faut pour le monde; dites hardiment que vous les avez tous lus. Avec cela, ayez toujours un livre dans votre sac & sur votre toilette; foutez que vous aimez la lecture avec passion, & vous passerez bientôt pour la personne la plus instruite.

L U C I E.

Voilà une drôle de manière d'être savante, elle me convient beaucoup. Allons, je l'adopterai; & puis, ma chère amie, vous resterez toujours avec moi; vous corrigerez mes dessins, & même mes tableaux, quand je peindrai; ainsi voilà encore un talent de sûr.

D O R I N E.

Allez, Mademoiselle, je vous promets que vous aurez tous ceux qu'on a communément dans la société. Les vrais, les grands talents, sont si rares dans les personnes de votre état!

L U C I E.

Eh! voilà précisément ce qui fait qu'il est si flatteur d'en avoir.... Tenez, Toi-
nette en aura tout de bon; eh bien, je voudrois lui ressembler.

D O R I N E.

Ah! par exemple, voilà un souhait bizarre.

L U C I E.

J'aime Toinette, je ne suis point jalouse des avantages qu'elle a sur moi; mais je les vois, & il y a des instants où cela m'afflige.

D O R I N E.

En vérité, c'est être également aveugle sur son compte & sur le vôtre. Vous êtes remplie d'esprit, vous avez les plus heureuses dispositions pour apprendre; & Toinette est une petite fille capable d'assez d'application, mais au fond très-bornée, malgré son petit air sournois & son ton caustique & moqueur.

L U C I E.

Non, ne vous y trompez pas, Toinette a de l'esprit, avec sa mine douce & naïve.

D O R I N E.

Vous êtes bien en état d'en juger, mais vous êtes si indulgente.... Enfin, cela tient peut-être à la comparaison que je fais sans cesse d'elle à vous; mais elle me déplaît extrêmement.

L U C I E.

J'en suis fâchée, car j'aime Toinette.

D O R I N E.

Elle a cependant une certaine grossièreté, une rudesse dans le caractère, qui ne devroient guère sympathiser avec vous.

L U C I E.

Il est vrai qu'elle dit les choses un peu cruement; cela me fâche quelquefois; &

puis je lui pardonne : cela est singulier , la sincérité me choque. Toinette moins franche , me feroit sûrement plus agréable ; mais peut-être aurois-je moins de confiance en elle. Je ne puis définir cela ; il semble que plus elle me contrarie, & plus elle m'attache.

D O R I N E.

Dans ce cas , Mademoiselle , je suis fort malheureuse , moi , qui vous aime avec un excès qui ne me permet pas de vous faire éprouver la moindre contrariété.

L U C I E.

Aussi , ma chere amie , je vous aime encore plus que Toinette ; vous me paroissez mille fois plus aimable qu'elle. Je voudrois la consulter quelquefois ; mais c'est avec vous que je voudrois passer ma vie.

D O R I N E.

Allons , je suis contente de mon partage ; mais je crains cependant qu'il ne soit pas le plus solide. . . .

L U C I E.

Ah ! croyez que mes sentiments pour vous seront aussi durables qu'ils sont tendres. . . . Mais qui vient nous interrompre ? Ah ! c'est Toinette.



S C E N E IV.**TOINETTE, LUCIE, DORINE.****LUCIE.****Q**UE voulez-vous, Toinette?**T O I N E T T E.**

Mademoiselle, c'est votre maître à danser....

LUCIE.

Oh! je ne danserai point, vous n'avez qu'à lui donner un cachet, & le renvoyer.

T O I N E T T E.

Mais, Mademoiselle, vous avez déjà manqué votre dernière leçon....

DORINE.

Eh bien! après.... voulez-vous que Mademoiselle danse dans l'état où elle est?

T O I N E T T E.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

DORINE.

Elle a, elle a une courbature effroyable.

T O I N E T T E.

Ce que je fais, c'est qu'elle se portoit à merveille il y a une demi-heure, & qu'elle fautoit dans le jardin....

LUCIE.

C'est que naturellement je ne m'écoute pas; je ne suis pas douillette..... mais le fait est que je suis malade, & que je ne prendrai pas de leçon de danse.

T O I N E T T E .

Oh ! ce dernier fait-là me paroît certain ,
aussi j'y crois sans peine. Allons , je vais
donner le cachet. . . . Voilà de l'argent bien
employé ! *(Elle sort.)*

L U C I E *après un moment de silence.*

Toute réflexion faite , j'ai envie de pren-
dre ma leçon de danse. . . .

D O R I N E .

Voulez-vous que je rappelle Toinette ?

L U C I E .

Que me conseillez-vous ?

D O R I N E .

Mais. . . de ne vous point fatiguer. . . .

L U C I E .

D'ailleurs , je danserai plus long-temps
demain.

D O R I N E .

Sans doute , cela reviendra au même ;
& puis une leçon de plus ou de moins ,
qu'est-ce que cela fait ?

L U C I E .

Ma chere amie , que vous êtes indul-
gente & douce ! Mais que nous veut
encore Toinette ?

T O I N E T T E *revenant.*

Madame vous demande , Mademoiselle.

L U C I E .

La lecture n'est donc pas encore com-
mencée ?

T O I N E T T E .

Non , Mademoiselle , & il y a plusieurs
Dames qui desirent vous voir un moment.

Madame vous prie de porter votre carton de dessins.

D O R I N E.

Le voilà.

(Lucie le prend.)

L U C I E à Dorine.

Ma chere amie , vous allez m'attendre ici. . . . Adieu ; je suis charmée d'aller faire un tour là-dedans !

(Elle sort en courant & en sautant.)

S C E N E V.

D O R I N E , T O I N E T T E.

T O I N E T T E regardant sortir Lucie.

L A courbature va mieux , à ce qu'il me paroît.

D O R I N E souriant.

Vous croyez donc qu'elle a un peu exagéré?

T O I N E T T E.

Oui , Mademoiselle ; & vous aussi , vous le croyez.

D O R I N E d'un ton sec.

Où prenez-vous cela ? Je pénètre votre pensée , je vois que vous soupçonnez Mademoiselle Lucie de mensonge & d'artifice ; mais pour moi , certainement je suis fort loin d'avoir d'elle une semblable opinion.

T O I N E T T E.

Il n'est pas bien fin de pénétrer ma pen-

fée , car je la dis tout simplement ; mais moi j'en devine souvent qu'on voudroit déguiser.

D O R I N E.

De qui voulez-vous parler, s'il vous plaît ?

T O I N E T T E.

Ah , voilà mon secret.

D O R I N E.

Vous pouvez le garder. Je n'ai nulle envie de l'apprendre. Mais de quoi je veux vous instruire , c'est qu'il faut que vous ayez la bonté de changer le ton que vous avez pris depuis quelque temps , non pas avec moi , car vos discours me sont absolument indifférents , mais avec Mademoiselle Lucie. Véritablement vous vous oubliez : vos manieres avec elle ne sont pas supportables ; vous contrôlez sans ménagement tout ce qu'elle fait , tout ce qu'elle dit. Il semble réellement que vous ayiez de l'aversion pour elle. Si cela continue , je vous préviens que j'en avertirai Madame. C'est un devoir dont je ne pourrai me dispenser.

T O I N E T T E.

Vous êtes trop judicieuse , Mademoiselle , pour ne pas entendre auparavant ma justification. Premièrement , personne n'est plus attaché que moi à Mademoiselle Lucie ; je n'ai pas le bonheur de lui plaire , mais je l'aime , parce qu'en dépit de tout ce qui s'y oppose , elle est bonne , sensible & franche. Ce qu'elle fait de mal , ne vient pas d'elle. Quand elle ne dit pas la vérité ,

quand elle est dure, hautaine, capricieuse, tous ces défauts lui sont inspirés; ils ne sont pas dans son caractère, car son naturel est excellent. Ainsi, quand je la blâme, ce n'est pas elle que je désapprouve... Vous devez comprendre cela. Je le définis mal, il y a peut-être un peu d'obscurité dans ce que je dis; mais, si vous voulez, je tâcherai de m'expliquer mieux.

D O R I N E.

Il suffit. La suite vous fera voir que j'ai eu l'intelligence de vous comprendre. Mais quelqu'un vient. (*A part en regardant ToINETTE.*) Voilà une dangereuse petite créature, il faut la faire chasser d'ici.

S C E N E VI.

DORINE, TOINETTE, LUCIE.

L U C I E.

(*Lucie entre en courant; elle jette son carton sur une table.*)

AH! je suis toute essouffée!.... Mon Dieu, quel monde il y a là-dedans? Ah, ma chère amie, la jolie robe que je viens de voir.

D O R I N E.

A qui?

L U C I E.

A Madame de Bercy. C'est une robe à la

Polonoise tout simplement ; mais elle est garnie de fleurs de pêchers , avec un goût , une grace . . . Et puis des fleurs de pêchers , on n'en a pas encore vu. Oh , cela est charmant ! . . . Elle a bien de l'imagination , Madame de Bercy !

D O R I N E.

Il feroit à desirer seulement qu'elle fût un peu plus jolie.

L U C I E.

Elle a beaucoup d'éclat.

D O R I N E.

Oui ; mais on dit qu'elle met du blanc.

L U C I E.

Bon ! . . .

D O R I N E.

Oh , je n'en crois rien . . . Cependant elle a le front bien luisant.

L U C I E.

Ah , ah , c'est drôle , dès qu'on a le front luisant ? . . .

T O I N E T T E.

Oui , on met du blanc. C'est un principe bon à retenir. Par exemple , Monsieur votre grand oncle met du blanc sûrement.

L U C I E.

Quelle folie ! . . .

T O I N E T T E.

Mais dame , la regle est donc fausse , car il a le front encore plus luisant que celui de Madame de Bercy.

D O R I N E à Lucie.

Qu'a-t-on dit de vos dessins ?

L U C I E.

On les a trouvés charmants, la tête de vieillard sur-tout.

T O I N E T T E.

Eh mais, celle-là est entièrement l'ouvrage de Mademoiselle Dorine.

D O R I N E.

Point du tout; j'ai mis seulement l'ensemble, & j'y ai donné quelques coups de force....

T O I N E T T E.

Ah! cela est vrai, vous n'avez fait que l'ébaucher & la finir.

L U C I E *avec un souris forcé.*

Toinette ne me gâte pas.

T O I N E T T E.

Flatter, c'est tromper; & comment tromper ce qu'on aime?

L U C I E.

Avec cette maniere-là, Toinette, vous aurez toujours le droit de me tout dire.

D O R I N E.

Madame de Surville est-elle là-dedans?

L U C I E.

Oui, avec sa fille, qui est plus droite & plus apprêtée que jamais.

D O R I N E.

Mademoiselle Flore; oh, je crois qu'elle est bien fiere d'affister à une lecture?

L U C I E.

Ah! je vous en réponds; elle n'a cependant que deux ans de plus que moi, & elle est d'une pédanterie....

T O I N E T T E.

On dit qu'elle est un prodige d'instruction.

D O R I N E *ironiquement.*

Un prodige! Et qui est-ce qui lui dit cela ?

T O I N E T T E.

Ce n'est pas celle qui l'éleve, mais c'est tout ce qui la connoît. Pour moi, je puis assurer qu'elle a bien de la modestie, car elle ne parle jamais d'elle, & cherche toujours à faire valoir les autres.

D O R I N E.

Il est vrai qu'elle distingue Mademoiselle Toinette, & que toutes les fois qu'elle vient ici, elle la loue sur ses grands talents.

T O I N E T T E.

Non, Mademoiselle, elle ne me donne point de louanges exagérées & ridicules; elle a un trop bon esprit pour être obligante aux dépens de la vérité; mais elle me fait sans cesse admirer son indulgence.

L U C I E.

Ma chere Toinette, je crois Mademoiselle Flore une personne remplie de mérite, mais elle a le malheur d'être pédante; je ne puis vous le dissimuler.

D O R I N E *riant.*

Oh oui, pédante est le mot; cela est trouvé à merveille. Et pédante à seize ans! . . . Tout ce que cela promet de charmes pour l'avenir!

T O I N E T T E *à Lucie.*

Mais, Mademoiselle, oserois-je vous demander en quoi elle est pédante?

L U C I E.

En quoi?... Mais en tout.

T O I N E T T E.

Mais encore, ayez la bonté de m'en citer quelques traits.

L U C I E.

Oh! je vous en citerai mille.

T O I N E T T E.

Eh, bien, un seulement.

L U C I E.

Mais elle a un maintien pédant, une certaine manière de pincer la bouche, & d'entrer dans une chambre... Tenez, voulez-vous la voir?... la voilà....

D O R I N E *riant.*

Ah! parfait, parfait, c'est elle-même.... Encore je vous prie.... Ah! cela est charmant....

L U C I E.

Et puis quand elle est assise, voilà comme elle est... sur le bord de sa chaise... sérieuse.... se retournant tout d'une pièce.... & de temps en temps une petite toux....

D O R I N E.

Oh, la petite toux est charmante!... C'est cela même.... Mon Dieu, je crois la voir... excepté qu'elle n'a ni cette taille, ni ce visage-là.

L U C I E *en riant.*

Toinette est fâchée, elle ne rit pas.

T O I N E T T E.

J'écoute, je regarde, & je m'instruis. Je me faisois une toute autre idée de la pédanterie.

danterie. Je croyois qu'elle consistoit surtout à chercher les occasions de briller, de faire des citations, & de décider hardiment. Mais votre définition est beaucoup plus simple. . . . Avoir la poitrine délicate, & s'asseoir sur le bord de sa chaise, voilà ce qui fait une pédante : je m'en souviendrai.

LUCIE *riant.*

Réellement Toinette est piquée. . . . Ah ça, Toinette, puisque vous aimez tant Mademoiselle de Surville, je vous promets que je ne me moquerai plus d'elle ; cela me coûtera, mais je m'y engage. . . . Allons, ne boudez plus.

TOINETTE.

Mais dites-moi, Mademoiselle, que vous a-t-elle fait pour la haïr ?

LUCIE.

Mais je ne la hais point.

TOINETTE.

Cependant vous en dites tout le mal que vous en savez ; & même, si vous voulez être vraie, vous conviendrez que vous exagérez les ridicules que vous lui trouvez ; que feroit de plus la haine ?

LUCIE.

Mais . . . le croyez-vous, Toinette ? . . . Ce que vous me dites-là, me fait de la peine. . . . Cependant je n'attaque point sa réputation. . . .

TOINETTE.

Quand vous seriez capable de cette noirceur, le pourriez-vous ? Mademoiselle de Surville n'est-elle pas un modèle de dou-

ceur, de modestie, de bonté? Seroit-on écouté, si on disoit le contraire?... —

LUCIE (à Dorine.)
 Mais, ma chere amie, elle m'effraye....
 Mon Dieu! ce que j'ai fait, est-il si criminel?...

DORINE.

Mais, quelle enfance, de vous reprocher un badinage innocent, qui ne peut paroître dangereux qu'aux yeux de Mademoiselle Toinette! Eh bien, vous vous moquez de Mademoiselle Flore; le grand mal! elle n'a qu'à vous le rendre, vous ne vous en formaliserez pas.

LUCIE.

Oh pour cela non, au contraire, j'en ferois charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le rendît, afin que nous fussions quittes; car cette plaisanterie, je ne fais pour quoi, me pese à présent malgré que j'en aye.

TOINETTE.

Pour Mademoiselle de Surville, je vous assure qu'elle vous la pardonne de tout son cœur.

LUCIE.

Comment, elle fait que je la contrefais?

TOINETTE.

Plusieurs personnes l'en ont avertie, elle me l'a dit, & je n'ai pu le nier.

LUCIE.

Eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, elle en a beaucoup ri.

L U C I E.

Elle en a ri?

D O R I N E.

Oh! du bout de levres, je crois.

T O I N E T T E.

Et puis elle s'est reprochée d'en rire ; car, m'a-t-elle dit, cela doit faire pitié. Cette pauvre jeune personne, qui croit ne faire qu'une plaisanterie, donne mauvaise opinion de son esprit & de son cœur ; & les mêmes gens qui ont l'air de s'en amuser, la jugent sur ce petit tort avec autant de rigueur que si elle avoit un âge raisonnable.

L U C I E.

Elle dit cela? . . . Elle le pense?

T O I N E T T E.

Oh, elle est la vérité même.

L U C I E.

Je veux avoir une explication avec elle... Je veux me justifier, ou du moins réparer ma faute. . . . Toinette, pensez-vous qu'elle ne croye pas que j'ai un mauvais cœur?

D O R I N E.

Ah ça, finissons cet entretien, qui, en vérité, n'a pas le sens commun. Il faut aller dîner, & n'y pas perdre un moment, car nous avons encore toutes nos leçons à prendre avant l'Opéra. (*à Lucie.*) Allons, Mademoiselle, venez. . . . A quoi rêvez-vous donc?

L U C I E.

Je suis triste à mourir. . . . Je n'ai pas faim, je ne dînerai point.

G ij

D O R I N E.

Mais si vous êtes réellement malade, il faut vous coucher ; vous n'irez point à l'Opéra.

L U C I E.

Allons, je vais me mettre à table. Toinette, donnez-moi le bras. (*Elle passe avec Toinette.*)

D O R I N E, *les regardant aller.*

Mademoiselle Toinette, vous gâtez tout ce que je fais ; mais je vous le revaudrai. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.**M É L A N I D E , L U C I E .***(Cette dernière a l'air triste & rêveur.)***M É L A N I D E .**

JE suis charmée, mon enfant, de vous avoir fait revenir une seconde fois dans le fallon ; les succès que vous venez d'avoir, m'ont fait un plaisir inexprimable.

L U C I E .

J'ai cependant bien mal joué du clavecin.

M É L A N I D E .

Oh ! je vous assure que tout le monde a été enchanté de vos talents.

L U C I E .

Ah, ma tante, ces éloges-là sont-ils bien sincères ?

M É L A N I D E ,

Ce doute fait honneur à votre modestie ; mais rassurez-vous, mon enfant, & croyez que quand vous le voudrez, il n'y a point de louanges auxquelles vous ne puissiez justement prétendre. . . . Adieu, ma chère fille, il faut achever de prendre vos leçons ; je vais vous envoyer Dorine, & dans deux

L'Enfant gâté,
heures je reviendrai vous chercher, & nous
irons à l'Opéra. (*Elle sort.*)

L U C I E *seule.*

Comme sa tendresse l'aveugle en ma fa-
veur!... Hélas! elle a fait tout ce qui dé-
pendoit d'elle pour me donner une éduca-
tion distinguée... Et moi, qu'ai-je fait
pour répondre à tant de soins?... *///*

S C E N E II.

L U C I E, D O R I N E.

(*Lucie s'assied & rêve.*)

D O R I N E.

EH bien, Mademoiselle, vous avez tour-
né toutes les têtes, on ne parle là-dedans
que de vos talents, de vos graces... Mais,
d'où vient cet air triste & rêveur; qu'avez-
vous donc?

L U C I E.

Si vous saviez ce que j'ai entendu, &
ce que le hasard m'a fait découvrir.

D O R I N E.

Comment?

L U C I E.

Après avoir joué du clavecin & chanté,
je suis descendue dans le jardin; en passant
le long de la grande charmille, j'ai enten-
du prononcer mon nom, je me suis arrê-
tée, les arbres me cachotent.

DORINE.
Vous avez écouté la conversation ?

LUCIE.
Sans en avoir le dessein, & même malgré moi ; je n'en ai pas perdu un mot.

DORINE.
Et bien, que disoit-on de vous ?

LUCIE.
Tout ce que la critique la plus mordante peut inspirer de plus amer ; enfin, j'entendois ces mêmes personnes qui venoient de m'accabler d'éloges dans le salon, me déchirer & se moquer impitoyablement de moi. Une seule cependant a pris mon parti, & de la manière la plus forte & la plus généreuse. Vous ne devineriez jamais son nom ?

DORINE.
Je meurs d'envie de le savoir.

LUCIE.
C'est Mademoiselle de Surville.

DORINE.
Bon !... Mais êtes-vous bien sûre qu'à travers la charmille elle ne vous ait pas entrevue ?

LUCIE.
Oh très-sûre ; elle n'étoit pas de mon côté. Je vous avoue que cette bonté de sa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faisoit éprouver je ne fais quoi de pénible que la méchanceté des autres ne me causoit pas. La fausseté de toutes ces personnes m'inspiroit plus de mépris que de colere & d'émotion ; mais la générosité de Mademoiselle de Surville m'indignoit con-

tre moi-même ; & à mesure qu'elle parloit, je sentoïis mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se voir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres.

D O R I N E.

Ce qu'a fait-là Mademoiselle Flore, est fort bien certainement ; mais croyez aussi qu'il y entre un peu du desir de se faire valoir auprès des autres, & d'affecter un bon caractère.

L U C I E.

Si cela est, elle a toujours le mérite d'avoir saisi le vrai moyen de se faire valoir ; & c'est beaucoup.

D O R I N E.

Ah ça, Mademoiselle, il faut pourtant songer à prendre nos leçons. Par où commencerons-nous ?

L U C I E.

Mais, je ne fais.... J'éprouve aujourd'hui un découragement, une tristesse, que je n'ai jamais ressentie.

D O R I N E.

Bon, c'est cette conversation que vous venez d'entendre, qui cause ce petit mouvement d'humeur. Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise une chose qui va bien vous étonner ?

L U C I E.

Quoi donc ?

D O R I N E.

C'est que tout ce déchaînement dont vous étiez l'objet, n'est au fond qu'un triomphe très-flatteur pour vous.

L U C I E.

Comment ?

D O R I N E.

Oui, cette critique n'est que l'effet de la jalousie, foyez-en sûre.

L U C I E.

Vous croyez ?

D O R I N E.

Oh, je vous en réponds. Si vous étiez moins jolie, moins aimable, moins spirituelle, on rendroit plus de justice aux talents que vous annoncez.

L U C I E.

C'est une vilaine chose que l'envie!...

D O R I N E.

Vous en verrez bien d'autres par la suite. Attendez-vous à la haine des femmes, qui ne vous pardonneront pas votre supériorité sur elles....

L U C I E.

Mais les femmes, en général, ont donc bien peu d'esprit?... Il me semble que si j'étois susceptible du vice humiliant dont vous me parlez, je mettrois tous mes soins à le cacher, & que du moins, par vanité, je serois juste.

D O R I N E.

Ne vous affligez point d'un mal inévitable. Songez que la haine des envieux est le témoignage de leur admiration secrète, & que leur méchanceté ne sert qu'à relever l'éclat du mérite qu'ils veulent rabaïsser.

L U C I E.

La haine!.... Je ne puis me faire à l'i-

G v

L'Enfant gâté,
dée d'inspirer la haine... Moi, je ne haï-
rai jamais personne; je le sens.

D O R I N E.

Consolez-vous, vous ne ferez haïe que
des méchants; les cœurs sensibles vous
adoreront.

L U C I E *l'embrassant.*

Que vous êtes aimable, ma chère amie!
vous dissipez toute ma tristesse, on n'en
peut conserver avec vous.

D O R I N E.

Allons, ne pensons plus aux envieux,
ne songeons qu'à l'Opéra; & pour y aller
sûrement, débarrassons-nous de nos leçons.
Eh bien, voulez-vous jouer du clavecin?

L U C I E.

Je ne me soucie pas du clavecin au-
jourd'hui.

D O R I N E.

Aussi-bien n'est-il pas d'accord. Au-lieu
de cela, chantons.

L U C I E.

Volontiers..... Mais j'ai un rhume de
cerveau, & j'ai bien mal à la gorge.

(Elle touffe.)

D O R I N E.

Et moi aussi; & rien n'est plus dange-
reux que de chanter lorsqu'on est enrouée;
c'est risquer de perdre sa voix.

L U C I E.

Réellement, j'ai, à ce que je crois, un
commencement d'extinction... Mais ce-
pendant si vous voulez...

D O R I N E.

Non certainement je ne souffrirai point que vous chantiez ; décidément je ne le veux pas. Mais dessinons.

L U C I E.

J'y consens... Mais je suis habillée, & je crains de tacher mon habit avec ces vilains crayons noirs & rouges.

D O R I N E.

Ce seroit bien dommage, car il vous sied à ravir. Allons, vous avez raison... Eh bien, reposons-nous pour aujourd'hui.

L U C I E.

J'en suis bien tentée ; mais que dira ma tante ? Elle ne voudra peut-être pas me mener à l'Opéra.

D O R I N E.

Oh, n'ayez point d'inquiétude, je me charge de cela... Oh vient, je crois. Ah ! c'est Toinette.

S C E N E III.

LUCIE, DORINE, TOINETTE.

L U C I E.

QUE voulez-vous, Toinette ?

T O I N E T T E.

Je viens assister à votre leçon, Mademoiselle, &, comme Madame me l'a permis, en profiter.

D O R I N E.

Vous êtes arrivée trop tard ; la leçon est finie.

T O I N E T T E.

Ah, que j'en suis fâchée ; j'aime tant à m'instruire !

D O R I N E.

Vous avez là-dessus un beau modèle sous les yeux.

T O I N E T T E.

Qui donc ?

D O R I N E, (*montrant Lucie.*)

Eh, Mademoiselle apparemment.

T O I N E T T E.

Mademoiselle est un modèle d'application ? Je ne l'aurois pas deviné, par exemple.

L U C I E, *à part.*

Ni moi non plus.

D O R I N E.

Mais, Toinette, j'imagine que vous n'avez pas la présomption de vous croire plus avancée, plus instruite que Mademoiselle ?

T O I N E T T E.

Hélas ! pardonnez-moi...

D O R I N E.

Comment donc ? Mais vous lui manquez de respect.

T O I N E T T E.

Ah, mon Dieu, ce n'est pas mon intention.

D O R I N E.

Apprenez d'ailleurs qu'elle pourroit se

passer de talents. Quand on est aussi charmante, on n'en a pas besoin.

T O I N E T T E.

Mais, Mademoiselle, c'est vous qui, dans ce moment, lui manquez de respect.

D O R I N E.

Comment ?

T O I N E T T E.

Vous vous moquez d'elle.

L U C I E, à part.

Je crois, en vérité, qu'elle a raison.

D O R I N E.

Réellement, Toinette, vous êtes bien impertinente.

L U C I E.

Ah, de grace, ne vous fâchez pas contre elle.

D O R I N E.

Vous prenez son parti, quand c'est vous qu'elle offense ! Quelle générosité !... oui, vous possédez toutes les vertus.

T O I N E T T E, à Dorine.

Ah, Mademoiselle, à propos, j'oubliois que Madame m'a chargée de vous dire de l'aller trouver quand la leçon seroit finie, pour lui en rendre compte.

D O R I N E.

J'y vais. (*bas à Lucie.*) Soyez tranquille, je lui dirai des merveilles de vous & de vos progrès. (*Haut.*) Adieu, Mademoiselle, je reviendrai bientôt vous rejoindre.

(*Elle sort.*) 24

SCENE IV.**LUCIE, TOINETTE.****LUCIE, à part.**

Elle va mentir à ma tante; elle va la tromper; cela me fait une peine affreuse.

TOINETTE.

Mademoiselle, vous avez l'air triste, est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LUCIE.

Non, ma chère Toinette;... mais j'ai du chagrin, & depuis bien long-temps.

TOINETTE.

Eh bien, voilà que vous m'affligez.

LUCIE.

Vous m'aimez donc, Toinette?

TOINETTE.

Oh pour cela oui.... mais je n'aime pas Mademoiselle Dorine.

LUCIE.

Pourquoi?

TOINETTE.

C'est qu'elle ne dit pas la vérité, & cela est si vilain!

LUCIE.

Je vous ferois bien une confidence; mais il faut me promettre de n'en parler à personne, pas même à ma tante.

TOINETTE.

Eh, Madame ne dit-elle pas elle-même qu'il ne faut pas trahir un secret?...

L U C I E.

Je puis donc compter sur vous?...

T O I N E T T E.

Entièrement.

L U C I E.

Eh bien, Toinette, j'aime Dorine; mais je vous avoue que depuis quelque temps, je m'apperçois qu'elle me flatte trop.

T O I N E T T E.

Oh cela, je parierois que je l'ai découvert avant vous.

L U C I E.

Elle me donne des louanges qui sont trop fortes pour être sinceres...

T O I N E T T E.

Encore tout-à-l'heure.

L U C I E.

Je l'ai remarqué. Et puis elle trompe ma tante sur mes leçons. Ordinairement j'en passe la moitié à ne rien faire, & c'est ce qu'elle cache.

T O I N E T T E.

Je vois cela tous les jours.

L U C I E.

Et ce n'est cependant rien en comparaison de ce qui est arrivé aujourd'hui.

T O I N E T T E.

Comment donc?

L U C I E.

Quand elle dit à ma tante que j'ai été bien appliquée, que j'ai bien pris mes leçons, cela n'est pas tout-à-fait vrai; mais du moins j'ai toujours un peu travaillé...

T O I N E T T E.

Oui, tant bien que mal.

L U C I E.

Eh bien, imaginez-vous que pour aujourd'hui... En vérité, je n'ose achever.

T O I N E T T E.

Dites donc, Mademoiselle.

L U C I E.

Aujourd'hui, Toinette, je n'ai rien fait du tout.

T O I N E T T E.

Quoi! ni chanté, ni dessiné, ni joué du clavecin?

L U C I E.

Pas seulement essayé. Et dans cet instant elle conte à ma tante que j'ai fait des merveilles.

T O I N E T T E.

Oh que cela est malin!...

L U C I E.

Voilà un mensonge réellement affreux.

T O I N E T T E.

Ah, Mademoiselle, avouez tout à Madame.

L U C I E.

Je ne le puis, je ferois renvoyer Dorine.

T O I N E T T E.

La belle perte, une menteuse!

L U C I E.

Avec tous ses défauts, elle m'aime, & cette idée m'y attache.

T O I N E T T E.

Si elle vous aimoit, vous flatteroit-elle? Vous passeroit-elle toutes vos fan-

taïfies ? Ne tâcheroit-elle pas de vous en corriger ? . . .

L U C I E.

Cela est vrai . . . Mais cependant je ne puis croire qu'elle n'ait pas de l'amitié pour moi ; elle me le répète si souvent.

T O I N E T T E.

Eh ne savez-vous pas que les mensonges ne lui coûtent rien ?

L U C I E.

Celui-là feroit si noir !

T O I N E T T E.

Pas plus noir que de tromper Madame qui se fie à elle.

L U C I E.

Enfin , il me faudroit une preuve bien claire pour me persuader qu'elle ne m'aime point du tout ; & comme je ne l'ai pas , décidément je ne veux pas la faire renvoyer ; Toinette ; gardez bien mon secret.

T O I N E T T E.

Vous y pouvez compter . . . Mais j'entends la voix de Madame. C'est elle-même. Mademoiselle Dorine la fuit.

S C E N E V.

TOINETTE , LUCIE , MÉLANIDE , DORINE.

MÉLANIDE , (à Lucie.)

VENEZ , ma chere Lucie , embrassez-moi ; Dorine est enchantée de vous , &

tout ce qu'elle m'en a dit me cause une joie extrême.

LUCIE, (*à part.*)

Cela me perce l'ame.

MÉLANIDE.

Si vous vous conduisiez toujours ainsi, vous feriez mon bonheur.

LUCIE, (*avec embarras.*)

Ma tante...

MÉLANIDE.

Promettez-moi, ma fille, que ce sera tous les jours la même chose... Vous ne répondez point, vous baissez les yeux... Vous ne voulez point prendre un engagement qui me rendrait si heureuse?

DORINE.

Oh, Mademoiselle, j'en suis sûre, le rempliroit avec plaisir.

LUCIE, (*vivement à Dorine.*)

Non, Mademoiselle, non...

DORINE, (*à Lucie.*)

Mais vous n'y pensez pas.

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

Eh bien, Lucie, je ne suis pas fâchée de ce que vous venez de dire-là; du moins il y a de la bonne foi. Je desire que vous ayez des talents, mais je veux avant tout que vous foyez vraie; c'est la première de toutes les vertus.

LUCIE, (*à part.*)

Comme tout cela me fait souffrir: quel reproche pour moi!

MÉLANIDE.

Ne parlons plus d'étude aujourd'hui,

Dorine est contente de vous , il faut vous en récompenser ; ne songeons qu'à nous divertir.

LUCIE.

En vérité , ma tante , je ne mérite point de récompense.

MÉLANIDE.

Cette opinion ne vous en rend que plus digne.

DORINE, (*bas à Lucie.*)

Quittez donc cet air embarrassé.

LUCIE, (*à Dorine avec humeur.*)

Laissez-moi ?

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

Ma fille , je vous trouve abattue & changée ; vous n'êtes pas malade ?

LUCIE.

Non , ma tante.

MÉLANIDE.

C'est sa leçon qui l'aura trop appliquée. (*à Dorine.*) Il ne faut pas non plus les lui donner si longues. Je ne veux pas qu'on la fatigue.

LUCIE, (*à part.*)

Elle ne dit pas un mot qui ne me pénètre.

MÉLANIDE.

Il n'est que quatre heures ; je vais faire un tour de jardin avant d'achever ma toilette. Lucie, voulez-vous venir avec moi ?

LUCIE.

Volontiers , ma tante.

MÉLANIDE.

L'air vous fera du bien , car je parie que vous avez mal à la tête ; venez , mon en-

fant.... (*Elle s'appuye sur Lucie , elles sortent ; Toinette les suit.*)

S C E N E VI.

D O R I N E, *seule.*

LUCIE me fait la mine tout de bon ; à qui en a-t-elle.... C'est une capricieuse petite créature.... Mais pendant que je suis seule, relifons un peu la lettre que j'ai commencée ce matin. En vérité, je n'ai pas un moment à moi. (*Elle cherche dans sa poche.*) Ah bon, en voici bien d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir perdue.... Cela seroit affreux. (*Elle cherche toujours.*) Je ne la trouve pas. Je l'aurai peut-être laissée sur ma table.... Oh Ciel, quelle inquiétude ! Allons la chercher. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

S C E N E VII.

D O R I N E, T O I N E T T E.

T O I N E T T E.

EH, mon Dieu, Mademoiselle, où courez-vous si vite ?

D O R I N E.

N'auriez-vous pas trouvé un papier par hasard ?

T O I N E T T E .

Comment est-il fait ?

D O R I N E .

Une feuille pliée.

T O I N E T T E .

Y a-t-il de l'écriture ?

D O R I N E .

Eh oui.

T O I N E T T E .

Deux pages ?

D O R I N E .

Eh , c'est cela. Allons , vite , rendez-le-moi.

T O I N E T T E .

Eh bien , je n'ai rien trouvé , c'étoit pour rire.

D O R I N E .

Peste soit de la petite bête , qui m'amuse ici & me retarde Allons , allons , il faut que je la retrouve (*Elle sort.*)T O I N E T T E *seule.*

Oui , oui , dépêchez-vous. Allez vous ne retrouverez rien Petite bête ! dit-elle ; pas si bête Ah voici justement Mademoiselle Lucie.



 S C E N E VIII.

T O I N E T T E , L U C I E .

T O I N E T T E .

VENEZ, venez, Mademoiselle, j'ai de drôles de choses à vous conter.

L U C I E .

De quoi s'agit-il ?

T O I N E T T E .

Croyez-vous toujours à l'amitié de Mademoiselle Dorine pour vous ?

L U C I E .

Je n'ai pas de nouvelles raisons d'en douter.

T O I N E T T E .

Connoissez-vous son écriture ?

L U C I E .

Apparemment.

T O I N E T T E , (*tirant une lettre de sa poche.*)

Eh bien, tenez, voilà une lettre qu'elle a commencée. Voulez-vous entendre comment elle vous y traite ?

L U C I E .

Vous l'avez lue ?

T O I N E T T E .

Oui, d'abord sans savoir ce que c'étoit, & puis après pour m'éclaircir sur son compte.

L U C I E .

Toinette, ce que vous avez fait là est fort mal ; on ne doit pas

T O I N E T T E.

J'en conviens ; mais c'est mon attachement pour vous qui m'a fait commettre cette faute. J'ai vu qu'on parloit de vous dans cette lettre , & j'ai voulu favoir à quoi m'en tenir. Tenez la voilà.

L U C I E.

Si vous me la donnez , je la brûlerai sans l'ouvrir.

T O I N E T T E.

Oh , dans ce cas-là , je la garde. Ecoutez , Mademoiselle , le mal est fait , profitez-en. . . .

L U C I E.

Mais comment ce papier est-il tombé dans vos mains ? . . .

T O I N E T T E.

Je l'ai trouvé sur l'escalier.

L U C I E.

Dorine y dit du mal de moi.

T O I N E T T E.

Ce ne sont peut-être que des vérités. Je vais lire , jugez-en. (*Elle lit tout haut.*)
 „ Plaignez-moi , ma chere Amie , non-seulement d'être séparée de vous , mais encore de la cruelle vie que je mene ici.
 „ Cette petite fille dont je vous ai déjà parlé , m'excede tous les jours davantage ” . . .

L U C I E *l'interrompant.*

Mon nom n'y est pas ; c'est peut-être de vous dont il est question.

T O I N E T T E.

Ecoutez jusqu'au bout. (*Elle lit.*) „ Pour surcroît de peines , je suis obligée de

„ l'approuver & de la flatter sur tout, parce qu'elle est si vaine que c'est le seul moyen de lui plaire ”...

L U C I E.

Ah, Dieu!...

T O I N E T T E, *lisant toujours.*

„ Elle se croit un petit prodige d'esprit; & en vérité, elle n'a pas le sens commun; car elle a tous les défauts qu'entraîne la bêtise: elle est orgueilleuse & moqueuse; passe sa vie dans l'oïveté, à railler, médire, ou devant un miroir à contempler la plus médiocre & la plus commune figure que vous ayez jamais vue. Enfin, Lucie.... (*Elle s'interrompt*) Le nom y est pour cette fois!...

L U C I E.

Ah, quelle noirceur!...

T O I N E T T E *continuant.*

„ Enfin, Lucie sera certainement un jour la plus ridicule & la plus impertinente petite personne ”...

Voilà tout, Mademoiselle; la lettre n'est pas achevée.... Elle s'est arrêtée-là en beau chemin.

L U C I E.

Donnez, je veux encore lire moi-même. (*Elle prend la lettre & lit tout bas.*)

T O I N E T T E.

Ah, voyez, cela y est, je n'ai rien ajouté.

L U C I E, *rendant la lettre.*

Est-il possible d'avoir l'ame assez méchante pour pousser aussi loin la fausseté!... Je puis avoir tous les défauts qu'elle me trouve;

trouve ; mais pourquoi me les cacher ? Pourquoi ne pas m'en avertir ? J'aurois pu m'en corriger.

T O I N E T T E.

Il faut tout conter à Madame.

L U C I E.

Cela n'aura-t-il pas l'air de la vengeance ? Et la vengeance est bien condamnable !

T O I N E T T E.

Ce ne sera pas pour vous venger, mais pour cesser de tromper Madame.

L U C I E.

Je ne parlerai point de la lettre, je ferai seulement l'aveu du mensonge de tantôt.

T O I N E T T E.

Cet aveu ne suffira peut-être pas pour la faire renvoyer ; Madame est si bonne !

L U C I E.

Nimporte, je suis décidée à ne dire que cela.

T O I N E T T E.

Je vais aller chercher Madame.

L U C I E.

Ne lui dites rien ; je veux-moi-même lui avouer ma faute.

T O I N E T T E, *à part.*

Oui, oui, elle ne parlera pas de la lettre, mais je la montrerai. Il faut punir les méchants.

(*Elle sort.*)

L U C I E *seule.*

Quelle ingratitude ! Quelle fausseté ! Je dois la plaindre d'être si méchante ; cela doit donner bien du repentir ! . . . On n'est pas

née comme cela ; c'est qu'elle aura été mal élevée. . . . Hélas ! peut-être qu'on l'aura flattée dans son enfance ! . . . Odieuse flatterie , je vous déteste à jamais

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

S C E N E IX.

D O R I N E , L U C I E .

D O R I N E *dans le fond du Théâtre sans voir Lucie.*

JE ne la trouve point. Il y a de quoi perdre la tête. . . .

L U C I E *se levant.*

(*A part.*) C'est elle , le cœur me bat.
(*Haut.*) Que cherchez-vous ?

D O R I N E .

Ce n'est rien. Mais que faisiez-vous là toute seule ?

L U C I E .

Je révois.

D O R I N E .

A quoi ?

L U C I E .

A mille choses. . . . Je pensois , par exemple , à mes défauts.

D O R I N E .

Ainsi vous vous occupiez de chimères ; je vous gronderai d'employer si mal votre temps.

L U C I E.

Non je me connois enfin... & je voudrois me corriger; mais il faut me féconder, & me parler vrai... Eclaircz-moi sur mes torts... montrez-moi tous mes défauts, en un mot, devenez sincere... A ce prix, je puis encore... oui, je puis, Dorine, vous conserver mon amitié.

D O R I N E.

Que signifie ce langage? ... & cet air sombre & contraint?

L U C I E.

Que je ne puis feindre... Du moins ce vice affreux n'est pas encore dans mon cœur... J'appellerai l'amitié à mon secours, elle ne me flattera point, elle me dira la vérité... Je suis jeune, & je parviendrai peut-être à surmonter les défauts qu'on m'a trop justement reprochés!...

D O R I N E.

Qu'entends-je! ... Ah! je suis perdue...

L U C I E.

Je ne vous fais pas mauvais gré de m'avoir dépeinte telle que vous me voyez, & telle que je suis peut-être. Mais du moins, en détaillant tous mes défauts, vous ne deviez pas vous en plaindre, puisqu'ils sont votre ouvrage...

D O R I N E.

C'en est assez, Mademoiselle, épargnez-moi le reste, & recevez mes adieux...

L U C I E.

Vos adieux! ... Pourquoi me quitter? .. Je vous le répète, vous pouvez réparer vos

torts. . . . Ne me trompez plus, & restez.

D O R I N E.

Non, Mademoiselle, je dois vous dire un éternel adieu.

L U C I E.

Eternel! . . . Arrêtez. . . . Dorine, qu'allez-vous devenir? . . .

D O R I N E.

Je ne fais. . . .

L U C I E.

Eh bien, restez auprès de moi, je vous en conjure; ma tante ignorera ce qui s'est passé. Je vous le promets.

D O R I N E.

Mais vous, Mademoiselle, pourrez-vous l'oublier?

L U C I E.

L'oublier, non; mais le pardonner, n'en doutez pas.

D O R I N E.

Ce n'est point assez; ma présence vous seroit défagréable, il faut vous l'épargner. . . . Adieu, Mademoiselle.

(*Elle sort.*)

L U C I E *attendrie.*

Écoutez. . . . écoutez. . . . Elle me quitte! où va-t-elle? . . . Je sens mes larmes couler malgré moi. . . . Elle me trompoit, elle me haïssoit; je ne l'estime plus, je ne dois plus l'aimer. . . . mais je l'aimois. . . . Ce souvenir m'attendrit. Elle ne peut plus m'être chère, cependant je m'intéresse à son sort. . . . Mais on vient. . . . Ah! c'est ma tante.

SCENE X & dernière.

MÉLANIDE, TOINETTE,
LUCIE.

MÉLANIDE.

MA chere Lucie, je viens vous remercier de l'intention où vous étiez de m'avouer vos fautes.

LUCIE.

Quoi, ma tante, Toinette vous a dit?...

MÉLANIDE.

Elle m'a tout conté, & m'a montré la lettre, malgré votre défense, que j'approuve cependant. Dorine a reçu le juste prix de ses noirceurs, elle est démasquée & renvoyée.

LUCIE.

Quoi! vous venez donc de la rencontrer?

MÉLANIDE.

Dans l'instant; & je lui ai signifié son congé.

LUCIE.

Mais quel sera son asyle?...

MÉLANIDE.

Je l'ignore.

LUCIE.

Ah! ma tante, elle est sans fortune; je vous conjure....

MÉLANIDE.

Il suffit, vous le desirez, je vous pro-

H ij

mets de lui procurer les secours dont elle aura besoin. Enfin, grace au Ciel, son imprudence a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie. Que cette cruelle expérience vous apprenne, mon enfant, à vous défier des flatteurs, & à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare.

F I N.

LA CURIIEUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



P E R S O N N A G E S.

La Marquise DE VALCOUR,

SOPHIE, *Fille de la Marquise.*

PAULINE, *Sœur de Sophie.*

CONSTANCE, *Niece de la Marquise.*

Le Chevalier DE VALCOUR, *Fils
de la Marquise, Personnage mœt. Il
doit être vêtu en uniforme; ses cheveux
doivent être épars & en désordre.*

ROSE, *Fille du Jardinier.*

*La Scene est dans un Château de la
Marquise.*



LA CURIEUSE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un jardin.

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA sœur, ma chère Sophie, je vous en conjure....

SOPHIE.

Mais encore une fois, toutes ces persécutions font inutiles, je ne fais point de secret....

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement si vraie, pouvez-vous soutenir un mensonge avec tant d'assurance?

SOPHIE.

Un mensonge! l'expression est douce....

PAULINE.

Elle est juste au moins.

H v

S O P H I E.

Non, car vous confondez toujours l'indiscrétion avec la franchise, & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir; mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, & qui fait seul la sûreté de la société.

P A U L I N E.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépositaire d'un secret? je vous en fais mon compliment.

S O P H I E.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

P A U L I N E.

Ah! fort bien, ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

S O P H I E.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

P A U L I N E.

Ai-je tort? Je suis votre sœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je fais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

S O P H I E.

Ma chère Pauline, vous avez un cœur excellent, mille bonnes qualités, mais....

P A U L I N E.

Mais je suis curieuse, n'est-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'est que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'est

que j'attache un prix infini aux plus petites choses qui peuvent intéresser les personnes que j'aime : voilà pourquoi je veux savoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins sensible, je serois parfaite à vos yeux ; car je n'aurois, je vous assure, nulle curiosité.

S O P H I E.

Mais, ma sœur, je vois sans cesse que votre curiosité s'exerce indifféremment & sans choix sur tous les objets qui se présentent.

P A U L I N E.

Oui autrefois ; oh je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche. . . .

S O P H I E.

Mais il y a quinze jours seulement, la fille du Jardinier, Rose, devoit se marier ; elle me le confia ; il falloit que maman y décidât les parents du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire jusques-là fût secrète : vous fîtes tant que vous la découvrites ; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

P A U L I N E.

Il est vrai que j'eus tort en cette occasion, mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

S O P H I E.

Assurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien certaine ; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les indis-

crétions les plus dangereuses. Maman vous a dit cela tant de fois !

P A U L I N E.

C'est pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure, je vous proteste que je ne desire savoir votre secret, que parce que j'ai démêlé que c'est vous qu'il intéresse personnellement. Car pour ce qui est de pure curiosité, j'en suis corrigée... mais... absolument.

S O P H I E.

Vous me l'assurez; je dois vous croire. Eh bien, ma sœur, tranquillisez-vous. S'il est vrai que je fache un secret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

P A U L I N E.

S'il est vrai... mais parlez clairement; en savez-vous, ou n'en savez-vous pas ?

S O P H I E.

Que vous importe ? puisque l'assurance que je vous donne doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi.

P A U L I N E.

Enfin donc je puis compter que ce secret ne vous intéresse point.

S O P H I E.

Toujours ce secret... mais je ne conviens pas du tout que j'en fache un; au contraire, je le nie.

P A U L I N E.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux ! Ne vois-je pas depuis hier au soir toutes

vos chuchoterics avec ma cousine ; & quand je parois , les signes , les mines , & puis tout l'embarras que je vous cause. . . . Tenez , dans ce moment même vous attendez Constance , j'en suis sûre ; je vous gêne en restant ici ; vous m'avez brusquée , grondée , fermonnée , afin de m'engager à vous quitter ; mais je tiendrai bon , je vous en avertis. (*d'un ton moqueur*) Ma chere petite sœur , je vous aime trop pour m'éloigner de vous ; je me décide à ne m'en pas séparer un instant de toute la journée.

S O P H I E .

(*Apart.*) Quelle patience il faut avoir !
(*Haut.*) Croyez - vous , Pauline , que de semblables manières puissent engager à vous accorder beaucoup de confiance ? . . .

P A U L I N E .

Mais vous me poussez à bout. Oui , vous me désolez , vous êtes d'une ingratitude. . . .

S O P H I E .

Ah , Pauline , que vous êtes injuste !

P A U L I N E .

Enfin , vous me préférez Constance , vous en faites votre confidente , & je ne suis pour vous deux qu'un tiers incommode , importun , moi qui suis plus âgée qu'elle , & qui suis votre sœur ; cela n'est-il pas cruel ?

S O P H I E .

Ah ! si vous étiez moins curieuse & moins indiscrete , je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous ; mais cette confiance que

vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois....

P A U L I N E.

Je vous le répète, je suis changée; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

S O P H I E.

Fort bien, ma sœur, & vous prétendez n'être plus curieuse?

P A U L I N E.

Je badine... je vous jure qu'à présent si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous si je le desire; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir.

S O P H I E.

Je me rappelle aussi d'avoir vu plus d'une fois votre pénétration en défaut.

P A U L I N E.

Elle me servira bien dans cette occasion, j'en ai le pressentiment.... Je parierois, par exemple, qu'il est question d'un mariage.... Nous sommes ici trois personnes à marier, vous, ma cousine & moi; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

S O P H I E.

Quoi! vous croyez que si c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous feriez la seule des trois pour qui ce secret en fût un?

P A U L I N E.

Oh, mon Dieu! j'en suis sûre, maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorsque la chose seroit toute arrangée....

S O P H I E.

Ah, Pauline! que de réflexions cette certitude devrait vous faire faire! Quelle cruelle justice vous vous rendez vous-même! Comment la persuasion où vous êtes d'inspirer une défiance si injurieuse & si humiliante, ne vous engage-t-elle pas à surmonter vos défauts?

P A U L I N E.

Ah, ah, vous convenez presque que j'ai deviné....

S O P H I E.

Quoi?

P A U L I N E.

Sur ce mariage.

S O P H I E.

Comment, vous croyez, ma sœur, qu'on va vous marier?

P A U L I N E.

Vous me l'avez fait entendre.

S O P H I E.

Moi?...

P A U L I N E.

Il est vrai que vous êtes mon aînée... mais d'un an seulement... Ah! il me vient une idée... peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps....

S O P H I E.

Sans doute, & Constance aussi, trois nocces dans un jour, voilà le secret, vous l'avez découvert.

P A U L I N E.

Vous plaisantez; mais pour un mariage, il y en a un en l'air; cela est sûr.... Ce

Baron de Sénanges, qui est arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me niez pas qu'il ne soit du secret?... Ses longs entretiens avec maman, sa distraction, sa préoccupation, tout le prouve... cependant il est bien triste & bien vieux... j'imagine que ce n'est pas lui qui songe à se marier... mais il a un fils peut-être... ou du moins des neveux.... Oh! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frere n'est-il ici! il m'aime, lui... il ne me ferait pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de son régiment.... Sophie, qu'avez-vous donc? Vous rêvez? vous ne m'écoutez pas.

S O P H I E.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

P A U L I N E.

Des folies!... Il n'y a que vous de raisonnable, voilà du moins ce que vous pensez.... oui, vous vous croyez un petit modèle de perfection... & puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien sentencieux, vous gardez un dédaigneux silence, & l'on ne peut plus obtenir une seule parole de vous.... Oh! vous êtes d'une société tout-à-fait aimable.

S O P H I E.

Pauline, vous voulez me mettre en colère, & vous ne réussirez qu'à m'affliger, en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir sans un mortel chagrin.

P A U L I N E.

Je ne fais comment vous faites ; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

S O P H I E.

Vous qui aimez tant les secrets , vous devriez apprendre celui-là ; je ne me flatte pas de l'avoir , mais du moins je ferois le préférer à tout autre.

P A U L I N E.

Ah ! Sophie , si vous m'aimiez davantage , que je vous admirerois de bon cœur . . . Quelqu'un vient . . . Ah ! c'est Constance.

S C E N E II.

S O P H I E , P A U L I N E ,
C O N S T A N C E.

C O N S T A N C E *arrive précipitamment ;
elle dit :*

S O P H I E (*Ensuite voyant Pauline ,
elle s'arrête. Il y a un moment de silence ,
pendant lequel Pauline les examine.*)

S O P H I E à Constance.

Constance , vous nous cherchiez ?

P A U L I N E.

Oui , elle est charmée de nous trouver ensemble . . . Cela se peint sur sa physionomie.

C O N S T A N C E.

Pourquoi , Pauline , penseriez-vous le

contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le savez bien.

P A U L I N E.

Assurément. Quand la confiance est établie comme elle l'est entre nous trois, si l'une est absente, les deux autres la desirent ou la cherchent. C'est ce que nous allons faire, ma sœur & moi, quand vous êtes arrivée ; à présent que nous voilà réunies, nous allons bien causer ; allons, asseyons-nous. *(Elle tire un banc.)*

S O P H I E *bas à Constance.*

Il faut dissimuler.

C O N S T A N C E *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre.... *(Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête & les regarde.)*

P A U L I N E.

Eh bien ! je vous y prends déjà.

S O P H I E.

Quoi ?

P A U L I N E.

A parler bas.... en vérité, cela n'est pas supportable.... j'ose dire qu'on feroit en droit d'attendre de deux personnes aussi prudentes, aussi discrettes, aussi parfaites, un peu plus de politesse ; mais je ne veux pas pousser plus loin l'importunité, je vais vous laisser le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai désormais, puisque je ne puis vous plaire que de cette manière.

S O P H I E.

Ma chere Pauline, que vous êtes cruelle ! restez, je vous en conjure....

P A U L I N E.

Non, ma sœur, non.... à vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... si je restois, vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller ; mais il faut apprendre à se vaincre. Adieu....

(Elle sort brusquement.)

S C E N E III.

S O P H I E , C O N S T A N C E ,
R O S E .

(Elles restent un moment sans parler, jusqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue Pauline.)

C O N S T A N C E.

ENFIN, la voilà partie....

S O P H I E.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

C O N S T A N C E.

Elle est aussi très-capable de se cacher pour nous écouter.

S O P H I E.

Allez-y voir tout doucement.... Mon Dieu, quel tourment, que l'obligation indispensable de prendre tant de précautions contre une personne qu'on aime !

C O N S T A N C E, *revenant.*

Soyez tranquille à présent, j'ai trouvé Rose à l'entrée du bosquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

S O P H I E.

Mais c'est dire à Rose que nous avons un secret. . . .

C O N S T A N C E.

Point du tout. . . . Rose est si simple ! je lui ai dit en riant que c'étoit une plaisanterie ; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déjà fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles. . . . enfin, du moins nous sommes sûres que Pauline ne viendra pas nous surprendre. . . . ne perdons point de temps, chère Sophie.

S O P H I E.

Je vous ai dit hier au soir que je venois de recevoir une lettre de mon frere ; que je l'avois lue , & qu'il me permettoit de vous la communiquer. . . .

C O N S T A N C E.

Et c'est le Concierge qui vous a remis cette lettre.

S O P H I E.

Oui, la voici, je vais vous la lire ; ah ! ma chère Constance. . . .

C O N S T A N C E.

Sophie ! vous pleurez... O Ciel ! qu'est-il donc arrivé ? . . .

S O P H I E.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis hier, & combien il en coûtoit à

mon cœur, pour paroître aussi paisible ,
aussi gaie que de coutume ! Ecoutez
cette lettre, vous en allez juger . . . mais
voyez encore si Rose est toujours-là . . .

C O N S T A N C E .

J'y vais.

S O P H I E .

O mon frere, mon frere ! . . . quelle sera
la fin de cette cruelle aventure !

C O N S T A N C E , *revenant.*

Rose est là, Pauline ne paroît point,
profitons de cet instant favorable, lisez
donc, ma chere Sophie, calmez ou com-
blez ma mortelle inquiétude.

S O P H I E .

Hélas ! que vais-je vous apprendre !
(*Elle déploye la lettre.*) La date est de
jeudi matin . . .

C O N S T A N C E .

C'étoit hier ? mais le régiment de
M. de Valcour est à quarante-cinq lieues
d'ici ; comment avez-vous pu recevoir sa
lettre le même jour ?

S O P H I E .

Ah ! Constance, mon frere n'est plus à
son régiment, il est ici . . .

C O N S T A N C E .

Il est ici !

S O P H I E .

Ah, Dieu ! n'élevez pas la voix ; si l'on
nous entendoit . . . Oui, il est caché dans
ce château ; mais écoutez sa lettre, elle
vous instruira de tout. (*Elle lit tout haut,
mais d'une voix basse, & regardant de*

temps en temps avec inquiétude si personne ne vient. Elle parcourt des yeux.) Hem...

Ah.... „ Venons au détail de ma mal-
 „ heureuse aventure... Vous savez que le
 „ régiment du Marquis de Valcé est à
 „ trente lieues de la ville où je suis, &
 „ vous connoissez toute l'amitié qui m'u-
 „ nit à Valcé : une lettre d'un de nos
 „ amis communs, m'apprit qu'il avoit per-
 „ du une somme considérable au jeu, &
 „ qu'il étoit au désespoir ; voulant sans
 „ délai voler à son secours, je chargeai
 „ mon valet-de-chambre de répandre le
 „ bruit que j'étois malade, afin de me
 „ dispenser de mon service, & je partis
 „ sur le champ, comptant revenir sous
 „ deux jours au plus tard". Vous recon-
 „ noissez-là mon frere.

C O N S T A N C E.

Ah! ce trait peint son ame.

S O P H I E.

Une action si noble, avoir des fuites si
 funestes!... mais achevons. (*Elle lit.*)
 „ Comme je partoisi sans congé, je pris
 „ la précaution de changer de nom, &
 „ j'arrivai à Valenciennes sous celui du
 „ Chevalier de Mirville. En entrant dans
 „ la ville, je ne pensai point sans atten-
 „ drissement, ma chere Sophie, que je
 „ n'étois plus qu'à quinze lieues de ma
 „ mere & de mes sœurs... " Je ne puis
 retenir mes larmes.

C O N S T A N C E.

Donnez, je vais lire. (*Elle prend la
 lettre.*)

S O P H I E.

Paix, j'entends du bruit.

C O N S T A N C E.

C'est Rose.

S O P H I E.

Ah ! rendez-moi ma lettre.... (*Elle prend la lettre & la met dans sa poche.*)

R O S E arrive précipitamment & mystérieusement ; elle dit en passant auprès de Sophie :

Mademoiselle Pauline est sur mes talons. (*Elle traverse le théâtre, & sort par le côté opposé à celui par lequel elle est venue.*)

S O P H I E.

Est-il rien de plus cruel!...

C O N S T A N C E.

Allons dans notre chambre.

S O P H I E.

Pauline nous y suivra de même... mais la voici, changeons d'entretien.

S C E N E IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE,
PAULINE.(*Cette dernière fait quelques pas, & s'arrête.*)

C O N S T A N C E.

POUR moi, j'aime mieux les jardins Anglois...

S O P H I E.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &...

P A U L I N E, *s'avançant.*

Pardon, j'interromps, à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

C O N S T A N C E.

Oh, point du tout, nous parlions de jardins.

P A U L I N E.

Oui; & dans la crainte qu'on n'interrompît un entretien si important, vous aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

S O P H I E.

Que voulez-vous dire?

P A U L I N E.

Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée?..... Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher. Tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

C O N S T A N C E.

Eh bien! qu'avez-vous découvert?

P A U L I N E.

D'abord, que vous avez un secret; il me reste à savoir ce que c'est que ce secret, & pour cela je ne vous demande
que



que le reste du jour, ce soir je vous en rendrai compte; oh, je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premièrement, en vous examinant bien, je dois à vos mines pénétrer à-peu-près de quelle nature est votre secret: vous en parliez; car vous imaginez bien que je ne suis pas la dupe de votre jardin Anglois. Voyons un peu l'impression qui est restée sur vos visages.

S O P H I E.

Pauline, vous ne verrez sur le mien que la honte que je ressens pour vous, des excès où vous entraîne une curiosité si condamnable.

P A U L I N E.

Avec quel air d'indignation vous me parlez! Ô Ciel! ce n'est donc point assez de me refuser votre confiance; Sophie, vous me méprisez... Eh bien, si je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je suis jeune, je puis me corriger; ma sœur, auriez-vous perdu cette espérance?... Ah! répondez, rassurez-moi...

S O P H I E.

Avec un si bon cœur, peut-on être incorrigible?...

P A U L I N E.

Ah, ma sœur!... (*Elles s'embrassent, Et après un moment de silence.*)

S O P H I E.

Chère Pauline, j'attends tout de votre esprit & de vos réflexions.

P A U L I N E.

Et moi , de votre exemple & de vos conseils.

C O N S T A N C E.

Quelqu'un vient.... c'est ma tante , j'en crois.

P A U L I N E.

Oui , c'est elle-même.

S C E N E V.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE,
PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE , *à part dans le fond
du théâtre.*

LA voilà , il faut renvoyer les autres.
(*Haut.*) Pauline , allez dans le salon , recevoir quelques personnes qui viennent d'arriver , j'irai bientôt vous rejoindre. Constance , suivez votre cousine... & vous , Sophie , restez.

P A U L I N E.

Et ma sœur... ne vient pas avec nous.

L A M A R Q U I S E.

Cela n'est pas nécessaire... allez...

P A U L I N E.

Mais , maman , Sophie est l'aînée , elle ferait mieux les honneurs que moi...

L A M A R Q U I S E.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occasion.

P A U L I N E.

Vous voulez donc rester seule avec elle ?...

L A M A R Q U I S E.

Pauline, je voudrais moins de questions,
& plus d'obéissance.

P A U L I N E.

Moins de questions !... je n'en ai fait
qu'une...

L A M A R Q U I S E.

Je vous défends d'en ajouter une seconde,
& de rester un instant de plus.

P A U L I N E.

(A part en s'en allant.) Ah, que cela
est dur ! je suis au désespoir. *(Elle sort,
Constance la suit.)*

S C E N E VI.

L A M A R Q U I S E, S O P H I E.

L A M A R Q U I S E, *regardant sortir
Pauline.***Q**UEL caractère !... & que de peines
il me cause !... Enfin, nous voilà seules,
mon enfant ; je voulois vous parler, So-
phie, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

S O P H I E.

A ! maman, je n'osois vous demander
le sujet de votre tristesse...

L A M A R Q U I S E.

Je suis accablée d'un chagrin d'autant
plus cruel, qu'il faut le dissimuler à tous les

yeux. Ma fille, votre sagesse & votre discrétion, si fort au-dessus de votre âge, autorisent ma confiance en vous; elle est sans bornes, & je vais vous le prouver, en vous révélant le secret le plus important que je puisse jamais vous découvrir.

S O P H I E.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendresse & ma reconnoissance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni sentir plus vivement tout ce que je vous dois.

L A M A R Q U I S E.

Ah! Sophie, que vous me rendez une heureuse mere!... Mais hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

S O P H I E.

Pauline se rendra digne un jour d'un titre si glorieux & si cher....

L A M A R Q U I S E.

Ah! plutôt au Ciel... Mais revenons au secret que je veux vous confier, ma chere Sophie; il va vous plonger dans la douleur.

S O P H I E.

Eh! n'y suis-je pas préparée, puisque je vois qu'il vous afflige?

L A M A R Q U I S E.

Ce secret regarde votre frere.

S O P H I E.

(*A part.*) Je ne le fais que trop. (*Haut.*) Eh bien! maman.

L A M A R Q U I S E.

D'abord je commencerai par vous dire

qu'il se porte bien, & qu'il est en sûreté ; à présent voici son histoire en deux mots : Il y a environ douze jours qu'il quitta son régiment sans congé ; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut sous un nom supposé ; son malheur lui fit choisir une auberge où logeoit le Marquis de Sénanges ; dès le soir même ils eurent une dispute assez vive pour leur faire prendre la résolution de se battre le lendemain.

S O P H I E.

Ah, Dieu!

L A M A R Q U I S E.

En effet, à la pointe du jour, ils partirent l'un & l'autre à cheval pour aller se battre sur les frontières ; que vous dirai-je, ma chere Sophie, votre frere, après avoir reçu une blessure profonde & dangereuse, porte à son adversaire un coup terrible, il le voit chanceler, & baigné dans son sang, tomber enfin à ses pieds : il le crut mort ; & lui-même, pouvant à peine se soutenir, il se traîne vers son cheval, & bientôt, rassemblant le peu de forces qui lui reste, il s'éloigne de ce funeste lieu. Cette scene affreuse se passoit sur la frontière, &, par conséquent, à quatre lieues d'ici. . .

S O P H I E.

Hélas, si près de nous! . . .

L A M A R Q U I S E.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter ; mais au bout d'une demi-heure, épuisé par le sang qu'il perdoit,

il fut contraint de s'arrêter & de s'asseoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'usage de ses sens. Ce fut dans cet instant que la Providence conduisit dans ce lieu même le fidele Thibaut mon concierge, dont vous connoissez l'attachement.

S O P H I E.

Ah! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des meres!... Tous ses bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

L A M A R Q U I S E.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur; c'est dans cette ame si pure & si sensible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puisse jouir, & les seules consolations dont je sois susceptible.... Mais reprenons un triste entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

S O P H I E.

Thibaut conduisit mon frere ici?...

L A M A R Q U I S E.

Il étoit heureusement seul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils toujours sans connoissance; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village chez sa mere; ensuite, quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils: Thibaut, & mon valet-de-chambre Chirurgien le transporterent dans une des pieces de mon appartement, où je

J'ai veillé pendant sept nuits qu'il a été dans le plus grand danger!...

S O P H I E.

Et je n'ai point partagé des soins si chers & si douloureux!... Mais enfin, maman, mon frere est-il parfaitement rétabli?

L A M A R Q U I S E.

Il est du moins en état de partir sans danger.

S O P H I E.

Comment! il va partir?...

L A M A R Q U I S E.

Hélas! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve; ce Baron de Sénanges qui vient d'arriver, est le pere du malheureux jeune homme à qui votre frere a sans doute ôté la vie!...

S O P H I E.

Il ignore ce funeste événement?

L A M A R Q U I S E.

Il ne fait, graces au Ciel, qu'une partie de la vérité. On lui manda que son fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & ensemble; que les gens de l'auberge dépofoient qu'ils avoient eu une dispute très-vive; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraisemblable qu'ils ne s'étoient absentés si brusquement que pour aller se battre. On ajoutoit, que dans la querelle, mon fils avoit été l'agresseur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement aussi violent que sensible, éprouva

autant de ressentiment que de douleur ; il écrivit aux Commandants des Places frontières, afin d'apprendre si le Chevalier de Mirville étoit passé dans les pays étrangers, ou pour empêcher sa fuite, s'il en étoit encore temps.

S O P H I E.

Ainsi ne sachant pas le vrai nom de mon frere, c'est une chimere qu'il poursuit.

L A M A R Q U I S E.

Mais ce nom qu'il nous est si important de cacher, il peut le découvrir ; sa fortune, son rang, son caractere le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux. . . .

S O P H I E.

Mais quel motif l'a conduit ici ?

L A M A R Q U I S E.

Il est venu dans cette Province avec l'espoir d'y acquérir quelques lumieres sur le sort de son fils. Il suppose qu'il s'est battu sur la frontiere, ma Terre y est située, il m'a connue autrefois ; toutes ces circonstances l'ont décidé à venir chez moi : imaginez ce que j'ai dû ressentir en le voyant paroître ! . . . Il m'a fait tous les détails de cette affreuse histoire ; il ne m'entretient que de sa douleur & de ses projets de vengeance ; je partage sa peine, je pleure avec lui ; mais que ces larmes sont ameres ! c'est dans le sein d'un ennemi cruel que je les répands . . . du persécuteur de mon fils. . .

S O P H I E.

Ah, Dieu ! vous me faites frémir !

L A M A R Q U I S E.

Quelquefois j'ose combattre son ressentiment : sans doute alors trop de chaleur m'emporte, car il me regarde avec surprise ; son air étonné m'épouvante ; il me semble que je viens de me trahir, que j'ai nommé mon fils. . . . Enfin, je ressens depuis vingt-quatre heures tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas ! l'infortuné qui me cause tant de peines, est encore plus à plaindre que moi ! . . .

S O P H I E.

Le malheureux ! il croit que la vengeance pourroit le consoler !

L A M A R Q U I S E.

Ah, sans doute, il s'abuse ; s'il est vrai qu'un cœur puisse s'égarer jusqu'à désirer la vengeance, en est-il d'assez barbares pour l'assouvir sans horreur ? . . . Cette affreuse jouissance des âmes lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

S O P H I E.

Maman, mon frere va donc partir bientôt ?

L A M A R Q U I S E.

Cette nuit même.

S O P H I E.

Et ces ordres donnés aux Commandants des places frontières ? . . .

L A M A R Q U I S E.

Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville ; mon fils est connu, on ne

pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom est différent, & qui n'est désigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me rassurer. Cependant je tremble ; d'affreux pressentiments me poursuivent & m'accablent... Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle positive de la mort de son fils, s'il alloit découvrir l'asyle & le vrai nom de son ennemi ; juste Ciel, à quel excès un désespoir furieux ne le porteroit-il pas !...

S O P H I E.

Ah ! maman, vous me glacez d'effroi....

L A M A R Q U I S E.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mere peut suggérer ; j'ai défendu qu'on laissât entrer aucun étranger dans le château. Thibaut m'a dit qu'un homme étoit venu ce matin demander si le Baron de Sénanges étoit ici. Thibaut, sans balancer, a répondu que non ; cet homme, deux heures après, est revenu mieux instruit, & vouloit absolument parler au Baron, le voir seul, & il a refusé de se nommer ; Thibaut l'a renvoyé, en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain au soir ; mon fils alors fera hors de la France....

S O P H I E.

Cet homme qui se cache, m'inquiete, & je me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma Bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu rôder un qui nous observoit, & sembloit vouloir se dérober à

nos regards ; je n'ai pu voir son visage , un chapeau rabattu le cachoit entièrement.

L A M A R Q U I S E .

Comment, il vous suivoit ?

S O P H I E .

Oui , mais toujours d'assez loin. Nous nous sommes assises ; & l'ayant perdu de vue , nous causions tranquillement , quand au bout d'une demi-heure , un bruit de feuilles que j'ai entendu derrière moi , m'a fait tourner la tête , & j'ai vu ce même homme le dos tourné qui couroit de toute sa force.

L A M A R Q U I S E .

Sans doute il vous écoutoit.

S O P H I E .

Nous l'avons cru , & aussi-tôt nous sommes rentrées.

L A M A R Q U I S E .

Certainement , c'est le même homme dont m'a parlé Thibaut. . . . Mais que signifie cette conduite mystérieuse ? . . . Allons retrouver le Baron de Sénanges , ne le quittons plus. . . . Ah , que la nuit n'est-elle venue ! Quelle journée ! . . . mais j'entends quelqu'un.

S O P H I E .

C'est Rose.

L A M A R Q U I S E .

Que nous veut-elle ? . . .



SCENE VII.

LA MARQUISE, SOPHIE,
ROSE.

ROSE.

MADAME?

LA MARQUISE.

Eh bien?

ROSE.

C'est M. Thibaut qui cherche Madame.

LA MARQUISE.

Où est-il?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y sur le champ; venez, Sophie;
(à part en s'en allant.) Hélas! tout me
trouble & m'inquiète.

ROSE fait plusieurs signes à Sophie pour
l'engager à rester, Sophie n'a pas l'air de
les remarquer, & sort avec la Marquise.

SCENE VIII.

ROSE seule.

Tous mes signes sont inutiles, elle n'y
prend seulement pas garde... pardienne,
il n'en faudroit pas faire la moitié à Made-
moiselle Pauline, pour la retenir!... Oh,
c'est celle-là qui est curieuse; elle me l'a

rendue aussi, moi; cela se gagne apparemment... Qué diante ferai-je de cette lettre?...
(Elle tire une lettre de sa poche, & lit le dessus.) A Mademoiselle de Valcour....
 Oh, c'est pour l'ainée sûrement.... Elle n'a pas voulu rester, je lui aurois conté tout ça.... *(Elle retourne la lettre.)* J'ai bonne envie de savoir ce qu'il y a là-dans... ce jeune homme, cet argent surtout, tout cela me chiffonne... *(Elle tire de sa poche une bourse.)* Douze louis!... cela fait de livres... je ne fais combien... On vient.... mon Dieu, ferrons vite la bourse & la lettre.

S C E N E IX.

P A U L I N E , R O S E ,

P A U L I N E .

R O S E . . . mais que faisiez-vous là?

R O S E .

Rien, Mademoiselle.

P A U L I N E .

Comme vous voilà rouge!...

R O S E .

Oh, dame, c'est qu'il fait chaud!

P A U L I N E .

Vous avez caché quelque chose dans votre poche, je l'ai vu... Pourquoi donc ce mystère, ma chère Rose, est-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi?

R O S E.

Tenez , vous m'allez tirer les vers du nez , je vois cela.

P A U L I N E.

Ah ! je t'en prie , parle-moi vrai , & je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiscretion.

R O S E.

Mais c'est que c'est plus fort que vous. . . . souvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

P A U L I N E.

Vas , je t'en dédommagerai , je te promets de faire ta fortune.

R O S E.

Oh , ma fortune , elle est en bon train , allez ; je suis plus riche que je ne voudrois , car cela me donne du souci. . . .

P A U L I N E.

Que veux-tu donc dire ? explique-toi , de grace. . . .

R O S E.

Allons , me v'la enjolée , il faut que je vous dise tout.

P A U L I N E *l'embrassant.*

Ah ! Rose , que je t'aime.

R O S E.

Je m'en vais vous conter une drôle d'histoire. . . .

P A U L I N E.

Dépêche donc.

R O S E.

Dame , c'est une aventure comme il y en a dans ce livre verd que Madame la Mar-

quise vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé!

P A U L I N E.

Mais au fait, Rose....

R O S E.

Enfin, c'est comme un conte de Roman.

P A U L I N E.

(*A part.*) Qu'elle m'impatiente! (*Haut.*)
Mais, Rose, finissez donc.

R O S E.

M'y voici. Je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi, il étoit tout embéguiné dans son chapeau & dans sa redingote; mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme ça, êtes-vous du château? *Oui, Monsieur.* Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiselle de Valcour, & prenez cela pour vous, je vous en donnerai bien d'autres si vous êtes discrete.

P A U L I N E.

Ah! c'est notre homme de ce matin: eh bien, Rose, qu'avez-vous répondu?

R O S E.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le temps de dire un mot; il me laisse une lettre, une bourse, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet. V'là tout.

P A U L I N E.

Et la lettre, vous l'avez donc?

R O S E.

Sûrement que je l'ai.

P A U L I N E.

Ah ! voyons-la.

R O S E.

Je le veux bien , mais vous ne la lirez pas , au moins , car elle est cachetée. Tenez , la voilà.

P A U L I N E *lit l'adresse.*

A Mademoiselle de Valcour. . . . S'adresse-t-elle à ma sœur , ou à moi ?

R O S E.

Oh , je parierois qu'elle est pour Mademoiselle Sophie.

P A U L I N E.

Pourquoi ?

R O S E.

Vous connoissez bien Marie-Jeanne la Fermiere ?

P A U L I N E.

Eh bien ?

R O S E.

Elle vend du vin.

P A U L I N E.

Après.

R O S E.

Eh bien , il y a deux jours qu'un jeune homme est venu chez elle comme pour demander chopine ; mais au-lieu de boire , il a passé tout le temps à faire des questions sur Mademoiselle de Valcour , la plus grande , qui a l'air si sage : v'là comme il disoit. Oh , Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles , car elle aime Mademoiselle Sophie , Dieu fait . . . & puis n'y a qu'une

voix sur le compte de Mademoiselle votre sœur; c'est vrai cela.

P A U L I N E.

Et ce jeune homme... n'a fait aucune question sur moi?

R O S E.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air sage; il n'a pas été question de vous.... Vous voyez bien que c'est l'homme à la lettre, c' à y ressemble bien, du moins.

P A U L I N E, *tristement*.

Rose, il faut que je porte cette lettre à maman... quand elle seroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir... ainsi j'ignoreraï toujours ce qu'elle contient....

R O S E.

A cause de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme Mademoiselle Sophie se fait tout conter par elle:

P A U L I N E.

Je voudrois seulement savoir si cette lettre est signée.... Cette aventure est bien singulière; a-t-elle quelque rapport avec le secret qui occupe maman, Sophie & Constance?...

R O S E.

Ah! vous vous doutez donc qu'il y a un secret en l'air?

P A U L I N E.

Rose, en aurois-tu découvert quelque chose?...

R O S E.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux

dans la maison qui ne le fâchions pas ; vous ,
Mademoiselle , à cause de votre curiosité ,
& moi , parce qu'on s'apperçoit que vous me
faites jaser tant que vous voulez. Mais pour-
tant j'ai accroché quelque petite chose. . . .

P A U L I N E .

Ah ! qu'est-ce que c'est ?

R O S E .

Je veux bien vous le dire ; mais à con-
dition que si vous ouvrez la lettre, vous
me la lirez. . . .

P A U L I N E .

Mais si donc , je ne l'ouvrirai point.

R O S E .

Bon , vous n'y tiendrez pas , allez , je
vous connois.

P A U L I N E .

Rose , vous avez donc bien mauvaise
opinion de moi ?

R O S E .

Mon Dieu , Mademoiselle , pardonnez-
moi mais d'après tout ce que je vous
ai vu faire jusqu'ici. . . .

P A U L I N E .

J'ai pu me laisser entraîner à des étour-
deries ; mais je suis incapable , je l'espère ,
de commettre une faute aussi grave. . . .
Une fille de mon âge ouvrir en secret la
lettre d'un jeune homme & d'un inconnu. . .
& une lettre qui , vraisemblablement , est
pour une autre. . . . O Ciel ! si la curiosité
pouvoit égarer à ce point , existeroit-il un
vice plus dangereux & plus horrible ?

R O S E.

Appaisez-vous donc, Mademoiselle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je fais sans cela.

P A U L I N E.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

R O S E.

Hier au soir, Madame étoit dans le parterre avec ce Baron ; en passant j'ai entendu Monsieur le Baron qui disoit : *Le Chevalier de Mirville* ; & puis ils ont parlé tout bas, tout bas ; mais je me suis souvenue de ce nom, parce que je l'avois déjà entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du valet-de-chambre Chirurgien, au bas de l'escalier, pendant que j'étois cachée derrière la porte battante.

P A U L I N E.

Le Chevalier de Mirville ! . . . ce nom m'est absolument inconnu . . .

R O S E.

Et puis cette même fois, le Chirurgien ajouta je ne fais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle surprise, si on savoit qu'il est caché ici ?*

P A U L I N E.

Vous avez entendu cela ?

R O S E.

Oh, de mes deux oreilles . . . mais c'est tout ce que j'ai pu découvrir.

P A U L I N E.

C'est beaucoup. Il est clair que le Che-

valier de Mirville est caché dans le château mais pourquoi ? & le Baron de Sénanges le fait , puisqu'il a parlé de lui sûrement même le Baron est son oncle , ou peut-être son pere Mais ce mystere est incompréhensible ; je donnerois toutes choses au monde pour le pénétrer.

R O S E .

Et moi aussi , je vous assure.

P A U L I N E .

Enfin , nous savons du moins que le Chevalier de Mirville est caché ici c'est toujours cela , & c'en est assez pour découvrir le reste avant la fin du jour (*Elle regarde à sa montre.*) Mais il est bientôt deux heures , on va se mettre à table. Adieu , Rose ; je te remercie de ta confiance ; tu peux être sûre que je n'en abuserai point Ne me suis pas , il est inutile qu'on nous voye ensemble ; va-t-en par l'autre côté.

R O S E .

C'est bien dit , il faut de la prudence.

(*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



 A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

 P A U L I N E *seule.*

R O S E n'est point ici, où peut-elle être?...
 Tout le monde me fuit, maman m'évite;
 je n'ai pu lui parler en particulier pour lui
 donner cette lettre.... J'importune égale-
 ment maman, ma sœur, ma cousine....
 Je suis réduite à prendre pour confidente
 & pour amie une petite payfanne sans édu-
 cation & sans principes, à qui j'ai donné
 mes défauts, & dont je ne reçois que de
 mauvais conseils!.... Ah, je suis bien
 malheureuse.... (*Elle tombe dans la rêverie.*)

S C E N E II.

P A U L I N E, R O S E.

 R O S E *accourant.*

M A D E M O I S E L L E, Mademoiselle....

P A U L I N E.

Quoi donc?

R O S E.

 Oh, je viens de faire une bonne trou-

vaille! Ce Chevalier de Mirville, je fais dans quel endroit du château il est caché.

P A U L I N E.

Bon! Et comment?

R O S E.

Vous connoissez bien le grand cabinet de Madame, qui est au bout de la galerie?

P A U L I N E.

Eh bien?

R O S E.

Eh bien, il est niché là-dedans. . . .

P A U L I N E.

Vous croyez?

R O S E.

Je le gagerois. . . . J'en avois déjà quelques soupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet; & que pourtant Madame y rôde sans cesse avec le Chirurgien & le Concierge. . . . Je viens de demander au Frotteur, s'il y alloit comme à l'ordinaire; il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas: ainsi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

P A U L I N E.

Cela est inconcevable! Quel peut être le but de toutes ces précautions?

R O S E.

Oh, c'est bien drôle; moi, je m'y perds.

P A U L I N E.

Ma curiosité est portée au comble, je l'avoue. . . .

R O S E.

Et moi donc; j'en sèche. . . A propos,

Mademoiselle , avez-vous donné la lettre à Madame ?

P A U L I N E .

Mon Dieu non : maman croyant toujours que je voulois la questionner , n'a pas voulu m'entendre ; elle me rebute , me fuit , & tout cela pour aller s'enfermer avec ma sœur & ma cousine.

R O S E .

Eh bien , la lettre nous reste , du moins.... elle est toujours dans votre poche ?

P A U L I N E .

Oui , la voilà.

R O S E .

Il y en a quelquefois qu'on peut lire sans les décacheter.

P A U L I N E .

Oh , l'on a beau entr'ouvrir celle-là , on n'y peut rien voir.

R O S E .

Ah , ah , vous y avez donc regardé ?

P A U L I N E .

Oui , par distraction.

R O S E .

Pardi , moi je n'y manque pas , j'essaye ce tour-là sur toutes les lettres que je porte à la poste , cela amuse toujours chemin faisant ; mais par malheur je ne lis pas trop bien l'écriture....

P A U L I N E .

Je suis fort embarrassée , je ne fais pas ce que je ferai de cette lettre....

R O S E .

Puisque Madame n'en veut pas , elle est à nous.

P A U L I N E.

Oui, mais à quel usage nous servira-t-elle ?

R O S E.

Mais dame, à l'usage d'une lettre; vous la lirez, vous qui lisez couramment, & moi j'écouterai.

P A U L I N E.

Je vous ai déjà dit que je ne veux, ni ne dois la lire.

R O S E.

Mais, Mademoiselle, je n'entends rien à ces façons-là; vous avez tâché d'accrocher quelque chose à travers le papier; sans le cachet vous l'auriez déjà lue cinq ou six fois : il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire...

P A U L I N E.

Non, il vaut mieux la brûler.

R O S E.

Oui, après que nous l'aurons lue; allons, donnez-la-moi, je ferai le coup.

P A U L I N E.

Au reste, je ne fais pas pourquoi je m'en suis chargée, c'est à vous à qui elle a été remise, elle ne s'adresse point à moi, tout cela ne me regarde en aucune manière....

R O S E.

Non plus que l'enfant qui vient de naître; c'est vrai, cette lettre est à moi, vous l'aviez prise injustement.

P A U L I N E

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

Le cachet va sauter.

PAULINE.

Ce sont vos affaires.

ROSE.

Ça ne tient pas mal.... ma foi, c'est fait, la v'là ouverte... mais, Mademoiselle, qu'avez-vous donc? vous êtes toute interdite.

PAULINE.

Ah, Rose, qu'avons-nous fait!...

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à présent; il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous surprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat...

ROSE.

Lisez toujours... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE, *prenant la lettre, & lisant des yeux.*

Elle est sans signature.

ROSE.

Ah! c'est impoli de ne pas dire son nom.... mais lisez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble... (*Elle lit tout haut.*) „ Ma-
„ demoiselle, ma naissance & ma fortune

„ pourroient peut-être me donner le droit
 „ d'aspirer à votre main ”...

R O S E.

Bon , c'est un épouxeux !...

P A U L I N E *continuant.*

„ Mais la crainte que votre famille n'ait
 „ pris des engagements contraires aux
 „ vœux que j'ose former , me retient &
 „ m'empêche de me déclarer. J'avois d'a-
 „ bord pris la résolution d'avouer mes
 „ sentimens à mon pere ; mais je ne veux
 „ lui en parler qu'avec votre aveu & celui
 „ de Madame la Marquise de Valcour ;
 „ car je vous connois assez , Mademoi-
 „ selle , pour être bien sûr que cette let-
 „ tre lui fera communiquée ”.

R O S E.

Oh, il a compté sans son hôte ; mais c'est
 qu'il croyoit que la lettre seroit rendue à
 Mademoiselle Sophie.

P A U L I N E.

Mon Dieu , taisez-vous donc. (*Elle con-
 tinue.*) „ Je vous supplie d'excuser la té-
 „ mérité de ma démarche ; le sentiment
 „ qui me l'a fait faire doit lui servir d'ex-
 „ cuse , puisqu'il est bien moins fondé sur
 „ vos charmes , que sur la réputation que
 „ vous vous êtes acquise par votre es-
 „ prit, vos talents & vos vertus ”.

R O S E.

C'est joli, cela.

P A U L I N E *continue.*

„ Des circonstances extraordinaires m'o-
 „ bligent à ne paroître qu'avec précau-

„ tion ; mais dites un mot , Mademoiselle ,
 „ & je me découvrirai. Si vous daignez
 „ me faire réponse , envoyez-la dans le
 „ creux du vieux chêne qui est au bout
 „ de l'avenue ; c'est-là que j'irai chercher
 „ ce soir l'arrêt qui doit fixer ma destinée ”.

R O S E.

Et c'est-là tout ?

P A U L I N E.

Oui... Quelle aventure extraordinaire !...

R O S E.

Y comprenez-vous quelque chose ?...

P A U L I N E.

Oui , je commence à démêler toute cette
 intrigue , quoiqu'il y ait cependant encore
 plusieurs circonstances que je ne conçois
 pas... D'abord cet inconnu est sûrement
 ce Chevalier de Mirville qui est caché ici...

R O S E.

Nous avons déjà deviné cela. Mais com-
 ment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoi-
 selle Sophie , & puis rôder dans le village ,
 & puis questionner Marie-Jeanne , s'il est
 enfermé dans le château ?

P A U L I N E.

C'est qu'il n'y est pas prisonnier , & qu'il
 a la liberté d'en sortir...

R O S E.

Il parle de son pere dans la lettre.

P A U L I N E.

Oh ! son pere est le Baron de Sénanges...

R O S E.

Mais il devrait s'appeller Sénanges aussi.

K ij

P A U L I N E.

Mirville est un nom de terre apparemment... J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouser Constance ; il aura vu Sophie, & la préfère à ma cousine.

R O S E.

Ecoutez donc, il n'a pas tort ; Mademoiselle Sophie est si gentille : & puis cet air si sage, si sage, lui aura donné dans l'œil.

P A U L I N E.

Et il aura pris le parti d'écrire à ma sœur, afin de savoir ses intentions.

R O S E.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

P A U L I N E.

Mais pourquoi se cacher?... Sophie & ma cousine savent qu'il est ici... & peut-être que maman ne veut qu'ils se voyent que lorsque les choses seront toutes arrangées.

R O S E.

Justement : pardi, Mademoiselle, vous avez ben de l'esprit.... mais je pense à une chose ; ce pauvre Monsieur qui aime Mademoiselle Sophie de tout son cœur, va être bien sot ce soir, quand il ne trouvera dans le creux de son arbre que des feuilles de chêne, au lieu d'une réponse. Un bon tour, ce seroit de lui écrire, vous.

P A U L I N E.

Quelle folie !

R O S E.

Mais nous verrions quelle mine il a du

moins . . . il viendrait . . . que diantre ,
mandez-lui seulement quelque baliverne . . .
là . . . qui ne soit pas de grande conséquen-
ce . . . il n'y a pas de mal à ça . . .

P A U L I N E .

En effet , si c'est un bon parti , j'aimerois mieux qu'il épousât ma sœur que Constance . . . & puis il aime Sophie , il paroît honnête . . . si maman connoissoit ses sentimens , elle les approuveroit , j'en suis sûre . . .

R O S E .

Il est peureux , lui . . . sans ce petit mot de réponse , il ne sonnera mot , & s'en ira , & puis adieu la noce .

P A U L I N E .

Il me vient une drôle d'idée ; écris-lui , toi .

R O S E .

Oh , volontiers ; mais c'est que je ne suis pas forte sur l'écriture , je ne fais faire que des O , je vous en avertis .

P A U L I N E .

Cela est égal , je te tiendrai la main .

R O S E .

J'y consens . . . si nous avons là de quoi . . .

P A U L I N E .

Tiens , j'ai un crayon dans ma poche , & du papier . . .

R O S E .

Allons , allons à l'ouvrage . . . (Elle tire une chaise .) Ceci nous servira de table . . . donnez-moi le papier . (Elle se met à genoux à terre devant la chaise , Pauline lui prend la main .)

La Curieuse,

P A U L I N E.

Ne tiens donc pas tes doigts si roides.

R O S E.

Dame, c'est pour mieux faire...

P A U L I N E.

Eh, laisse aller ta main... dépêchons-nous donc; si quelqu'un venoit...

R O S E.

Oh, votre bonne a la migraine; Madame, & ces Demoiselles sont occupées de leurs secrets...

P A U L I N E.

Allons, commençons.... (*Elle la fait écrire.*)

R O S E.

Dites donc ce que j'écris.... Ah! c'est de travers....

P A U L I N E.

Tu ne veux pas te laisser conduire.... Là, bien comme cela... voilà qui est fait...

R O S E.

C'est fini? (*Elles se relevent.*) Voyons si je pourrai lire..... il n'y a que trois mots!... (*Elle lit.*) *Vous... vous....*

P A U L I N E.

Donne, je vais te le lire.... (*Elle lit.*) *Vous pouvez paroltre.*

R O S E.

Vous pouvez paroltre. J'ai écrit cela?

P A U L I N E.

Oui....

R O S E.

Jamais le maître d'école ne m'en a tant

fait faire. . . . A présent je vais porter cela dans le vieux chêne.

P A U L I N E.

Oui, mais prends bien garde qu'on ne te voye.

R O S E.

Oh, n'ayez pas peur. . . .

P A U L I N E.

Ecoutez donc, Rose. . . quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec maman & ma sœur, il apprendra que ce n'est point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'est toi qu'il avoit chargée de sa lettre. . . . Songes bien que c'est toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejeter tout cela sur moi.

R O S E.

Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit. . .

P A U L I N E.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne fais ni lire ni écrire. . . .

R O S E.

Je foutiendrai que je l'ai appris, que cela m'est venu tout d'un coup.

P A U L I N E.

Rends-moi ce billet. . . .

R O S E.

Nenni, c'est pour le vieux chêne.

P A U L I N E.

Rends-le-moi, je crains les fuites de tout ceci.

R O S E.

Non, Mademoiselle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monsieur.

P A U L I N E.

Mais, Rose, quand je vous demande une chose....

R O S E.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air....

P A U L I N E.

Je veux ravoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente....

R O S E.

Doucement, Mademoiselle... vous faites des cachotteries à Madame, vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiselle Sophie... il y a de la différence, voyez-vous.... les fredaines qu'on fait ensemble, rendent camarades.... je suis bien toujours Rose; mais, ma foi, vous n'êtes plus avec moi Mademoiselle Pauline... dame, je suis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous ?

P A U L I N E *à part.*

O Ciel ! peut-on se voir plus cruellement humiliée... je n'en puis plus, j'étouffe...

R O S E.

Il ne faut pas boudier pour cela ; moi, tenez, je ne vous en veux plus : je suis prompte ; mais tournez la main, voilà qui est fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant... allons, Mademoiselle, ne faites plus la moue... vous aurez encore besoin de moi, il ne faut pas me dépiter. Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me fauve ;

adieu , Mademoiselle , fans rancune , au moins. *(Elle sort.)*

PAULINE, *seule.*

Je demeure confondue.... la colere & la honte me suffoquent... je me suis abaissée, l'on m'outrage.... cela est juste... elle dira tout à maman, elle me compromettra de la maniere la plus cruelle, je dois m'y attendre... ah! peut-on compter sur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris?

SCENE III.

PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *dans le fond du théâtre.*

SOPHIE n'est point ici?...

PAULINE.

Ah! c'est Constance.... Vous cherchez ma sœur?...

CONSTANCE.

Non, je me promene.

PAULINE.

C'est votre fureur de mettre du mystere à tout; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile... tenez, voilà Sophie....



SCENE IV.

PAULINE, CONSTANCE,
SOPHIE.

PAULINE.

VENEZ, ma sœur, Constance est ici, approchez sans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur!

PAULINE.

J'ignore si j'ai de l'aigreur; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis plus curieuse, car j'ai découvert tout ce que je voulois savoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque secret, vous êtes plus savante que nous.

PAULINE.

Non pas plus savante, mais autant.

SOPHIE.

(*A part.*) Elle m'inquiète malgré moi.
(*Haut.*) Je ne conçois rien à tous vos discours; mais vous avez un air triste qui m'alarme... ma sœur, que vous est-il donc arrivé?

PAULINE.

J'ai plus d'un sujet de chagrin, il est vrai...

SOPHIE, *avec crainte.*

Tiennent-ils.... à ce que vous croyez avoir découvert?....

P A U L I N E.

Oh , point du tout

S O P H I E.

(*A part.*) Ah ! je respire , elle ne fait rien.

P A U L I N E.

Enfin , bientôt il n'y aura plus de secret pour personne & tel qui se cache aujourd'hui , paroîtra demain sans mystère

S O P H I E , *troublée.*

Tel qui se cache !

C O N S T A N C E.

(*Bas à Sophie.*) Grand Dieu , le fauroit-elle !

P A U L I N E.

Eh bien , vous voilà toutes troublées Je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines stupéfaites

S O P H I E , *bas à Constance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne fait rien ; mais que veut-elle dire ?

P A U L I N E.

Je serai bien-aîsè de le voir . . . cependant ce n'est pas moi qu'il choisit pour confidente , ce n'est pas à moi que ses lettres s'adressent Eh ! mon Dieu , elle va se trouver mal comme elle pâlit ! Sophie ! . . . soutenez-la ! . . . (*Elle court à elle.*)

S O P H I E.

Laissez-moi . . . ah ! s'il est vrai que vous sachiez . . . mais non , son cœur est bon . . . pourroit-elle se faire un jeu . . . Pauline , au nom du Ciel , achevez de vous expliquer ? . . .

P A U L I N E.

Dans quel étonnement vous me jettez à

vosre tour.... Sophie prête à s'évanouir....
 Constance pâle & tremblante.... Eh ! quelle
 peut être la cause de ce désordre affreux...
 qu'ai-je donc dit ? ...

S O P H I E.

(*A part.*) Elle ignore notre secret, &
 je me suis trahie....

P A U L I N E.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos lar-
 mes, & c'est moi qui les fais répandre....
 ah ! ma sœur, cette idée me déchire... pour-
 quoi ce chagrin violent ? Me soupçonne-
 riez-vous de jalousie ? Ah ! mon cœur en
 est incapable. Ses vœux les plus tendres &
 les plus vrais sont pour le bonheur de So-
 phie.... je ne veux plus dissimuler avec
 vous ; non, ma sœur, je ne suis instruite
 qu'à moitié, & sans doute tout-à-l'heure
 nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre.
 Calmez-vous donc, & répondez-moi.

S O P H I E.

(*A part.*) Tâchons du moins de répa-
 rer mon imprudence. (*A Pauline.*) Eh
 bien, je l'avoue, un secret nous occupe....
 Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que
 vous m'arrachez ce mot qui ne devoit ja-
 mais sortir de ma bouche.... La discrétion,
 la sûreté, sont donc des vertus qu'on
 ne peut conserver avec vous.

P A U L I N E.

Quelle amertume dans ce reproche ! c'est
 donc ainsi que vous savez répondre à l'a-
 mitié ?

S O P H I E.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mes devoirs!... Mais n'en parlons plus, je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenser. Je vous dirai seulement que la surprise a seule causé l'émotion que vous m'avez vue; vous avez dit d'un ton si vrai que vous saviez tout, que je l'ai cru, &...

P A U L I N E.

Le détail que j'en ai fait, se rapporte donc à ce que vous savez?

S O P H I E.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre.... mais je puis vous assurer que le secret qui m'est confié, n'a rien d'important, ni de singulier... je crois entrevoir que vous êtes mal instruite. Si vous voulez vous expliquer clairement....

P A U L I N E.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité?

S O P H I E.

Peut-être....

P A U L I N E.

Peut-être ne me suffit pas.... non, je n'ai point de droits à votre confiance, je ne l'obtiendrai pas; vous me l'avez déclaré trop durement, pour que je puisse en douter: ainsi gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

S O P H I E.

Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire....

P A U L I N E.

Des menaces!... ma sœur, n'employez pas ce moyen; il n'est pas digne de vous, & ne peut rien sur moi.

C O N S T A N C E.

Sophie doit-elle laisser ignorer à ma tante, des fautes que l'autorité seule d'une mere pourroit réprimer?...

P A U L I N E.

Je n'ai plus qu'un mot à dire; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mere, me réduire au désespoir.... mais la force & la violence n'obtiendront rien de moi....

S O P H I E.

Insensée!... l'autorité sacrée d'une mere ne pourroit vous obliger à dire un secret que vous confierez peut-être sans effort à la premiere personne qui vous le demandera... que fais-je... à Rose, à la fille du Jardinier, si elle vous en presse... Ah! ma sœur, comme vous abusez des vertus naturelles qui sont au fond de votre ame; nul principe ne les regle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne servent qu'à vous égarer!... mais enfin, rassurez-vous, ce n'est point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

P A U L I N E.

(*A part.*) Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore!...

C O N S T A N C E.

Mais la nuit commence à tomber... il faut rentrer; d'ailleurs le temps se dispose à l'orage... quelqu'un vient... c'est Rose, que nous veut-elle?...

S C E N E V.

PAULINE, CONSTANCE,
SOPHIE, ROSE.

R O S E.

MESDEMOISELLES, Madame m'envoie vous dire qu'elle ne se mettra point à table; elle soupera dans sa chambre, parce qu'elle veut se coucher de bonne heure.

P A U L I N E.

Est-ce qu'elle est malade?

R O S E.

Mais je crois qu'oui, car elle est bien changée.

P A U L I N E.

Allons savoir de ses nouvelles.

S O P H I E.

Nous vous suivons....

P A U L I N E.

Allons... (Elle sort, Rose la suit.)



 SCENE VI.

SOPHIE, CONSTANCE.

 SOPHIE, *arrétant Constance.*

UN moment, Constance maman n'est point malade elle veut se débarrasser du souper, afin que tout le monde se retire de meilleure heure

CONSTANCE.

Mais votre frere ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux; vous y viendrez aussi, Constance . . . & pour pouvoir, sans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline soit couchée avant onze heures; car si elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit Mais à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire? Elle fait qu'il y a ici quelqu'un de caché Elle a parlé de confidence, de lettres j'ai frémi, & j'ai pensé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit ensuite, m'a persuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au hasard

CONSTANCE.

Oh, cela est sûr, elle imagine qu'il est question de vous marier; & que demain

celui qui doit vous épouser se déclarera & viendra ici....

S O P H I E.

J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit possible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement....

C O N S T A N C E.

Elle est maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit favoir.

S O P H I E.

J'y ai pensé, c'est pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût seule; car peut-être notre présence l'auroit gênée.

C O N S T A N C E.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante: savez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié; vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le secret?

S O P H I E.

C'est par mon frere qu'elle l'a su, depuis la confidence qu'elle a daigné me faire; il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez instruite ainsi que moi. Dans la crainte que maman n'accusât peut-être mon frere d'imprudence, je n'en avois rien dit.

C O N S T A N C E.

Elle ne vous avoit donc fait aucune question à mon égard?

S O P H I E.

Non, car vous croyez bien que je n'au-

234 . . . *La Curieuse*,
rois pu lui faire un mensonge. . . . Mais
quelle heure est-il ?

C O N S T A N C E.

Huit heures. . . .

S O P H I E.

Encore quatre heures jusqu'à minuit ! . . .
Hélas ! je desire que le temps s'écoule ; &
cependant , à mesure que l'instant approche,
mon agitation & ma tristesse redoublent. . . .
& maman , maman ce qu'elle souffre. . . . Mon frere , après une absence de
quatre mois , je vais l'embrasser , le revoir
un instant & pour lui dire un adieu
peut-être éternel !

C O N S T A N C E.

Enfin , du moins nous ne pouvons avoir
d'inquiétude sur sa vie , il se porte bien ,
& rien ne peut empêcher son départ. . . .

S O P H I E.

Thibaut m'a dit qu'il étoit d'une pâleur
& d'une foiblesse effrayantes. . . . Je redoute
même l'entrevue de ce soir ; il nous aime
tant , il est si sensible ! Il vouloit voir
Pauline ; sans maman , il ne résistoit pas au
desir de lui dire adieu. . . . Elle-même que
deviendra-t-elle , quand elle saura notre mal-
heur ? J'envisage à la fois toutes nos
peines ; chaque moment , chaque réflexion
en aggrave l'amertume. . . .

C O N S T A N C E.

Une de celles que je supporte avec le
moins de courage , c'est la présence odieuse
& cruelle du Baron de Sénanges. . . .

S O P H I E.

Mon Dieu, savez-vous la question qu'il a faite ce soir à maman ?

C O N S T A N C E.

Non.

S O P H I E.

Pour la première fois, il s'est avisé de lui demander si elle avoit un fils : à ces mots, elle a rougi, pâli ; son visage s'est décomposé, ses yeux se sont remplis de larmes, elle a bégayé quelques mots inintelligibles ; enfin, j'ai cru qu'elle alloit tout découvrir.

C O N S T A N C E.

Vous étiez présente ?

S O P H I E.

J'étois vis-à-vis d'elle ; & fans doute mon visage exprimoit, malgré moi, tout ce qui se peignoit sur le sien. Cependant elle s'est remise assez promptement ; j'ai cru remarquer au Baron un air interdit, étonné ; mais bientôt il m'a paru dans son état ordinaire ; & peut-être que ma prévention m'abusoit. Cette malheureuse histoire est si bizarre, qu'il me semble impossible qu'on puisse en deviner le nœud ; du moins je cherche à m'en flatter.

R O S E, *survenant.*

Mesdemoiselles, votre souper vous attend.

S O P H I E.

Allons, venez, ma chere Constance.

*(Elles sortent.)*R O S E, *seule.*

Que diantre Mademoiselle Pauline fait-elle dans le parterre avec ce Baron de Sé-

nanges? Ils causent là comme s'ils se connoissoient depuis dix ans!... Elle passera par ici pour aller dans sa chambre; je m'en vais l'attendre... Elle est fâchée, parce que Madame n'a pas voulu la voir.... Toutes les préférences sont pour Mademoiselle Sophie. Dame, c'est juste... c'est la perle des filles, celle-là. Mais je crois que je sens quelques gouttes de pluie.... Il fait froid ce soir.... La lettre sera mouillée, si elle n'est pas déjà prise.... Oh, je ne me coucherai pas; car le Monsieur viendra, & il faut que je le voye des premières, puisque j'ai eu la peine de porter la lettre.... Ah, v'là Mademoiselle Pauline.

S C E N E VII.

P A U L I N E, R O S E.

R O S E.

EH, mon Dieu, Mademoiselle, comme vous v'là toute ahurie! qu'avez-vous donc?

PAULINE, se jettant sur une chaise.

J'ignore... quelle est l'imprudance que j'ai commise... mais j'en ai fait une, sûrement.... Je n'en puis plus....

R O S E.

Que vous est-il arrivé?

P A U L I N E.

Avez-vous vu passer le Baron de Sénanges?

R O S E.

Non... mais vous étiez avec lui tout-à-l'heure; est-ce qu'il vous a dit quelque mauvaise nouvelle? Parlez donc, Mademoiselle, apprenez-moi ce qui vous chagrine, nous y trouverons peut-être du remède.

P A U L I N E.

Hélas, je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe. Mais voici ce qui m'est arrivé: Vous savez que maman n'a pas voulu me recevoir; je descendois tristement de chez elle, & j'ai trouvé dans le parterre le Baron de Sénanges qui se promenoit seul: il a vu que je pleurois, il est venu à moi, & m'a fait quelques questions. Je lui ai dit naturellement la cause de ma peine; & j'ai ajouté que je voyois bien que maman ne vouloit pas me voir, parce qu'elle craignoit ma curiosité....

R O S E.

En est-il convenu? il doit bien le savoir, lui!...

P A U L I N E.

Est-ce que vous croyez, m'a-t-il dit, qu'elle vous cache quelque secret?... Là-dessus j'ai répondu que j'en étois sûre. Il a redoublé ses questions: je lui ai avoué que je savois une partie de ce secret; que je n'ignorois pas que le Chevalier de Mirville est caché dans le grand cabinet au bout de la galerie.... Comme j'achevois ces mots, il a frémi, il s'est écrié: *Quel trait*

de lumiere ! Et au même instant il m'a quittée avec précipitation. . . .

R O S E.

Que diantre veut-il dire avec son trait de lumiere ! . . .

P A U L I N E.

Je l'ignore. . . . mais il avoit l'air d'apprendre une nouvelle surprenante & terrible ! . . . Ses yeux paroissoient enflammés de colere, le son de sa voix étoit effrayant. . .

Ô Ciel ! jetremble encore, quand j'y pense.

R O S E.

C'est un vilain homme, de vous faire peur comme cela. . . .

P A U L I N E.

Rose, allez-vous-en chez ma mere; hélas ! sa porte m'est défendue, mais peut-être qu'on vous laissera entrer ; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous est arrivé ; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre ; allez, je vous en prie. . . .

R O S E.

Mais, Mademoiselle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

P A U L I N E.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Rose, le dernier service que j'exigerai de vous ; de grace, ne me refusez pas. Mon enfant, je vous ai donné jusqu'ici de bien mauvais exemples ; ah ! puissiez-vous les oublier, & n'être désormais frappée que de mon repentir ! . . .

R O S E.

Vous me fendez le cœur, Mademoiselle-

le... mon Dieu, consolez-vous... allez dans votre chambre, car il est bien dix heures, & ces Demoiselles vous attendent peut-être pour souper....

P A U L I N E.

Elles croient, sans doute, que j'ai le bonheur d'être avec maman.

R O S E.

La lune est tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage... on n'y voit plus goutte; voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à l'escalier.

P A U L I N E.

Non, j'irai bien seule.... mais n'entends-je pas du bruit?...

R O S E.

Oui, quelqu'un vient....

P A U L I N E.

Ne vois-je pas une lumière?

R O S E.

Oui vraiment; mon Dieu, j'ai peur.

P A U L I N E.

Paix, taisons-nous.

(*Elles écoutent.*)



SCENE VIII.

ROSE, PAULINE, LA
MARQUISE.

LA MARQUISE, *une lanterne à la main ;
elle dit , au fond du Théâtre :*

TOUT le monde est retiré , je vais attendre ici Constance & Sophie , pour les conduire. . . . j'entends marcher.

R O S E.

(*Bas à Pauline.*) Bon Dieu , c'est Madame. . . . répondez donc , Mademoiselle.

P A U L I N E.

Je tremble. . . .

LA MARQUISE *avance ; & à la lueur de sa lanterne , elle reconnoît Pauline. Rose se sauve.*

Que vois-je. . . . quoi ! c'est vous , Pauline. . . . à l'heure qu'il est , que faites-vous là ? . . .

P A U L I N E.

Maman , daignez me pardonner & m'entendre un moment , je vous en conjure. . . .

LA MARQUISE *posant sa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puisse vous excuser ? . . . Tout le monde est couché , il fait nuit , la pluie commence à tomber , le vent & le froid annoncent un orage affreux , & je vous trouve seule ici ; quel dessein vous y retenoit ? . . . Ah ! je ne le
fais

fais que trop. . . . vous veillez pour épier mes actions , pour pénétrer mes secrets. . . . car vous m'en supposez , je ne l'ignore pas. . . . eh bien , si j'en ai , s'il reste encore un sentiment honnête dans votre ame , tremblez de les découvrir ; . . . s'ils sont importants , ne vous touchent-ils pas comme moi ? . . . & vous flatteriez-vous d'avoir assez de prudence & de raison pour ne les pas trahir ?

P A U L I N E.

Ah ! maman , je n'ai que trop mérité de si cruels soupçons ; après tout ce que j'ai fait , je n'ose vous rien promettre pour l'avenir , mais je me repens ; je sens toute l'étendue de mes fautes , j'en gémiss , & je ne suis plus occupée que du desir de les réparer , s'il est possible.

L A M A R Q U I S E.

Mais que faisiez-vous ici , sans votre bonne , sans votre sœur , & dans cette obscurité ? . . .

P A U L I N E.

J'étois avec Rose , je lui parlois de mes peines. . . .

L A M A R Q U I S E.

Avec Rose ! . . . Est-ce là , Pauline , la société qui vous convient ? Vous avez une mere , une sœur ; & quelle sœur ! . . . Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus comme de tous les agréments ; elle est adorée de tout ce qui l'approche ; elle vous chérit , & ce n'est pas elle que vous consultez , ce n'est pas elle que vous choisissez pour amie ? . . . Une petite fille grossie-

re, une payfanne, Rose enfin, reçoit vos confidences..... Ne rougissez-vous pas d'un tel abaissement?...

P A U L I N E.

Ah! je rends justice à Sophie; je me la rends à moi-même: je ne suis digne ni de ma mere, ni de ma sœur... Mais je suis rejetée, l'on me rebute, l'on me fuit..., que dois-je faire?

L A M A R Q U I S E.

Réfléchir & vous corriger... Mais rentrez, il est dix heures, allez-vous coucher: dans un moment, je monterai chez vous, afin de m'assurer par moi-même de votre obéissance. Je me suis doutée que vous étiez ici, c'est pourquoi j'y suis venue; car d'ailleurs je n'ai nulle affaire.

P A U L I N E.

Ainsi donc je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui... Adieu, maman, je vous quitte, je vous obéis;... mais un mot de maman me feroit bien nécessaire; mon cœur est cruellement oppressé; je suis bien à plaindre!...

L A M A R Q U I S E.

Pauline, vous êtes naturellement sincère; me promettez-vous de répondre avec vérité à la question que je vais vous faire?

P A U L I N E.

Oùi, maman; vous y pouvez compter.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien, est-ce la curiosité, ou le desir d'obtenir une explication, qui vous fait

dans cet instant me quitter avec tant de peine? . . .

P A U L I N E.

Maman, je vous suivois ce matin par curiosité, & le reste du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes : dans ce moment, la tendresse seule me retient auprès de vous. . . . Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin secret; je sens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager; mais je n'ai nul desir de le découvrir. . . . Je ne suis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point; mais si vous souffrez, laissez-moi la triste douleur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes questions; que maman ne se contraigne point avec moi; qu'elle répande ses larmes dans le sein d'une fille qui la chérit; c'est tout ce qu'elle ose lui demander.

L A M A R Q U I S E.

Avec de tels sentiments, avec une ame si tendre, comment peut-il encore te rester des défauts! . . . Le temps les corrigera; oui, Pauline, je l'espère. . . tu m'as fait lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je suis déchirée de la plus mortelle inquiétude; & ce qui met le comble à ma peine, c'est de ne pouvoir te la confier. . . Ma fille, toi qui m'es si chère, toi pour qui je donneroie ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux domestiques! . . . je compte

L ij

sur leur fidélité, & je n'ose me fier à la
tienne!

P A U L I N E.

Ah, maman! ô la meilleure & la plus
tendre des meres, quels remords & quelle
reconnoissance vous excitez à la fois dans
mon ame! Quoi! je pouvois adoucir vos
chagrins, & je les aggrave; je pouvois
être votre amie, & je n'étois trop juste-
ment pour vous qu'un espion dangereux,
dont vous deviez craindre également &
l'indiscrétion & la curiosité!.... Grand
Dieu, quelle affreuse & frappante leçon
pour moi!...

L A M A R Q U I S E.

Vas, dans cet instant tu me dédomma-
ges de tout ce que tu m'as fait souffrir.
Quel sera mon bonheur de pouvoir te trai-
ter comme Sophie! Elle a ma confiance;
mais je t'aime autant qu'elle; & nos en-
tretiens les plus doux sont empoisonnés
par le regret cruel de ne pouvoir t'y ad-
mettre.

P A U L I N E.

Ah, maman! Sophie doit vous consoler
de mes fautes, elle m'en est plus chere...
Oui, le Ciel vous devoit une fille comme
elle....

L A M A R Q U I S E.

Dieu, quel bruit se fait entendre!...

P A U L I N E.

Je crois reconnoître la voix de ma sœur...

LA MARQUISE.

Juste Ciel! qu'est-il arrivé?... Je frissonne...

PAULINE.

C'est ma sœur...

SCENE IX.

SOPHIE, PAULINE, LA
MARQUISE.

ROSE survient un moment après.

LA MARQUISE.

SOPHIE!... est-ce vous?

SOPHIE.

Ah, maman! tout est perdu...

LA MARQUISE.

Juste Ciel!...

SOPHIE.

Le Baron de Sénanges fait que le Chevalier de Mirville est ici.

LA MARQUISE.

Est-il possible!...

SOPHIE.

Il a deviné le reste; il est furieux... Il a déjà dépêché deux couriers; il fait mettre ses chevaux, & va partir lui-même...

LA MARQUISE.

Grand Dieu!...

SOPHIE.

Il va prendre les devants... la fuite est

déformais impossible; toutes nos espérances font détruites : ah, maman!...

L A M A R Q U I S E.

Eh, qui donc a pu nous trahir?...
Ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut!....

P A U L I N E. (*Elle se jette à ses pieds.*)

Qu'entends-je!... Non, maman, n'accusez que moi....

L A M A R Q U I S E.

Que dites-vous, ô Ciel!...

P A U L I N E.

Hélas! j'ignore le mal que j'ai fait; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville est caché dans le château, & je l'ai dit à M. de Sénanges...

L A M A R Q U I S E.

Malheureuse!... ce Chevalier de Mirville est ton frere; il s'est battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges; & c'est toi qui le dénonces à son mortel ennemi!

P A U L I N E.

Dieu!...

L A M A R Q U I S E.

Tu conduis ton frere à l'échafaud; tu portes le poignard dans le sein d'une mere au désespoir; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curiosité.

P A U L I N E.

Je me meurs...

(*Elle tombe évanouie aux pieds de sa mere.*)

S O P H I E.

Ah, ma sœur!...

R O S E.

Elle est sans connoissance!...

L A M A R Q U I S E.

Rose, secouez-la... Et nous, allons nous jeter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez; il faut le fléchir ou mourir... (*Elles sortent toutes les deux précipitamment.*)

S C E N E X.

P A U L I N E évanouie , R O S E.

R O S E.

L E s voilà parties!... Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute seule?... Mademoiselle Pauline!... Mademoiselle Pauline!... Ah, Jesus! elle est comme morte.... Et puis couchée là sur ce gazon tout mouillé!... quelle pitié cela fait!... V'là la pluie qui redouble... Oh, bon Dieu, quelle tonnerre! quel orage! je suis transie.... Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiselle.... Si je pouvois seulement la soulever un peu... Je n'en ai pas la force!... On ne l'entend pas respirer.... La peur commence à me saisir.... Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!... (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle est froide comme glace.... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle.... Il fait si noir que je ne vois pas

où je suis.... Je voudrais l'asseoir sur le
siège de gazon; mais je ne fais où il est...
Ah, v'là une lanterne, servons-nous en...
(*Elle va chercher la lanterne que la Mar-
quise avoit posée à terre. Elle revient au-
près de Pauline, & la regarde à la lueur
de la lanterne.*) Ciel, comme elle est pâ-
le!... ses cheveux sont trempés;... il faut
l'ôter absolument de là.... (*Elle pose la
lanterne à terre, elle essaye de lever Pauli-
ne.*) Il fait si glissant!... Oh, quel éclair!...
Là, Dieu merci, j'en suis venue à bout.
(*Elle assied Pauline sur le siège de gazon,
& la tient dans ses bras....*) Je crois qu'elle
souponne.... Ah, la v'là qui se ranime...

P A U L I N E.

Où suis-je?... Ma mere.... où est-
elle?...

R O S E.

Mademoiselle.... vous êtes seule avec
moi, avec Rose....

P A U L I N E.

Mon frere.... qu'est-il devenu?

R O S E.

Je ne fais rien de nouveau; je ne vous
ai pas quittée....

P A U L I N E.

Je l'ai dénoncé.... ses jours sont en dan-
ger.... ah, courons.... Je ne puis....
(*Elle retombe sur le siège de gazon.*)

R O S E.

Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en
syncope.... Mademoiselle!...

P A U L I N E.

Eh, quoi, ne pourrai-je mourir?...
 Mon frere!... On l'enleve peut-être....
 & c'est moi, c'est moi qui le livre à la
 mort!... Et je ne puis me traîner vers
 ma mere.... La force m'abandonne....
 il faut donc que j'expire ici.... oubliée,
 délaissée de tout ce qui m'est cher!...

R O S E.

Entendez-vous ces cris?...

P A U L I N E.

Grand Dieu, tout mon sang se glace!...
 Ah, sans doute, en cet instant on arra-
 che mon malheureux frere des bras de sa
 mere désespérée....

R O S E.

Le bruit augmente.... O Ciel, je crois
 qu'on force les portes du château....

P A U L I N E.

Je ne puis me soutenir.... Courez, Ro-
 se, allez savoir.... allez....

R O S E.

J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle
 sort, & emporte la lanterne avec elle.*)

S C E N E X I.

P A U L I N E seule.

O Mon frere, mon frere!... quel sera
 ton destin.... Dans quel abyme affreux j'ai
 précipité ma famille!... Ma mere, elle me

L V

hait, elle le doit. . . . Terrible moment, où j'ai vu cette mere si tendre me repousser avec horreur, & m'accabler du poids de sa juste colere! . . . Ah! mon oreille est encore frappée du son de cette voix redoutable & chérie! . . . Mais, qu'entends-je? Quel bruit de chevaux & de voitures! quel tumulte effrayant! . . . (*Un grand coup de tonnerre se fait entendre; Pauline se leve avec effroi; le tonnerre accompagné d'éclairs, continue avec violence; Pauline éperdue, parcourt le théâtre; tous ses mouvements doivent exprimer la plus vive frayeur; enfin, elle revient tomber sur le siege de gazon, & le tonnerre cesse. Après un silence:*) La nuit. . . . l'obscurité profonde, cet affreux tonnerre. . . . tout semble se réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable. . . . La mort enfin terminera des tourments si cruels: ah! puisse-t-elle être aussi prompte que mes remords sont déchirants! . . . On vient; Ciel, que vais-je apprendre!

S C E E XII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADemoiselle! . . .

PAULINE.

Eh bien? . . .

R O S E.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle....

P A U L I N E.

Dieu!... mon frere.... achevez....

R O S E.

Où êtes-vous donc? Il fait si noir!...

P A U L I N E.

Approchez.... (*Elle fait quelques pas.*)

Mon frere, où est-il?...

R O S E.

Tout est fini, tout est raccommodé....

P A U L I N E.

Est-il possible? Ne m'abusez-vous point...

R O S E.

Ils sont tous contents.... J'ai vu de mes
deux yeux M. le Baron de Sénanges em-
brasser en pleurant M. le Chevalier....

P A U L I N E.

Mon frere?...

R O S E.

Oui, lui-même. Ah! ce n'est pas-là tout...
Mais vous chancelez; mon Dieu, vous
allez tomber!...

P A U L I N E.

Ah! Rose, ma chere Rose, embrassez-
moi; hélas! je n'ai que vous qui puissiez
partager ma joie & ma douleur!...

R O S E.

Asseyez-vous donc, Mademoiselle, vous
êtes toute tremblante....

P A U L I N E.

Le Baron de Sénanges embrasse mon fre-
re!... Eh! quelle cause miraculeuse a donc
pu produire cet heureux changement?

L vj

R O S E.

Ce fils de M. le Baron n'est pas tué... tout au contraire, il se porte mieux que M. le Chevalier; il est arrivé tout d'un coup au moment même où son pere alloit partir, malgré les pleurs & les gémissements de Madame....

P A U L I N E.

Ah! Dieu.... Mais ce jeune homme est donc ici?...

R O S E.

Pardi, sûrement qu'il y est... & le plus beau de l'histoire, c'est que c'est notre écrivain.

P A U L I N E.

Comment?

R O S E.

Eh oui vraiment, c'est lui qui écrivoit à Mademoiselle Sophie; il l'aime. Il en avoit entendu parler à Valenciennes: dès ce temps-là, sa réputation lui avoit touché le cœur; & puis après s'être battu ici-près, il est resté sur la place sans connoissance pendant je ne fais combien de temps, & puis des payfans l'ont emmené chez eux; il leur a donné bien de l'argent pour garder le secret, & puis là il a encore entendu parler de Mademoiselle Sophie; enfin, il a guéri promptement, parce que sa blessure n'étoit pas dangereuse; & l'envie de voir Mademoiselle Sophie, l'a fait courir les champs aussi-tôt qu'il a pu marcher; enfin, il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit, & puis

il est venu se jeter aux pieds de son pere,
& lui conter tout cela.

P A U L I N E.

O Ciel! quel heureux dénouement!...
Mais comment avez-vous pu favoir tous
ces détails?...

R O S E.

J'ai questionné tout le monde, & puis
je suis entrée jusques dans le salon, où j'ai
vu & entendu tout ce que je vous raconte;
les portes sont toutes grandes ouvertes; les
maîtres, les domestiques, toute la maison
est là rassemblée.... J'ai vu Madame entre
les bras de Mademoiselle Sophie & de Ma-
demoiselle Constance, qui étoit prête à se
trouver mal de joie, en regardant M. le
Baron de Sénanges & son fils qui embras-
soient M. le Chevalier.... Oh que ce jeune
M. de Sénanges a bonne mine! il est aussi
joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a
été bien surpris, quand il a su qu'il s'étoit
battu contre le frere de Mademoiselle So-
phie; il en pleuroit comme un enfant: en-
fin, à présent il est bien heureux; car Ma-
dame & M. le Baron ont donné leur con-
sentement, & la noce se fera demain.

P A U L I N E.

Ma mere!... Croyez-vous, Rose, qu'elle
vous ait remarquée?...

R O S E.

Oh non, j'étois derriere tout le monde,
& puis elle ne voyoit que ses enfants; j'en-
tendois qu'elle disoit: *Ah, que je suis une
heureuse mere!*...

P A U L I N E.

Elle oublie que je suis sa fille!... Mon cœur est déchiré... Cependant à présent je suis la seule à plaindre. Délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume?... Ma mere dans les bras de Sophie & de Constance, ne se souvient même pas que la malheureuse Pauline existe!... Rien ne manque à son bonheur, & cependant elle a laissé sa fille infortunée sans secours & mourante... Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire par mes fautes la plus indulgente & la meilleure des meres!... Affreuse & terrible leçon!... J'avois la plus tendre des meres, j'étois la sœur la plus chérie; & maintenant oubliée, délaissée, je suis moins qu'une étrangere pour ma famille!... Hélas! je dois gémir de mes malheurs; mais je ne puis m'en plaindre, ils sont tous mon ouvrage.



SCENE XIII & dernière.

PAULINE, ROSE, SOPHIE
*suivie de quelques domestiques qui portent
 des flambeaux, & qui restent dans le fond
 du théâtre.*

S O P H I E.

Où est-elle, où est-elle?...

P A U L I N E.

Ciel! c'est ma sœur....

S O P H I E *courant à elle & l'embrassant.*

Chère Pauline, tous nos maux sont finis :
 venez, mon frere brûle de vous embrasser;
 ma mere vous demande.

P A U L I N E *l'embrassant.*

Ah! ma sœur, je fais tout.... Mais ma
 mere me demande!... Est-il bien vrai?...

R O S E.

Venez dans ses bras, ma sœur; elle vous
 attend, elle vous desire....

P A U L I N E.

Hélas! comment pourrai-je m'offrir à ses
 yeux?...

S O P H I E.

Ah! tout est oublié; elle ne se rappelle
 que votre douleur.... Cette mere si sensi-
 ble, elle frémit en songeant à tout ce que
 vous avez dû souffrir... elle ne voit que
 vos regrets, & l'avenir ne l'inquiete plus.

P A U L I N E.

Ah! je justifierai ses espérances; je ne veux vivre désormais que pour réparer des fautes dont ses bontés aggravent encore le repentir. Allons, chere Sophie, daignez me conduire à ses pieds. Ciel!... je crois entendre la voix de ma mere & celle de mon frere!...

S O P H I E.

C'est elle....

P A U L I N E.

Dieu!...

(La Marquise paroît dans le fond du théâtre; elle est soutenue d'un côté par le Chevalier de Valcour son fils, & de l'autre par Constance. Le Chevalier la quitte, pour aller embrasser Pauline qui se précipite dans ses bras, & court ensuite se jeter aux pieds de sa mere; la Marquise tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Constance derriere la soutient. La toile se baiffe.)

F I N.

LES DANGERS
DU MONDE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.



P E R S O N N A G E S .

La Marquise DE GERMINI.

La Vicomtesse DOROTHÉE, *Amie
de la Marquise.*

JULIETTE, *Femme-de-chambre de la
Marquise.*

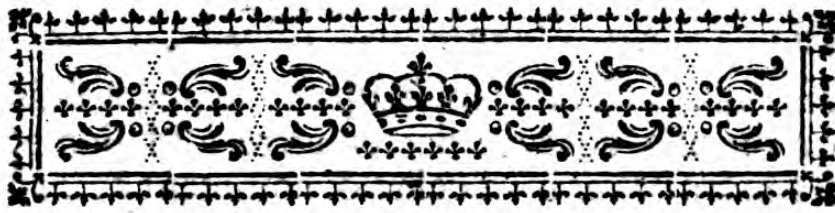
Une Marchande de Modes.

DORISÉE, *Tante de la Marquise.*

Un Valet-de-chambre.

Un Laquais.

La Scène est à Paris, chez la Marquise.



LES DANGERS
D U M O N D E,
COMÉDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon : on voit une Toilette , sur laquelle sont des Livres , une Ecritoire , &c.

JULIETTE, tenant des papiers, & parlant dans la coulisse.

NON, encore une fois, Madame n'y est pas ; remportez tous vos chiffons, & allez-vous-en. Les Marchandes de modes me feront tourner la tête. Dieu merci, en voilà une de renvoyée. Ah ! que n'ai-je pu chasser ainsi toutes les autres... Quel train ici tous les matins ! l'anti-chambre est pleine de Marchands, de Commissionnaires & de Créanciers ; on ne fait auquel enten-

dre. Voilà un paquet de mémoires qu'on m'a chargée de remettre à Madame. Il faudra payer tout cela ; & comment ? Si cela continue , je mourrai de chagrin. . . . Voyons un peu à combien ces maudits mémoires se montent. . . . (*Elle en déploye un.*) Ah ! celui-ci est de l'Ebéniste. (*Elle lit.*) *Pour une petite table , dix louis. . . . Pour une chiffonniere , quinze louis ; pour un bureau , huit cents francs.* Il étoit bien nécessaire de mettre huit cents francs à un bureau , pour écrire à Madame la Vicomtesse Dorothée ; car , graces au Ciel , voilà la plus grande occupation de Madame. . . . Passer sa vie ensemble , & s'écrire régulièrement dix billets par jour ; ah ! c'est plutôt de l'affectation que de l'amitié. . . . Ma chere Maîtresse , vous qui étiez si simple , si naturelle , quel changement ! Mais continuons. (*Elle lit.*) *Pour une petite écritoire , deux cents francs. Pour une grande écritoire , trois cents livres. Pour un porte-feuille à secret. . . .* Il y a de quoi perdre patience. Ne diroit-on pas que ce mémoire est pour un Ministre chargé de toutes les affaires de l'Etat ? Voyons le total. (*Elle lit.*) *Total cinq mille six cents livres !* cela fait dresser les cheveux à la tête. . . . Et celui-ci. (*Elle lit.*) *Pour un déjeuner de Seve , double chiffre de myrte & de roses , cent écus. Pour deux vases , double chiffre d'immortelles & de pensées , quatre cents francs. Pour un groupe représentant la confidence de deux jeunes personnes , cent*

vingt livres. Pour une table à thé , &c. &c. total huit mille deux cents livres. Si cela est croyable ! Ah ! en voilà un qui ne fera pas si cher , car je n'y vois que des cheveux. (*Elle lit en parcourant.*) *Bagues de cheveux , montre de cheveux , chaîne de cheveux , brassellets de cheveux , cachet de cheveux , collier de cheveux , boîte de cheveux : total neuf mille neuf cents livres.* Neuf mille neuf cents livres en cheveux ! juste Ciel , quelle extravagance ! Ma pauvre Maîtresse ! c'en est fait ; elle court à sa ruine Avec une fortune honnête , mais bornée , comment suffire à tout cela ? Et Monsieur est absent ; que dira-t-il à son retour ? Madame , qui est naturellement si honnête , si délicate , comment a-t-elle pu abuser à cet excès de la confiance d'un mari qui lui est si cher ? C'est cette folle , cette Vicomtesse Dorothée qui l'entraîne Funeste liaison , maudite amitié ! Je ne puis achever la lecture de ces mémoires , ils me percent le cœur ! Arrangeons cette toilette , Madame va revenir achever de se coëffer (*Elle arrange la toilette ; elle apperçoit une figure de biscuit.*) Ah ! qu'est-ce que cela ? une figure de biscuit Elle tient un chien Ah ! c'est l'Amitié , & c'est un présent de Madame la Vicomtesse. Allons , bon , nous courrons les Marchands toute la journée , pour trouver quelque chose à lui donner d'aussi ingénieux Mais quelqu'un vient Ah ! c'est Madame Dorizée

S C E N E II.**JULIETTE, DORIZÉE.****JULIETTE.**

MADAME veut-elle bien attendre un moment, je vais avertir ma Maîtresse.

DORIZÉE.

Non : elle est dans son cabinet avec un homme d'affaires, je ne veux pas la déranger ; & d'ailleurs je suis bien-aîsè, ma chere Juliette, de causer un peu avec vous. Après une absence de dix mois, & revenue seulement depuis huit jours, j'ai bien des questions à vous faire.

JULIETTE.

Je vous dois tout, Madame, mon éducation, mon sort, mon existence, je tiens tout de vos bontés ; ainsi vous devez être bien sûre de ma sincérité, elle fera aussi entière que ma reconnoissance est vive.

DORIZÉE.

Votre attachement, ma chere Juliette, pour ma niece & pour moi, est la récompense la plus douce que je pouvois espérer des soins que j'ai pris de votre enfance. Je connois la solidité de votre esprit, & la sûreté de votre caractère ; je suis bien certaine que vous donnez à ma niece les conseils les plus sages ; mais les suit-elle exactement ? J'arrive, je ne fais rien en-

core ; cependant je vous avoue que j'ai déjà vu ici plusieurs petites choses qui me déplaisent....

JULIETTE.

Ah, Madame, que votre absence nous a été funeste!...

DORIZÉE.

O Ciel! vous m'effrayez!....

JULIETTE.

Rassurez-vous, Madame, tout peut encore se réparer. Madame de Germini est toujours honnête, elle est toujours digne de votre tendresse : mais ne nous quittez plus.

DORIZÉE.

Hélas! vous savez avec quelle peine je la quittai : l'arrangement de mes affaires m'y forçoit ; je comptois sur son caractère, sur l'éducation que je lui ai donnée ; d'ailleurs, elle avoit vingt ans, & sa raison me paroiffoit au-dessus de son âge : j'avois guidé ses premiers pas dans le monde ; & après l'avoir observée & suivie pendant près d'un an, je crus pouvoir me séparer d'elle sans danger, & je la laissai entre les mains de sa belle-mère, non sans chagrin, mais du moins avec sécurité.

JULIETTE.

Et un de nos premiers malheurs, c'est que Madame sa belle-mère est fort vieille, d'un caractère assez foible, & que depuis six mois elle est presque entièrement tombée en enfance.

D O R I Z É E.

Et comment ne m'avez-vous pas mandé cela ?

J U L I E T T E.

Parce qu'ayant peu d'occasions de la voir, quoique nous logions chez elle, je ne l'ai su que très-tard, & dans le temps où nous vous attendions tous les jours.

D O R I Z É E.

Il est vrai que mon retour a été différé.

J U L I E T T E.

Madame, séparée de vous & de M. le Marquis, livrée à elle-même, n'ayant qu'une demi-expérience, (peut-être plus funeste qu'une ignorance entière, parce qu'elle donne de la confiance & de la présomption,) Madame, enfin, bonne, honnête, sensible, mais foible & légère, n'a pu résister au danger des mauvais conseils; elle se ruine en folles dépenses, achete tout, ne paye rien, perd le goût de l'occupation, néglige ses talents pour se livrer à une dissipation qui ne l'amuse même pas. Je la vois revenir le soir, se repentant de l'usage qu'elle a fait de sa journée, le cœur & l'esprit également vuides, excédée, fatiguée, & le lendemain, sans plaisir, mais par habitude, recommençant le même genre de vie.

D O R I Z É E.

Juste Ciel ! que m'apprenez-vous ? & que dira son mari, lui qui avoit une idée si parfaite de son caractère & de sa raison; lui qui, craignant pour elle l'ennui de vivre dans une terre éloignée de Paris, l'a-

mena

mena ici, la déposa entre les bras de sa mere, & partit, en ordonnant à son Intendant de lui donner tout l'argent qu'elle pourroit desirer? Eh quoi, tant de confiance & d'estime n'ont pu la retenir? Ignore-t-elle donc qu'en abuser, c'est, en se déshonorant, s'en rendre à jamais indigne?

JULIETTE.

Ah! Madame, n'accusez point son cœur.

DORIZÉE.

Mais à quoi sert un bon cœur, si la conduite & les actions de la vie en démentent les sentimens?

JULIETTE.

A gémir de ses fautes, à les réparer.

DORIZÉE.

Les réparer! eh! le peut-on toujours? Non. Celui qui peut en commettre de graves, ne réfléchit guere à la possibilité de la réparation; ou pour mieux dire, la supposition d'un tel calcul est chimérique: entraîné, séduit, égaré, conserve-t-on encore l'usage de sa raison, & la faculté de réfléchir? Comment ces idées si simples, que j'ai si souvent présentées à ma niece, ont-elles pu s'effacer de son souvenir?

JULIETTE.

Enfin, Madame, peut-être que mon attachement m'exagere les dangers de sa situation; je ne suis pas entièrement au fait de ses affaires, le désordre est peut-être moins grand que je ne l'imagine.

DORIZÉE.

Il faut toujours y remédier promptement,

266 *Les Dangers du Monde,*
& avant le retour de M. de Germini, qui
doit être prochain.

JULIETTE.

Ah! Madame, pourquoi l'a-t-il différé si
long-temps?

DORIZÉE.

Hélas! il comptoit n'être absent que six
mois: la même fatalité qui me fixoit dans
mes terres, le retenoit en Allemagne, où
vous savez qu'il fut appelé pour la suc-
cession de son oncle. Enfin, il me mande
que ses affaires sont finies, & qu'heureu-
sement quitte de tout embarras, il se flatte
de pouvoir être ici sur la fin du mois.

JULIETTE.

Quelle révolution va causer ce retour!...
Madame le craint & le desire.

DORIZÉE.

L'inconséquence, le repentir & les re-
grets, voilà les fruits de l'imprudence &
de la légèreté. Il semble, ma chère Ju-
liette, que, malgré la fragilité de l'espece
humaine, notre état naturel soit d'être rai-
sonnables; si nous cessons de l'être, le
trouble & l'agitation nous tourmentent &
nous dévorent; nous ne sommes plus d'ac-
cord avec nous-mêmes; sans la raison,
enfin, il n'est plus pour nous de bonheur
& de tranquillité, & le dégoût suit tou-
jours les faux plaisirs qu'elle réproûve.
(*Elle regarde à sa montre.*) Mais l'heure
s'avance; ma niece va bientôt venir nous
trouver, & j'ai encore mille questions à
vous faire. Dites-moi, Juliette, quel est le

caractere de la Vicomtesse Dorothee ? Elle a l'air bien étourdie ; & sa liaison avec ma niece . . .

JULIETTE.

Ah ! Madame , c'est cette maudite liaison qui cause tous nos malheurs. Madame la Vicomtesse a le cœur assez bon ; elle a naturellement de l'honnêteté ; elle est franche , incapable d'envie & d'aucun sentiment bas : mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaise éducation , le manque d'esprit , & une excessive légèreté ; toujours désœuvrée , voulant toujours s'amuser , n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuse , elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. De projets de fêtes , de spectacles , de bals , le desir de se montrer , d'être mieux mise qu'une autre , d'inventer une mode , de passer enfin pour la personne la plus recherchée de la société , la plus magnifique , la plus agréable ; voilà les seules idées dont elle soit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules ; elle affiche une *sensibilité* passionnée , un goût décidé pour les arts ; la musique , la peinture , lui tournent la tête ; elle passe , dit-elle , les nuits à lire ; elle se pique aussi de *philosophie* & de *bienfaisance* ; ces deux grands mots sont continuellement dans sa bouche ; elle fait des cours de physique , de chymie , manque toutes ses leçons , n'apprend rien , ne fait rien , parle de tout , décide impérieusement , en impose quelquefois aux fots ,

268 *Les Dangers du Monde,*

& fait pitié à tous les gens raisonnables.

D O R I Z É E.

Quel portrait!...

J U L I E T T E.

Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom & deux cents mille livres de rente, elle est à la mode : on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite ; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle & jeune : ces avantages ne suffisent pas pour être estimée, & pour obtenir une vraie considération ; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée, & c'est tout ce que desire Madame la Vicomtesse ; elle réfléchit trop peu, elle n'a pas assez d'esprit, d'élévation & de délicatesse, pour porter, à cet égard, ses prétentions plus loin.

D O R I Z É E.

Et voilà l'amie dont ma niece a fait choix !

J U L I E T T E.

Elle s'est jettée à la tête de Madame, qui jamais ne l'eût recherchée, mais qui a cédé à ses avances. La réputation de Madame, parfaite alors en tous points, ce qu'on disoit de son esprit, de son instruction, de ses talents, les éloges qu'on donnoit à sa conduite & à son caractère, tous ces avantages réunis inspirerent à la Vicomtesse le desir de se lier avec elle, non qu'elle eût de quoi les sentir & les apprécier, mais parce qu'elle pensa que devenir l'amie intime de Madame de Germini, se-

roit un bon air de plus. Madame, flattée des avances de la Vicomtesse, lui fut gré du motif qu'elle pénétra facilement, & cependant elle feignit de s'y méprendre, & de les attribuer à l'amitié, afin d'avoir le droit d'y répondre. D'ailleurs, Madame la Vicomtesse Dorothée, malgré tous ses travers, ses caprices & ses folles prétentions, n'est pas sans agréments quand elle oublie les différents rôles qu'elle veut jouer; elle a du naturel, de la franchise & de la gaieté; elle n'attachera jamais personne, mais elle est quelquefois aimable; & si elle n'intéresse pas, du moins souvent elle amuse. Madame a d'abord vivement été frappée de de ses ridicules, ensuite l'habitude les lui a fait paroître moins grands; &, ce qui est incroyable, elle a fini par en adopter plusieurs.

D O R I Z É E.

Je crois entendre ouvrir une porte....
C'est elle peut-être qui vient... Ecoutez-moi, Juliette, cachez-lui bien cette conversation, tâchez d'acquérir une connoissance détaillée de ses affaires, dès aujourd'hui, s'il est possible; vous m'en rendrez compte ce soir. D'ailleurs, peut-être elle-même me confiera-t-elle son embarras.

J U L I E T T E.

Ah! Madame, sa reconnoissance & sa tendresse pour vous sont extrêmes; mais son ame est si fiere! Elle vous doit tant! Non, la crainte seule des secours que vous pourriez lui offrir, l'empêchera de vous

270 *Les Dangers du Monde,*
témoigner la confiance dont vous êtes
digne.

D O R I Z É E.

Elle n'a pas craint d'abuser de celle de son mari, & n'ose, dans cette extrémité, recourir à moi! Ah! Juliette, ne confondons point avec l'orgueil la vraie délicatesse: l'un égare & conduit à l'ingratitude; l'autre est le guide le plus sûr & le plus éclairé que l'esprit & la raison puissent choisir. Eh quoi! dédaigner les bienfaits de l'amitié, avoir la coupable & folle inconséquence de rougir d'accepter ce qu'on voudroit pouvoir offrir; risquer de se perdre, plutôt que de s'adresser à sa véritable amie, à celle qui lui tint toujours lieu de mere; redouter de lui avouer ses fautes, de lui demander des conseils, des secours; ah, Ciel, est-ce là de la délicatesse, de la justice, de la reconnoissance?...

J U L I E T T E.

De grace, Madame, calmez-vous, je crois l'entendre.

D O R I Z É E.

Oui, c'est elle. Comme elle a l'air triste!

J U L I E T T E.

L'entretien de M. l'Intendant ne l'aura pas égayée.



 SCENE II.

JULIETTE, DORIZÉE, LA
MARQUISE *en robe du matin.*

LA MARQUISE.

JULIETTE... Ah! ma tante, vous voilà! je vous cherchois.... Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait avertir?

DORIZÉE.

On m'a dit que vous aviez affaire.

LA MARQUISE.

Eh! ne dois-je pas tout quitter pour vous? (*Elle lui baise la main. Dorizée la regarde un moment en silence.*) Vous regardez ma coëffure, vous la trouvez ridiculement haute, peut-être....

DORIZÉE.

Non, je n'y pensois pas. Qu'importe la maniere dont on est coëffée; mais je remarquois avec peine que vous êtes étonnamment maigrie & changée.

JULIETTE.

Ah! pour cela oui.

DORIZÉE.

Vous veillez beaucoup, je parie.

LA MARQUISE.

Il le faut bien, quand on vit dans le monde.

DORIZÉE.

J'y ai vécu aussi; ce temps même n'est

272 *Les Dangers du Monde,*
pas fort éloigné , & je ne veillois pas.

L A M A R Q U I S E.

Cependant le bal....

D O R I Z É E.

Et... ne veillez-vous qu'au bal?

J U L I E T T E.

Un peu aussi pour le Pharaon; un peu dans les petits soupers donnés à Madame la Vicomtesse.... Mais avec cela Madame communément est toujours dans son lit à cinq heures du matin.

L A M A R Q U I S E.

Une autre fois , Juliette , vous répondrez quand on vous questionnera , & je vous prie que ce soit avec moins d'exagération. Sortez.

(Juliette sort.)

D O R I Z É E.

Vous la traitez bien mal.

L A M A R Q U I S E.

Quoi ! lorsqu'elle cherche à me calomnier près de vous ?

D O R I Z É E.

Eh ! que vous importe ? N'êtes-vous pas toujours sûre que je vous croirai de préférence à toute autre ? Dites - moi positivement que vous ne jouez ni ne veillez d'habitude ; malgré la bonne opinion que j'avois de Juliette , je serai certaine qu'elle n'a pas dit la vérité ; quoiqu'elle soit fort au-dessus de son état , je ne puis cependant balancer un moment , entre l'affurance d'une femme-de-chambre & la vôtre. Vous ne répondez point.

LA MARQUISE *après un moment de silence.*

Ma tante, Juliette n'a dit que l'exaëte vérité.

D O R I Z É E.

Et sans cette explication, vous l'accusiez cependant de vous calomnier.

L A M A R Q U I S E.

J'ai eu tort; mais vous voyez du moins que je le répare sans détour. J'ai cédé au premier mouvement d'impatience qu'a dû m'inspirer cet empressement de vous apprendre des choses qu'elle étoit sûre que vous blâmeriez.

D O R I Z É E.

Puisque vous les faites sans scrupule, en sachant vous même qu'elles peuvent me déplaire, pourquoi craindre que j'en sois instruite? N'êtes-vous pas votre maîtresse? Je n'ai sur vous que les droits que votre amitié peut me donner; quand vous vous y refuserez, je n'ai plus ni reproches à vous faire sur vos fautes, ni conseils à vous offrir.

L A M A R Q U I S E.

Ah! ne me parlez point ainsi, vous me percez l'ame. Pourriez-vous me soupçonner d'oublier ce que je vous dois, & de ne pas avoir pour vous tout le respect & tout l'attachement de la fille la plus tendre? Combien de fois j'ai gémi de cette longue absence qui m'a séparée de vous! Ah! plutôt au Ciel que vous ne m'eussiez jamais quittée! Non, ma tante, mon cœur est tou-

M V

jours le même , vous y conserverez à jamais tous vos droits , & croyez que la crainte de vous affliger pourroit seule mettre des bornes à ma confiance.

DORIZÉE l'embrassant.

Hélas ! est-il rien de plus affligeant pour moi , que de vous en voir manquer ? . . . Achevez donc de me faire lire dans ce cœur naturellement si sensible & si vrai , & qui vient peut-être de ne s'ouvrir qu'à demi.

LA MARQUISE, avec embarras.

Qu'exigez - vous ? . . . D'ailleurs , je n'ai point de secrets . . . Il est vrai que depuis quelque temps je me suis livrée à un genre de vie trop fatigant pour moi ; mais j'y renoncerai sans peine , & je sens que l'occupation & la solitude conviennent mieux à mon caractère que toute cette vaine dissipation.

D O R I Z É E.

La solitude n'est faite ni pour votre âge , ni pour votre état. Ne sauriez-vous renoncer aux abus d'une dissipation excessive , sans devenir sauvage ? Ce ne feroit , mon enfant , que changer de folie. Vous devez vivre dans le monde ; jouissez des plaisirs innocents qui s'y trouvent ; donnez à la société sept heures de la journée ; mais du moins employez le reste à cultiver votre esprit & vos talents. Voilà tout ce que j'avois exigé de vous , & ce que vous m'aviez promis. Nous étions convenues aussi que vous ne joueriez point aux jeux de hasard.

LA MARQUISE.

Tout cela est vrai ; mais j'ai toujours joué un jeu si médiocre ! . . .

DORIZÉE.

Les jeux de hasard sont toujours chers & dangereux, sur-tout lorsqu'ils conduisent jusqu'à cinq heures du matin : d'ailleurs, ce sont eux qui donnent à une femme la réputation de joueuse ; & je vous ai parlé tant de fois des inconvénients affreux d'une telle réputation !

LA MARQUISE.

Vous m'avez quittée, je me suis égarée ; vous revenez, je retrouve mon guide ; je me corrigerai, n'en doutez pas . . .

DORIZÉE.

Je vois du moins que votre cœur n'est point changé . . . tout peut se réparer, j'en suis sûre à présent . . . Que faites-vous ce soir ?

LA MARQUISE.

Je n'ai point d'engagement. J'attends du monde ce matin ; mais ce soir je serai libre.

DORIZÉE.

Voulez-vous me donner à souper ?

LA MARQUISE.

Si je le veux ! . . . Est-il rien que je puisse préférer jamais au bonheur d'être avec vous ? Je serai seule.

DORIZÉE.

Puis-je y compter ?

LA MARQUISE.

Ah ! soyez-en sûre ; il n'y a point de tiers avec vous, qui ne me fût importun.

M vj

D O R I Z É E.

Vous m'aimez donc toujours?

L A M A R Q U I S E.

Autant que ma vie, & je le sens plus que jamais.

D O R I Z É E.

Vous avez un moyen bien facile de me le prouver.

L A M A R Q U I S E.

Ah! comment?

D O R I Z É E.

En m'accordant une confiance entière... mais nous causerons ce soir. Promettez-moi seulement de répondre sans détour à toutes les questions que je vous ferai.

L A M A R Q U I S E.

Ah! je pourrois desirer que vous ignorassiez mes fautes; mais mentir, & sur-tout avec vous, non, ma tante, vous ne le craignez pas.

D O R I Z É E.

Il suffit, je suis parfaitement tranquille & contente... mais il faut achever votre toilette. Adieu, ma chère fille; à ce soir, nous reprendrons cette entretien.

(*Elle l'embrasse.*)

L A M A R Q U I S E.

Que vos bontés me rendent heureuse!...

J U I L E T T E *survenant.*

Madame, voilà un billet, & l'on attend la réponse.

D O R I Z É E.

Allons, mon enfant, je vous laisse. A

ce soir. (*La Marquise conduit Dorizée, elles s'embrassent au bout du salon.*)

JULIETTE *les regardant.*

Madame est toute attendrie. . . . je suis tentée de croire qu'elle aura tout avoué. Ah! que je le voudrois!

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIETTE, UN
VALET-DE-CHAMBRE, UN
LAQUAIS.

LA MARQUISE *revenant.*

VENEZ m'embrasser, ma chere Juliette, & recevoir mes excuses de la maniere dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

JULIETTE *baise la main qu'elle lui tend, la Marquise l'embrasse.*

Des excuses! . . .

LA MARQUISE.

Oui, cette expression n'est pas trop forte. N'avez-vous pas été la compagne de mon enfance? N'êtes-vous pas l'amie que ma tante m'a donnée? . . . Elevée avec moi, élevée par elle, que de titres vous avez pour m'être chere! . . . Ah! Juliette, que n'ai-je profité comme vous de l'éducation que j'ai reçue. . . . Hélas! je n'ai jamais senti mes torts avec autant d'amertume qu'aujourd'hui.

JULIETTE.

Ah! Madame, de quel attendrissement

278 *Les Dangers du Monde,*
vous me pénétrez!... Je l'avois prévu,
que cet entretien salutaire vous rendroit
entièrement à vous-même....

L A M A R Q U I S E.

Ma tante!.... que je l'aime!.... quelle
ame peut se comparer à la sienne! quelle
raison! quelle douceur! quelle charmante
& tendre indulgence!....

U N V A L E T - D E - C H A M B R E *apportant
un billet.*

Madame, c'est de la part de Madame
la Baronne de Saint-Phar, & l'on attend
la réponse.

L A M A R Q U I S E.

Il suffit.... (*Elle lit.*) (*Le Valet-de-Cham-
bre sort.*) Quelle importunité!.... Mais
il faut bien répondre.... Qu'ai-je fait du
premier billet?.... Ah! le voici.... Al-
lons, je vais écrire, Juliette, pendant que
vous acheverez de me coëffer. Mettez seu-
lement quelques fleurs dans ma tête.... à
la hâte.... (*Elle se met à sa toilette, &
prend son écritoire.*)

J U L I E T T E *à part.*

Ces maudits billets, je le parie, vont
la distraire de ses bonnes dispositions....
(*Juliette prend des fleurs dans un carton.*)
Madame veut-elle cette guirlande de Roses?

L A M A R Q U I S E.

Tout ce que vous voudrez, cela m'est
égal. (*Juliette s'approche & la coëffe.*) (*La
Marquise cherchant sur sa toilette.*) Où
donc est mon cachet?.. (*Elle apperçoit la
figure de biscuit.*) Ah! Juliette....

JULIETTE.

Quoi donc , Madame , je vous ai piquée?

LA MARQUISE.

Eh ! non. Regardez -donc la jolie chose !

JULIETTE.

Ah ! ce n'est que cela? C'est une galanterie de Madame la Vicomtesse ; il y a même un billet par-là. (*Elle cherche avec la queue de son peigne.*) Tenez , le voici.

LA MARQUISE.

Comment ne me parlez-vous pas de cela ? (*Elle lit le billet.*)

JULIETTE.

Je l'avois oublié. Je suis si blasée sur toutes ces figures de l'amitié , & les autels de l'amitié , & les chiffres! . . .

LA MARQUISE.

Son billet est charmant , & cette attention a réellement beaucoup de grace.

JULIETTE à part.

Oui tout-à-fait.

LA MARQUISE.

Ah ! convenez , Juliette , que cette figure est ravissante ; elle a une expression!

JULIETTE.

Moi , je ne lui vois qu'un visage fade & long , qui me paroît d'une infipidité à donner des vapeurs. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE sèchement.

Vous êtes difficile. Pour moi , je la trouve charmante.

JULIETTE.

C'est tout ce qu'il faut.

280 *Les Dangers du Monde,*
LA MARQUISE se regardant dans un
miroir.

Comme vous m'avez coëffée! Mais c'est affreux! Donnez-moi encore une branche de roses & puis cachetez mes lettres, & portez-les. (*Juliette cache avec des pains à chanter. La Marquise raccommode sa coëffure.*)

UN LAQUAIS.

Madame, c'est de la part de Madame la Comtesse de Rosanne. . . . (*Il lui donne un billet, la Marquise lit.*)

JULIETTE.

Et de trois!

LE LAQUAIS.

Madame la Marquise Sophie & Madame de Torvures ont envoyé favoir des nouvelles de Madame.

LA MARQUISE.

C'est bon. Il n'y a point de réponse à ce billet. Juliette, donnez-lui ceux que vous venez de cacheter. . . . (*Le Laquais s'en va.*) (*La Marquise au Laquais.*) Écoutez, il faut aller favoir des nouvelles de Madame Dorville.

JULIETTE.

Est-ce qu'elle est malade?

LA MARQUISE.

Oh! non, mais elle avoit hier un peu de migraine à l'Opéra. . . . (*Au Laquais.*) Et puis de Madame de Germeuil. . . . entendez-vous?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame. (*Il sort.*)

LA MARQUISE *se coëffant toujours.*

Une épingle..... raccommodez donc cette boucle.... (*Elle se regarde.*) Il est vrai que je suis aujourd'hui d'un changement....

JULIETTE.

A la vie que vous menez, cela est tout simple; & si cela continue, dans deux ans vous ne ferez plus du tout jolie.

LA MARQUISE.

Je ne m'en foucie guere; ne faut-il pas toujours finir par-là?

JULIETTE.

Oui; mais en vieillissant avant le temps, on détruit sa fanté, & ce malheur est très-réel. D'ailleurs, Madame, si vous êtes si peu attachée à votre figure, pourquoi ces toilettes éternelles qui consomment un temps que vous pourriez bien mieux employer?

LA MARQUISE.

Vous avez raison, d'autant plus que la toilette me fatigue & m'ennuye à l'excès.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Mademoiselle le Doux demande si elle peut entrer.

JULIETTE.

Ah! bon, voici à présent les Marchandes de modes....

LA MARQUISE.

Renvoyez-la, je n'ai besoin de rien.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle dit qu'elle ne desire que l'honneur de voir Madame, & de lui montrer des mo-

282 *Les Dangers du Monde,*
des nouvelles. D'ailleurs, elle vient de la
part de Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Ah! cela est différent. Eh bien, dites-lui
qu'elle entre; mais prévenez-la bien que je
ne veux rien acheter.

JULIETTE *à part.*

Eh oui, belle résolution!

LA MARQUISE.

Il faut bien s'en débarrasser....

JULIETTE.

La voici avec toute sa boutique.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIETTE,
LE VALET-DE-CHAMBRE,
LE LAQUAIS, Mademoiselle LE
DOUX, UNE FILLE DE BOU-
TIQUE, *portant plusieurs cartons.*

LA MARQUISE *se levant de sa toilette.*

BON jour, Mademoiselle le Doux; vous
ferez bien mécontente de moi, car je ne
vous achèterai décidément rien.

Mademoiselle LE DOUX.

Eh, mon Dieu! Madame, ce n'est pas
l'intérêt qui me guide; mais je fais que
personne n'a plus de goût que Madame la
Marquise, & je voulois seulement lui faire
voir que je ne suis pas tout-à-fait indigne
d'obtenir sa protection.

LA MARQUISE.

La Vicomtesse Dorothée m'a souvent parlé de vous.

Mlle. LE DOUX.

Elle a mille bontés pour moi... & puis il y a un si grand plaisir à travailler pour elle; sa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre... (*Tout en parlant, Mademoiselle le Doux étale différents chiffons.*) Pour moi, Madame, j'ai une fantaisie qui m'empêchera de faire fortune; c'est que je n'ai d'adresse que pour les jolies personnes; & jamais je n'ai recherché la pratique des laides.

JULIETTE *à part.*

Elle fait son métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle. LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit: je l'ai nommé l'*Espiegle*; il fiéroit bien à Madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mademoiselle le Doux... Juliette, venez donc voir l'*Espiegle*. Il est joli, au vrai.

JULIETTE.

Mais, si donc, Madame, il est hideux!
LA MARQUISE *le plaçant au-dessus de sa tête, & se regardant dans le miroir.*

Oh, la bonne figure!... Regardez donc, Mademoiselle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre *Espiegle*.

Mlle. L E D O U X.

Ah ! Madame , je voudrais que vous fussiez peinte comme cela. En vérité , ce bonnet vous va si bien , que si vous ne le prenez pas , je ferai véritablement inconsolable. Ce n'est assurément pas pour la conséquence du bonnet ; car ce matin Madame de Larcé a voulu me l'acheter...

L A M A R Q U I S E.

Madame de Larcé !... Ah ! par exemple , elle est un peu vieille pour prétendre encore à l'espièglerie.

Mlle. L E D O U X.

Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Tenez , Madame , il ne peut convenir qu'à vous.... Madame la Vicomtesse est bien jolie ; mais elle n'a pas la vivacité , la physionomie de Madame ; & ce bonnet-là ne lui fiéroit sûrement pas autant.

L A M A R Q U I S E.

De quel prix est-il ?

Mlle. L E D O U X.

Madame remarquera qu'il est d'une blonde comme sûrement elle n'en a jamais vu , & qu'il y a beaucoup d'ouvrage ; malgré cela , il n'est que de six louis.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! par exemple , je l'aurois estimé plus cher.

J U L I E T T E.

En effet , une aune de blonde , & une demi-aune de gaze pour six louis , cela est bien bon marché...

LA MARQUISE.

Ah ! j'entends la voix de la Vicomtesse...

JULIETTE.

Allons, bon ; tous les chiffons vont rester ici.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est elle. (*Elle sort en courant pour aller au-devant d'elle.*)

SCÈNE VI.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX.

JULIETTE, *à part.*

NE diroit-on pas qu'elle va la retrouver après une absence d'un an ? Elles se sont quittées cette nuit à quatre heures. Quelle exagération que tout cela !... Mais c'est la mode.

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je vois qu'il faut gagner cette fille. (*Haut.*) Mademoiselle, on m'a dit que vous aimiez beaucoup Madame Girard, qui fournit ordinairement Madame la Marquise. Je crois que si j'étois connue de vous, vous ne me verriez point avec peine ici.

JULIETTE.

Mademoiselle, vous êtes mal informée ; car loin d'aimer Madame Girard, je ne la puis souffrir.

Mlle. L E D O U X.

Ah! je suis charmée que vous me parliez à cœur ouvert; je ne veux faire tort à qui que ce soit : mais puisque vous connoissez Madame Girard, je vous dirai franchement que je ne la crois pas digne de la confiance des personnes honnêtes. Elle n'est pas plus adroite qu'une autre, & elle est d'ailleurs d'une avidité, d'une avarice... Mais moi, je vous assure que je fais bien reconnoître les procédés qu'on a pour moi.

J U L I E T T E *à part.*

Je la vois venir.... ceci ne m'est pas nouveau.

Mlle. L E D O U X.

Je voudrois bien, Mademoiselle, qu'il y eût dans ma boutique quelque chose qui pût vous plaire. Ce demi-négligé, par exemple...

J U L I E T T E.

Il est fort à mon gré; mais vous avez là un petit manteau qui me tourne la tête.

Mlle. L E D O U X.

(*A part.*) Elle en agit sans façon....
(*Haut.*) En effet, la dentelle en est superbe, mais il est fort à votre service, ainsi que le bonnet.

J U L I E T T E.

Oh! cela seroit trop cher pour moi.

Mlle. L E D O U X.

Vous moquez-vous, Mademoiselle? je vous prie de me permettre de vous offrir

ces deux bagatelles. Je ne demande que votre amitié.

J U L I E T T E.

Et la pratique de Madame.

Mlle. L E D O U X, *en riant.*

Mais cela va fans dire.

J U L I E T T E.

Gardez vos chiffons, Mademoiselle le Doux : vous m'avez jugée d'après toutes les femmes-de-chambre que vous avez connues ; moi, je n'aurai point l'injustice de confondre toutes les marchandes de modes avec vous. Une autre fois foyez donc plus circonspecte, & souvenez-vous que, dans tous les états, on peut trouver des sentiments nobles & de l'honneur.

Mlle. L E D O U X, *à part.*

Quelle humeur bizarre & revêche !

J U L I E T T E.

Mais voilà Madame qui revient.



 S C E N E VII.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX,
LA MARQUISE, LA VICOM-
TESSE.

(*La Marquise & la Vicomtesse arrivent en se
tenant sous le bras *.*)

LA VICOMTESSE à la Marquise.

QUEL prix, mon cœur, vous attachez
à une attention si médiocre!...

(*Elle l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Oh! cela est charmant! Tenez, la voilà
encore sur ma toilette; car je ne l'ai dé-
couverte que dans l'instant.... Juliette,
prenez-la, & portez-la dans mon cabinet...

JULIETTE.

Quoi, Madame?...

LA MARQUISE.

Cette figure de biscuit; mais prenez bien
garde de la casser.

JULIETTE à part.

La perte, en effet, seroit grande....
(*Elle prend la figure, & s'en va.*)

LA

* Toutes les fois que les deux amies se di-
sent des choses *sensibles*, elles doivent subite-
ment prendre une petite voix claire & traînante,
se regarder tendrement en penchant la tête,
s'embrasser souvent, &c.

LA VICOMTESSE.

A présent, occupons-nous un peu de Mademoiselle le Doux. (*A la Marquise :*) N'est-ce pas, mon cœur, qu'elle est aimable? . . . Mademoiselle le Doux, avez-vous des Pouffs? . . .

Mlle. LE DOUX.

Oui, Madame; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

C'est un monstre. . . . Montrez-moi autre chose; apportez-nous ce grand carton. (*A la Marquise :*) Affeyons-nous.

(*Elles s'assoyent.*)

LA MARQUISE.

Oui, donnez-le-nous sur nos genoux. . . . là, fort bien. (*La Vicomtesse & la Marquise tirent du carton différents chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

Voilà un assez joli chapeau. . . . Il est commun pourtant. Mademoiselle le Doux, il faut que je fasse un travail avec vous sur les chapeaux; je vous donnerai des idées.

Mlle. LE DOUX.

Madame a tant d'imagination!

LA MARQUISE.

Mademoiselle le Doux, tenez, mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah! mon cœur, prenez encore ce bonnet; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

Tome I.

N

L A V I C O M T E S S E.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reste dans le carton. Mademoiselle le Doux, faites-le porter dans ma voiture. (*Elle prend le carton.*)

S C E N E V I I I.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX,
LA MARQUISE, LA V I C O M T E S S E.

JULIETTE à la Vicomtesse.

O N demande à quelle heure Madame veut ses chevaux?

L A V I C O M T E S S E.

Qu'on ne les ôte pas, je vais m'en aller. (*À la Marquise.*) A propos de chevaux, que je vous conte quelque chose de charmant. Hier la Baronne étoit priée à un dîner de noce, il y avoit un Pharaon. Elle est arrivée à deux heures; & en entrant dans le salon, elle a très-froidement demandé ses chevaux pour le lendemain à midi.

L A M A R Q U I S E.

Ah! cela est fort drôle!...

L A V I C O M T E S S E.

Ce qui l'est moins, c'est que la malheureuse a perdu deux mille louis; qu'elle n'a que deux mille écus de pension, & qu'elle ne fait ou donner de la tête. Il ne faut pas

parler de cette aventure, nous lui avons promis le secret.

JULIETTE *à part.*

Il est bien gardé!...

LA VICOMTESSE.

Si cela étoit su, elle seroit brouillée sans retour avec sa famille.

LA MARQUISE.

Cela est affreux. (*La Marquise & la Vicomtesse se parlent à l'oreille.*)

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je suis charmée de savoir cela, j'en ferai mon profit. (*Haut.*) Ces Dames n'ont plus rien à m'ordonner?

LA MARQUISE.

Adieu, Mlle. le Doux... Juliette, dites qu'on ne laisse entrer personne... Entendez-vous?

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort avec Mlle. le Doux qui remporte ses cartons.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE.

J'ESPÉROIS, ma chere amie, que vous dîneriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh! ne suis-je pas engagée à une lecture

292 *Les Dangers du Monde,*

re, à un thé.... Ah! j'ai oublié mon sac à parfler; que je suis étourdie! Je m'ennuierai à la mort.... Je ne puis entendre lire sans parfler....

L A M A R Q U I S E.

Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire?

L A V I C O M T E S S E.

C'est un Poëme....

L A M A R Q U I S E.

Ah! du Chevalier d'Herbain, je parie?

L A V I C O M T E S S E.

Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoissez le Chevalier, il est d'une modestie, d'une simplicité!... Le nom d'auteur lui fait une peur affreuse, comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

L A M A R Q U I S E.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire son Poëme à soixante personnes.

L A V I C O M T E S S E.

Bon! aujourd'hui nous ferons plus de cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a beaucoup d'amis.... Je suis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, savez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui?

L A M A R Q U I S E.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes si parée dès le matin?

L A V I C O M T E S S E.

Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures, je vais à la Comédie Française,

de-là je reviens vous prendre , nous allons voir le ballet nouveau ; nous faisons deux ou trois visites , & puis souper chez l'Am-
bassadeur. Nous jouerons au Pharaon ; j'y suis ruinée , n'importe ; j'ai pour lui une passion aussi constante que malheureuse . . . Je finirai par quitter le jeu & le monde , tout cela m'excede ; au vrai je ne suis bien qu'avec vous , ou absolument seule ; je deviens misanthrope , je vous en avertis : si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve . . . & puis je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine sensibilité , c'est un présent du Ciel bien funeste . . . Mon cœur , avez-vous là du rouge ? c'est que le mien est un peu trop pâle.

L A M A R Q U I S E.

En voilà. (*La Vicomtesse se place devant la toilette, & met du rouge.*) Je vous assure que vous êtes , ce matin , bien en beauté , & mise à peindre. Si Madame de Sémure vous voit aujourd'hui , vous la ferez mourir de dépit.

L A V I C O M T E S S E.

L'horrible chose que l'envie ! comme elle enlaidit l'objet qui l'éprouve !

L A M A R Q U I S E.

Oh , cela est vrai . . . Mon cœur , avez-vous pensé à nos habits pour ce quadrille ?

L A V I C O M T E S S E.

Oui , mon enfant. Je crois , à ne vous rien cacher , qu'il fera un peu de bruit , no-

294 *Les Dangers du Monde,*
tre quadrille. . . . Nous ferons encore six
répétitions, n'est-ce pas?

L A M A R Q U I S E.

Assurément.

L A V I C O M T E S S E.

Comment trouvez-vous Madame de Blémont, qui a manqué la dernière pour aller solliciter ses Juges, pour aller parler à son Rapporteur? . . .

L A M A R Q U I S E.

Mais on dit que ce procès est très-important, il décide de sa fortune.

L A V I C O M T E S S E.

A la bonne heure; mais elle pouvoit fort bien remettre ses Juges à un autre jour. En tout elle a des manières provinciales, Madame de Blémont; elle a beaucoup vécu dans ses terres. . . .

L A M A R Q U I S E.

Elle a du mérite, à ce que disent ses parents.

L A V I C O M T E S S E.

Cela peut être; mais c'est un mérite qui n'est assurément pas brillant. Avez-vous remarqué comme les coudes de son panier sont toujours tombants; elle a la plus mauvaise grace. . . Je ne fais pas pourquoi elle est de notre quadrille, elle le déparera. . . .

L A M A R Q U I S E.

Elle ne danse pas mal, & elle est jolie.

L A V I C O M T E S S E.

Oh! jolie, vous êtes bien bonne. Elle a pu l'être, mais elle n'est plus jeune; elle a

au moins vingt-sept ans, quoiqu'elle ne s'en donne que vingt-quatre... Mais, ma chère amie, il faut que je vous quitte.

LA MARQUISE.

Quoi! déjà.

LA VICOMTESSE.

Nous nous reverrons ce soir. J'ai mille choses à vous dire; j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à mon amie; je vous assure que j'ai plus d'un chagrin, & si je n'avois pas autant de courage....

LA MARQUISE.

Vous m'inquiétez.

LA VICOMTESSE.

Je vous conterai tout cela à l'Opéra.... A propos, mon cœur, prenons-nous cette petite loge, vous êtes-vous décidée là-dessus?

LA MARQUISE.

Mais si cela vous convient....

LA VICOMTESSE.

Cela me charmera. Ce sera un moyen de plus d'être avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y consens.

LA VICOMTESSE.

Adieu, mon chat. (*Elle l'embrasse.*) Ce petit entretien m'a fait du bien, j'avois du noir quand je suis venue.... Adieu, ma chère amie.... Connoissez-vous ma voiture neuve?

LA MARQUISE.

Non, mon cœur. Est-elle là-bas?

L A V I C O M T E S S E.

Oui. Venez la voir, elle est ravissante.

L A M A R Q U I S E.

Allons, volontiers. (*Elle se prennent
sous le bras, & s'en vont.*)*Fin du premier Acte.*

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.**LA MARQUISE, JULIETTE.****LA MARQUISE.**

JULIETTE, préparez ma robe verte brodée, je m'habillerai bientôt.

JULIETTE.

Quoi, Madame, pour souper ici tête-à-tête avec Madame votre tante!

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, j'étois engagée depuis huit jours à un souper d'Ambassadeur, la Vicomtesse me l'a rappelé.

JULIETTE.

Mais, Madame, vous avez donné votre parole à Madame Dorizée de l'attendre ce soir, & en vérité vous pouvez bien lui sacrifier un souper de cent personnes, dont la plus légère excuse vous dégagera facilement.

LA MARQUISE.

Oui, mais la Vicomtesse ne me le pardonneroit jamais.

JULIETTE.

Madame votre tante sera fort en droit de vous pardonner encore moins.

N v

L A M A R Q U I S E.

Je le crains, car je suis persuadée qu'elle trouvera ma raison très-mauvaise.

J U L I E T T E.

Oh, détestable, soyez-en sûre.

L A M A R Q U I S E.

Cela est fort embarrassant... assurément je serois au désespoir de déplaire à ma tante, & aucune crainte pour moi ne peut être comparée à celle-là. Mais, Juliette, vous l'avouerez-je; l'idée de ce tête-à-tête avec elle, que je desirois si vivement ce matin, maintenant me trouble & m'inquiète...

J U L I E T T E.

Quoi, se peut-il?

L A M A R Q U I S E.

Ah! ce changement ne vient point de mon cœur... dans tout autre temps je sacriferois tous les plaisirs du monde au bonheur si doux de passer une soirée seule avec ma tante. Oui, Juliette, il est bien vrai que la sagesse & la raison s'expriment par sa bouche. Quel plaisir je goûtois à l'écouter, quand je suiivois ses conseils! A présent elle me persuade toujours; mais en même-temps ses discours me font éprouver une confusion secrète, & des regrets dont je ne puis vous dépeindre l'amertume. Hélas! il faut sans doute ne s'être jamais égarée, pour jouir de tout le charme des leçons de la vertu.

J U L I E T T E.

Il est vrai qu'autrefois en vous détaillant

tous les devoirs d'une femme , on vous offroit l'image fidelle de votre vie.

LA MARQUISE.

Ah ! Juliette , & j'ai pu négliger & perdre un semblable bonheur !...

JULIETTE.

Vous le retrouverez , & l'expérience y joindra une vertu de plus , la méfiance de vous-même. (*Un Valet-de-Chambre paroit.*)

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est un Peintre qui apporte à Madame trois portraits.

LA MARQUISE.

Ah ! je fais ce que c'est. Allez les placer dans mon cabinet à la suite des autres. (*Le Valet-de-Chambre sort.*)

JULIETTE.

Neuf & trois font douze.... l'on n'a communément que les portraits de ses amies intimes ; ainsi , Madame , vous avez douze amies intimes ; je vous en fais mon compliment.

LA MARQUISE.

Non , je n'ai d'amie intime que la Vicomtesse , les autres ne font que des liaisons.

JULIETTE.

Cependant je vous vois pour toutes ces Dames les mêmes attentions ; vous leur rendez les mêmes soins , à peu de choses près : elles font sur la petite liste ; vous les accablez de caresses ; dans la moindre

absence vous leur écrivez ; quand vous les rencontrez , vous avez toujours quelques secrets à leur dire à l'oreille ; si l'une d'elles est malade , vous paroissez éprouver les plus vives inquiétudes , & vous courez vous enfermer avec elle. Si ce n'est pas-là de l'amitié , quel nom , Madame , doit-on donner à de telles démonstrations ? Ah ! ma chere maîtresse , permettez-moi de vous le dire , votre ame & votre esprit devroient vous préserver du travers de suivre cette mode ridicule , & vous faire mépriser ces vaines & puériles affectations. Pardonnez à mon zele , il m'emporte ; mais mon devoir est de vous offrir la vérité , je vous crois digne de l'entendre.

L A M A R Q U I S E.

Vous ne vous trompez pas , Juliette ; je fais du moins connoître le prix de vos conseils & de votre amitié ; croyez même qu'il y a des moments où je suis tout aussi choquée que vous l'êtes , des ridicules que vous me dépeignez : la vie que je mene , me déplaît ; mais elle m'a fait malheureusement contracter l'habitude de l'indolence & de la paresse ; j'ai perdu le goût de l'occupation ; j'ai négligé de cultiver ces talents qui m'attiroient autrefois tant de louanges , & je suis effrayée du travail & du temps qu'il me faudroit pour me remettre au point où j'étois. Voilà ce qui m'arrête , je vous l'avoue.

J U L I E T T E.

Il est vrai , Madame , que si vous balan-

tez encore long-temps , vous pourriez bien à la fin vous aviser trop tard de vous remettre à l'étude. Mais , de bonne foi , pensez-vous que dix-huit mois de désœuvrement ayent pu vous faire perdre le fruit de quinze ans. de travail & d'application ? Enfin , Madame , si la tête vous tournoit de cette dissipation dans laquelle vous vivez , si vous ne trouviez rien de comparable au bonheur de faire des visites , d'aller aux spectacles , & de jouer au Pharaon , je concevrois qu'il doit vous en coûter pour faire à la raison un tel sacrifice ; mais le monde vous fatigue , vous excède. . . .

L A M A R Q U I S E .

Souvent cela est vrai. . . mais cependant , Juliette , quoique j'aye naturellement autant d'aversion que de mépris pour la coquetterie , je ne suis pas toujours absolument insensible au plaisir de plaire.

J U L I E T T E .

Fort bien , j'entends. Vous n'êtes pas fâchée de vous montrer , & de remarquer qu'on vous a trouvée jolie , n'est-ce pas ? . . .

L A M A R Q U I S E .

Oui ; mais c'est un plaisir si court & si peu vif ! . . .

J U L I E T T E .

Ah ! cela doit être ; car vous partagez ce triomphe avec tant d'autres , que , pour peu que vous ayez d'amour-propre , vous ne devez pas vous contenter de celui-là. Il faut que je vous conte à ce sujet , ce que j'entendis dire l'autre jour : c'étoit à cette

belle fête que donna M. l'Ambassadeur ; vous y étiez avec Madame la Vicomtesse, & vous fixiez l'une & l'autre une grande partie des regards ; j'étois dans la foule, & j'écoutois les jugemens qu'on faisoit sur vous deux ; je ne vous déguiserai point qu'ils furent presque tous à l'avantage de Madame la Vicomtesse. L'on vous comparoit l'une à l'autre ; & l'éclat, la régularité, la noblesse de la figure de votre amie, réunirent tous les suffrages. J'en étois outrée ; car moi, Madame, je vous trouve plus jolie. Mais j'éprouvai bien une autre colere : tout-à-coup, auprès de ce groupe d'hommes dont j'écoutois l'entretien, passe & s'arrête cette nouvelle mariée, qui est toujours si parée, si peu jolie, & qui fait tant de mines ; je ne me souviens plus de son nom. . . .

L A M A R Q U I S E.

Madame d'Ervignac ?

J U L I E T T E.

Justement. Eh bien donc Madame d'Ervignac, après avoir fait à ces Messieurs cent minauderies, plus désagréables les unes que les autres, & tous ces tortillements de tête que vous lui connoissez, passa & suivit sa belle-mere dans une autre piece. Elle laissa mon groupe dans une telle admiration de ses charmes, qu'il ne fut plus question que de la louer. On vanta sa grace, sa physionomie : on convint unanimement qu'elle étoit mille fois plus agréable, plus piquante, (pardonnez-moi ma sincérité) que vous,

Madame, & même que Madame la Vicomtesse Dorothée, qu'on avoit trouvée si charmante l'instant d'auparavant.

LA MARQUISE.

Mais cela n'est pas croyable; Madame d'Ervignac est véritablement laide.

JULIETTE.

Oh! j'en conviens; mais le récit que je vous fais, n'en est pas moins fidele. Tenez, j'étois avec le maître-d'hôtel de M. l'Ambassadeur, qui se divertit aussi beaucoup de cette conversation.

LA MARQUISE.

Je parierois que votre groupe étoit composé de la plus mauvaise compagnie....

JULIETTE.

Mais c'étoient des hommes que j'ai vus très-souvent chez Madame; par exemple, M. le Vicomte d'Elbi & son frere, M. de Royanne, M. le Chevalier d'Herbain, & cinq ou six autres.

LA MARQUISE.

Le Chevalier d'Herbain en étoit?...

JULIETTE.

Ah, mon Dieu, oui! & c'étoit un des plus passionnés pour Madame la Vicomtesse, & ensuite pour Madame d'Ervignac, malgré toutes les fadeurs qu'il vous dit quelquefois à votre toilette; mais voilà, Madame, comme sont tous les hommes, & voilà pourquoi il est si malheureux d'attacher un grand prix à la beauté. Quelque jolie qu'on puisse être, il est possible d'être effacée par une autre; & ce qui est plus pi-

quant encore, & cependant très-commun, c'est de se voir préférer la figure la plus médiocre. Ainsi un succès universel dans ce genre, est une chimere : le caprice sans raison le donne aujourd'hui, & de même le ravira demain. Mais le triomphe qui ne tient ni à la fantaisie, ni à la mode, & qui, dans tous les temps, à tous les âges, peut véritablement satisfaire l'amour-propre, c'est celui d'intéresser par son caractère & par sa conduite; de plaire par les grâces, par l'esprit, & par les charmes des talents.

L A M A R Q U I S E.

Allons, Juliette, voilà qui est décidé, je vais me remettre à l'étude; dès demain je commencerai. Faites accorder mon *piano-forte*, ma harpe; préparez mon chevalet, mes couleurs; placez dans ma bibliothèque tous les livres d'histoire que ma tante m'avoit donnés, & brûlez tous mes romans.

J U L I E T T E.

Ah! quelle bonne résolution, pourvu qu'elle soit durable!

L A M A R Q U I S E.

Elle le fera, n'en doutez pas.... Mais que nous veut-on?

U N L A Q U A I S à la Marquise.

Madame, cette pauvre femme d'une de vos terres, qui est déjà venue hier, demande à vous parler.

L A M A R Q U I S E.

Dites-lui qu'elle attende.

(*Le Laquais sort.*)

JULIETTE.

C'est sans doute cette femme dont la maison a été brûlée ?

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu oui ! Elle a grand besoin de secours, & je suis bien malheureuse de ne pouvoir lui en donner dans ce moment.

JULIETTE.

La bonté du cœur, sans une sage économie, ne peut causer que de vains regrets ; vous l'éprouvez, Madame ; il n'est pas possible d'être en même-temps prodigue & bienfaitante.

LA MARQUISE.

Toute réflexion faite, je jouerai ce soir au Pharaon ; si je gagne, j'aurai le plaisir de tirer cette pauvre femme de l'état où elle est.

JULIETTE.

Et si vous perdez ?

LA MARQUISE.

Ah ! je gagnerai, j'en suis sûre ; mon motif me portera bonheur.

JULIETTE.

En soulageant cette femme, vous ferez une action satisfaisante pour vous, mais non pas une bonne action.

LA MARQUISE.

Comment ?

JULIETTE.

N'avez-vous pas des créanciers ? Peut-on être véritablement généreux, si l'on manque de justice ? Est-il permis de jouir du

306 *Les Dangers du Monde,*
plaisir si noble de donner, quand on ignore
comment on pourra payer ses dettes?

L A M A R Q U I S E.

Ah! vous avez raison, Juliette, & vous
me faites cruellement sentir l'horreur de ma
situation. Quoi! je ne puis offrir aux in-
fortunés qu'une compassion infructueuse
pour eux, & déchirante pour moi! Ainsi
je dois me défendre de la pitié; je dois re-
pousser loin de moi ce mouvement si natu-
rel, ou du moins je n'y dois pas céder; ce
qui seroit vertu dans une autre, ne seroit
pour moi qu'une foiblesse. J'ai des dettes,
il faut les acquitter; voilà mon premier de-
voir, je le fais, je le sens; mais, quoi
qu'il en soit, il faut secourir cette femme.
Juliette, informez-vous positivement de sa
situation. . . . Quelqu'un vient; que je suis
fâchée de n'avoir pas fait défendre ma
porte!

J U L I E T T E.

Mais, c'est Madame la Vicomtesse.

L A M A R Q U I S E.

Tout m'est à charge en ce moment.

(Juliette sort.)



SCENE II.

LA VICOMTESSE, LA
MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

COMMENT, mon cœur, vous n'êtes pas encore habillée; mais quelle paresse!

LA MARQUISE.

J'ai un mal de tête inoui.

LA VICOMTESSE.

Il faut fortir, cela le dissipera.... Le Pharaon le fera passer, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

En vérité, il m'est impossible de m'habiller & de souper dehors.

LA VICOMTESSE.

Et que dira l'Ambassadeur.

LA MARQUISE.

Mon cœur, vous voudrez bien vous charger de mes excuses, n'est-ce pas?

LA VICOMTESSE.

Mais je suis très-capable de lui manquer de parole aussi, moi, d'autant mieux que je ne suis pas en bonne disposition aujourd'hui.... J'ai mal aux nerfs.... & puis je suis coëffée à faire horreur.... Allons, je vous tiendrai compagnie; nous causerons, nous nous coucherons de bonne heure; cela vaut beaucoup mieux.

L A M A R Q U I S E .

J'en suis outrée ; mais je ne peux vous offrir à souper , parce que , restant chez moi , ma tante viendra sûrement passer la soirée ici.

L A V I C O M T E S S E .

Ah ! par exemple , le procédé est nouveau ! je ne m'engage à ce souper d'Ambassadeur que pour y être avec vous ; vous n'y voulez plus aller , j'y consens : mais il faut que vous ayez la bonté de m'admettre en tiers entre Madame votre tante & vous ; il me semble que cela est juste.

L A M A R Q U I S E .

Mais vous vous ennuyerez à la mort....

L A V I C O M T E S S E .

Il est certain que Madame votre tante ne m'égayera pas ; elle est assurément très-respectable ; mais elle a un air de sévérité qui m'en impose , je vous l'avoue.... Je parie que je ne lui plais pas ?

L A M A R Q U I S E .

Quelle idée !....

L A V I C O M T E S S E .

J'en suis certaine ; toutes les tantes & toutes les belles-mères me prennent en aversion dès la première vue. Mais écoutez , il me vient une idée excellente ; il faut absolument que nous passions la soirée ensemble , parce que , plaisanterie à part , j'ai réellement les choses du monde les plus importantes à vous dire. Voici ce que j'imagine : écrivez à Madame votre tante que je

fuis malade, & que je vous ai demandé en grace de venir souper avec moi.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! dispensez-moi de cet artifice ; je me fuis promis de n'en employer jamais avec une personne à qui je dois autant de reconnoissance que de tendresse.

L A V I C O M T E S S E.

Voilà une très-belle phrase ; mais elle n'a pas le sens commun : il n'y a point d'artifice là-dedans, car je vous jure que je fuis très-malade, & j'exige que vous soupiez avec moi ; ainsi vous ne direz que la vérité.

L A M A R Q U I S E.

Quelle folie ! Mais vous n'êtes point malade.

L A V I C O M T E S S E.

Mais ne vous disois-je pas tout-à-l'heure que j'avois mal aux nerfs D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin, me cause un mal de cœur Enfin, pour mettre votre conscience en repos, je vous promets de ne prendre ce soir que de l'eau de fleur d'orange. Etes-vous contente ; vous restet-il encore quelques scrupules ? Vous riez ; allons, je prends ce sourire pour un consentement. Donnez-moi cette preuve d'amitié, mon cœur, je vous en conjure. (*Elle l'embrasse.*) J'y ferai véritablement sensible J'ai des conseils à vous demander ; je veux vous confier toutes mes peines Vous me guiderez ; vous me consolerez, & je ne puis différer cet entretien, car ma situation est véritablement pressan-

310 *Les Dangers du Monde,*

te ; il faut que je prenne un parti , & votre opinion feule peut me décider.

LA MARQUISE.

On ne peut vous résister. Allons , je vais donc écrire à ma tante : ce mensonge me coûte beaucoup , je ne vous le cache pas.

LA VICOMTESSE.

Bon , elle ne le saura jamais.

LA MARQUISE.

Cela est impossible ; car je suis bien sûre de le lui avouer demain.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est de la folie que cela. . . Où donc est votre écritoire ? . . .

LA MARQUISE.

La voici.

LA VICOMTESSE.

Allons, mon cœur, écrivez. (*La Marquise s'assied & écrit ; la Vicomtesse pendant ce temps-là se regarde dans un miroir & s'ajuste*). Comme je suis ébouriffée ! . . . Il faut que je fasse encore baisser le siege de ma voiture . . . Mon cœur , aimez-vous la couleur de ma robe ? . . . Je la trouve un peu fade . . . D'ailleurs , elle est médiocrement bien garnie . . . C'est pourtant de Mademoiselle le Doux : Ah ! mon Dieu , à propos de Mademoiselle le Doux , comment ai-je pu oublier de vous parler d'une chose dont je suis réellement affectée jusqu'au fond de l'ame ? . . .

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LA VICOMTESSE.

Vous connoissez ma sensibilité, & vous allez juger du chagrin que je dois ressentir. Vous vous rappelez bien l'histoire que j'ai contée ce matin de la Baronne, devant Mademoiselle le Doux.

LA MARQUISE.

Oui, ces deux mille louis perdus au Pharaon.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, cette pauvre Baronne doit à Mademoiselle le Doux beaucoup d'argent: Mademoiselle le Doux, d'après ce qui m'est échappé ce matin, a craint pour son mémoire; elle a été trouver les parents de la Baronne, & leur a tout conté.

LA MARQUISE.

Cela est horrible.

LA VICOMTESSE.

Pour comble de malheur, la Baronne a une belle-mère qui ne joue qu'au loto, & un beau-père qui ne joue qu'aux échecs, de manière que sa faute a paru un crime impardonnable. La famille a tenu conseil; il s'agissoit d'une absence de deux ans; de partir pour un vieux château dans le fond du Limousin... de passer-là deux étés... enfin, des horreurs que je ne vous détaillerai pas, car cela fait frémir. Au milieu de tout ce train, la Baronne au désespoir m'a écrit, & m'a instruite de cette cruelle histoire.

LA MARQUISE.

Et favoit-elle que vous étiez la cause de son malheur?

L A V I C O M T E S S E .

Eh , vraiment oui ; Mademoiselle le Doux l'avoit dit ; de maniere que ce billet m'a percé l'ame . J'ai été sur le champ chez la Baronne , pour l'engager à tout nier à sa famille , parce que je me ferois chargée de lui trouver l'argent dont elle avoit besoin ; mais elle avoit fait des aveux si formels , que nous n'avons pu employer ce moyen . Alors j'ai été chez la belle-mere ; j'ai tout rejeté sur moi ; je lui ai dit que j'avois entraîné la Baronne , que j'étois seule coupable de sa faute . Enfin , je lui ai parlé avec une telle éloquence , que j'ai obtenu son pardon . Il est vrai que la Baronne n'aura plus la permission de me revoir ; c'est un des articles du raccommodement ; mais je m'y soumets sans peine , puisqu'il assure sa tranquillité .

L A M A R Q U I S E .

Voilà une défagréable aventure !

L A V I C O M T E S S E .

Je suis d'autant plus impardonnable d'en avoir parlé devant Mademoiselle le Doux , que je savois qu'elle connoissoit la Baronne ; car je l'ai vue chez elle vingt fois ; mais j'ai toujours la tête si occupée , si remplie d'affaires Et cela me donne une telle distraction . . .

L A M A R Q U I S E .

Mon cœur , j'imagine qu'après cet événement , vous quitterez Mademoiselle le Doux ?

L A

LA VICOMTESSE.

Ah! je suis furieuse contre elle. Assurément elle m'a compromise de la manière la plus affreuse; mais il faut être juste, il n'y a qu'elle qui sache faire des pouffs & garnir un petit habit.

LA MARQUISE.

Qui vient nous interrompre?...

LA VICOMTESSE.

C'est Juliette.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LA MAR-
QUISE, JULIETTE.

JULIETTE.

MADAME, je viens vous avertir que Madame Dorizée arrive ici dans l'instant; elle est entrée chez Madame votre belle-mère; elle va venir sans doute dans un moment pour vous voir, que faudra-t-il lui dire?

LA MARQUISE.

Dans ce cas, le billet que j'avois commencé est inutile. Il faut renoncer à notre projet, mon cœur, vous le voyez; car certainement je ne lui ferai pas fermer ma porte.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc renoncer à notre pro-

314 *Les Dangers du Monde,*
jet ? Eh bien , vous lui direz ce que vous deviez lui écrire.

L A M A R Q U I S E .

Mentir en parlant , est bien plus difficile.

L A V I C O M T E S S E .

Bon ! c'est de la lâcheté que cela. Dès qu'on s'y décide , qu'importe la manière ? Je découvre que vous avez beaucoup plus de foiblesse que de scrupules. Allons , allons , ayez donc du caractère ; vous avez trop d'esprit pour avoir tant d'irrésolutions.

L A M A R Q U I S E .

Mais ma tante a vu votre voiture ; comment puis-je lui dire que vous êtes malade ?

L A V I C O M T E S S E .

Descendez chez votre belle-mère ; vous lui direz qu'afin de vous voir plutôt , je vous ai envoyé mon carrosse ; rien n'est plus simple. Pendant ce temps , je resterai ici jusqu'à ce qu'elle soit partie.

J U L I E T T E *à part.*

Voilà ce qui s'appelle du génie , de l'invention.

L A V I C O M T E S S E .

Allons , ma chère amie , ne perdez point de temps.

L A M A R Q U I S E .

En vérité , je vous donne-là une grande preuve d'amitié.

L A V I C O M T E S S E .

Songez donc combien nous ferons heureuses ce soir , de pouvoir nous parler en toute liberté , sûres de n'être point inter-

tompues ; ... mais dépêchez-vous ; allons, descendez.

LA MARQUISE.

Mon cœur, comme vous abusez de *mon sentiment* pour vous ! ... Adieu donc ; car il faut toujours finir par faire tout ce que vous voulez. (*Elle sort.*)

S C E N E - I V .

LA VICOMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE *à part.*

QUELLE humeur tout ceci me donne ! (*Haut à la Vicomtesse.*) Madame n'a besoin de rien ?

LA VICOMTESSE.

Que de votre société, Mademoiselle Juliette ; je ne veux point que vous vous en alliez.

JULIETTE.

Madame me fait trop d'honneur.

LA VICOMTESSE.

Vous aimez votre maîtresse à la folie ; c'est un grand titre auprès de moi... Vous avez été élevée avec elle ?

JULIETTE.

Oui, Madame, je dois tout aux bontés de Madame Dorizée.

LA VICOMTESSE.

C'est une personne très-estimable que Madame Dorizée... Vous faites honneur

316 *Les Dangers du Monde,*
à ses soins. . . . Vous étiez orpheline , je
crois ?

JULIETTE.

Non , Madame , j'ai le bonheur d'avoir
un pere & une mere que je chéris , & qui
font dignes par leurs vertus , de toute ma
tendresse ; l'éducation (si fort au-dessus de
mon état) que j'ai reçue , loin de mettre
entre eux & moi de la distance , n'a fait
que me montrer mieux à cet égard l'éten-
due de mes devoirs , & me rend des liens
si doux aussi chers qu'ils sont respectables
& sacrés.

LA VICOMTESSE.

Quel bon , quel charmant naturel ! . . .
Cela est drôle , elle m'a fait venir les lar-
mes au yeux. Oh bien ! à présent j'aime
véritablement Madame Dorizée , qui vous
a donné ces excellents principes.

JULIETTE.

Ils tiennent aux sentimens les plus na-
turels , ils sont dans tous les cœurs ; la
mauvaise éducation les altere , la bonne
consiste seulement à les développer.

LA VICOMTESSE.

Je l'écouterois toute la journée avec in-
térêt. . . En vérité , Juliette , vous me sur-
prenez . . . mais beaucoup. . . Je me sens
un véritable mouvement d'amitié pour el-
le. . . Juliette , il faut que je vous embrasse.

JULIETTE.

Madame. . .

LA VICOMTESSE.

Elle est charmante ! . . . L'air si doux ,

si sage... & le bon cœur... Son pere & sa mere font bien heureux... Réellement je ne reviens pas de l'attendrissement qu'elle m'a causé... Dites-moi, Juliette, vous avez passé près de deux ans en Province avec Madame de Germini? Vous deviez lui être d'une grande ressource, car je m'imaginais que la vie de château est une triste chose.

JULIETTE.

Madame y étoit heureuse; elle n'y trouvoit que des plaisirs simples, mais dont on ne se lasse jamais.

LA VICOMTESSE.

Oui, je conçois cela... J'aime aussi la campagne... J'ai naturellement des goûts champêtres... Des ruisseaux, des gazons, des fleurs, sont des objets ravissants; mais quand tout cela est gelé, l'hyver, que devient-on?

JULIETTE.

La musique, le dessin, la lecture nous occupoient une partie du jour; & les soirs, Madame, au milieu de sa famille, ne regrettoit ni les fêtes, ni les bals, ni les plaisirs de Paris.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a rien de plus aimable, que Madame de Germini, mais elle n'est pas gaie.

JULIETTE.

Elle l'étoit dans ce temps-là.

LA VICOMTESSE.

Oui, elle n'avoit nul soin, nulle inquiétude; sa santé étoit meilleure... Elle est

bien changée depuis un an; elle m'inquiète... On m'a dit qu'il y avoit du désordre dans ses affaires...

JULIETTE.

Non, Madame, je suis sûre qu'elles sont dans le meilleur état. Madame est si raisonnable à tous égards!

LA VICOMTESSE.

Je crois qu'elle doit beaucoup à vos conseils.

JULIETTE.

Je n'ai jamais eu l'occasion de lui en donner; sa conduite est parfaite sur tous les points.

LA VICOMTESSE, *avec emphase.*

Il est certain que c'est une charmante personne!... J'ai un *sentiment* pour elle... Elle a un *attrait* pour moi... Ce qu'elle m'inspire, a quelque chose de si *vif* & de si *tendre*, que véritablement c'est de la *passion*; & puis il y a une telle conformité dans notre *manière d'être*, une telle *sympathie* entre nous, qu'il étoit impossible que nous ne nous aimassions pas à la folie.

JULIETTE *à part.*

Bon, nous voilà dans tout le galimathias de l'exagération & de la sensibilité.

LA VICOMTESSE.

Mais n'entends-je pas un carrosse qui sort de la cour?

JULIETTE.

C'est apparemment Madame Dorizée qui s'en va.

LA VICOMTESSE.

Allez, je vous prie, vous en informer, ma chère Juliette.

JULIETTE.

Ah! voici Madame.

LA VICOMTESSE.

La visite n'a pas été longue.

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE.

EH bien, comment cela s'est-il passé?

LA MARQUISE, *tristement*.

Comme nous en étions convenues; j'ai fait toute l'histoire que vous avez composée; ma tante a paru le croire dès le premier mot, ne m'a fait nulle question, & s'en est allée sur le champ.

LA VICOMTESSE.

Cela est charmant; nous allons passer une délicieuse soirée.... J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine; je vais vous quitter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, mon enfant.... A propos, savez-vous que j'aime Juliette à la folie; nous venons d'avoir une conversation très-féreuse.... Elle m'a charmée; j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une personne si aimable.... Voyez donc com-

320 *Les Dangers du Monde,*
me elle rougit... bonne, spirituelle, mo-
deste; il ne lui manque pas une qualité....

L A M A R Q U I S E.

Malgré ce qu'elle vous en montre, croyez
qu'il faut plus d'un jour pour les connoi-
tre toutes, & pour les apprécier....

L A V I C O M T E S S E.

Ah! je croirai volontiers tout ce qui
peut être à son avantage.... Mais il faut
que je m'arrache d'ici.

L A M A R Q U I S E.

Où allez-vous?

L A V I C O M T E S S E.

Chez des marchands; y voulez-vous
venir?...

L A M A R Q U I S E.

Non; j'ai trop mal à la tête.

L A V I C O M T E S S E.

Et moi je suis excédée de la fatigue de
ma journée.... Et tout ce que je suis obli-
gée de faire demain.... A midi nos expé-
riences sur l'air fixe; à une heure la cour-
se... de-là à l'Académie Française, pour
entendre ce discours de réception; & puis
à la foire voir la danse des chiens; & puis
à Versailles.... Véritablement je ne com-
prends pas comment, avec ma santé délicate
& foible, & mes crispations de nerfs, je
puis avoir la force de mener un tel genre
de vie.

L A M A R Q U I S E.

Il vous convient apparemment, puisque
vous l'avez adopté.

LA VICOMTESSE.

Non... c'est que j'ai une complaisance excessive... car naturellement je suis paresseuse. Le Chevalier d'Herbain a dit de moi que je n'avois de vivacité que dans l'imagination, & d'énergie que dans le caractère. Et cela est très-vrai; cela me peint parfaitement; j'aime la tranquillité, le calme, le recueillement; c'est une si délicieuse chose que le repos!... Mais qui peut suivre ses goûts?... (*Elle regarde sa montre.*) Mon Dieu! six heures un quart. Adieu, ma chere amie, je serai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embrasse, & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah! j'oubliois... Mon cœur, qui est-ce qui fait vos chambrelouques?

JULIETTE.

Madame Bertrand.

LA VICOMTESSE.

Ah! Juliette, vous me l'enverrez... & quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déshabillerai, & vous m'en prêterez une... C'est le bonheur de la vie, qu'une chambrelouque. Adieu, petit cœur. (*Elle embrasse encore la Marquise & s'en va.*)



S C E N E IV.

LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE, *après un moment de silence, pendant lequel la Marquise rêve toujours.*

Vous rêvez, Madame, c'est dommage; votre distraction vous a fait perdre un bel éloge des chambrelouques, & une parfaite définition du bonheur.

LA MARQUISE *se parlant à elle-même.*

Je suis persuadée que ma tante a vu que je mentois, cela devoit être écrit sur mon visage.... Ah! que tout cela me fait de peine, que je suis contrariée, triste & malheureuse.... Tout se réunit pour m'affliger aujourd'hui. En revenant de chez ma belle-mère, j'ai rencontré cette pauvre femme dans mon anti-chambre, elle s'est jetée à mes pieds avec ses enfants, elle m'a fait un mal.... Je lui ai dit d'attendre... Juliette, je veux absolument la secourir.

JULIETTE.

Mais, Madame, il faut cinq cents francs; & si elle n'a point cet argent ce soir, demain à la pointe du jour son mari est traîné en prison.

LA MARQUISE *détachant son collier.*

Eh bien, allez vendre ce cœur de diamants; il a coûté soixante louis, vous en

trouverez bien vingt. Allez, ne perdez pas un moment.

JULIETTE.

Mais, Madame, je ne connois point de Bijoutier....

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Donnez, donnez, j'irai moi-même.... Dites qu'on mette mes chevaux....

JULIETTE.

Votre cocher n'est point ici; Madame a dit qu'elle ne fortiroit pas.... D'ailleurs, c'est aujourd'hui fête, toutes les boutiques sont fermées.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

La vraie difficulté, c'est votre peu de zèle.... Vous n'en avez que pour me dire des choses dures.... que pour m'affliger, que pour me faire sentir à quel point je suis à plaindre.... Des raisonnements, de l'humeur, de la brusquerie, voilà ce que vous appelez de l'attachement.... Je ne veux plus de sermons; je ne veux plus de réponses... Si cela ne vous convient pas, je ne vous retiens point, vous êtes libre.

JULIETTE.

Non, je ne le suis pas: Madame votre tante m'a mise auprès de vous, & m'a demandé, pour prix de ses bienfaits, d'y rester. Je dois donc, Madame, supporter votre colere, votre injustice, & jusqu'à votre haine, sans avoir la ressource d'un domestique ordinaire, la possibilité de se retirer. Je puis ne me présenter devant vous que lorsque vous me demanderez... mais

pour sortir de votre maison, Madame, il faut que j'en sois formellement chassée par vous.

(*Elle sort.*)

S C E N E VII.

L A M A R Q U I S E seule.

(*Elle tombe dans un fauteuil, après un moment de silence.*)

QUEL reproche cruel elle vient de me faire. . . . Eh quoi ! j'outrage une personne qui m'a consacré sa vie ! . . . J'abuse de sa situation, de son attachement. . . . De son attachement ! Puis-je me flatter d'en inspirer ? Ah ! sans doute, ce n'est que celui qu'elle doit à ma tante, qui la retient auprès de moi. . . . Ne me l'a-t-elle pas dit ? Elle m'aimoit autrefois pour moi-même. . . . Mais comment conserver le cœur de ceux qui nous entourent, si nous perdons les vertus qui les ont attachés ? . . . Quelle réflexion accablante ! . . . Enfin, je n'ai donc plus personne à qui je puisse confier mes peines ! Ma tante ! . . . J'ai méprisé ses conseils, j'ai trahi ses espérances. . . . Je pourrois encore recourir à sa pitié ; mais je ne voudrois rien devoir qu'à sa tendresse ; & j'ai mérité de la perdre sans retour. . . . Et celui qui, jusqu'ici, ne fut pour moi que l'amie plus aimable & le plus indulgent, . . .

que pensera-t-il à son retour ? Comment pourrai-je soutenir sa présence & ses justes reproches, & comment pourrai-je supporter la vie sans son estime?... Juste Ciel! dans quel abyme suis-je tombée?... Mes vrais, mes seuls amis s'éloignent de moi, j'en suis abandonnée. Que me reste-t-il? des liaisons frivoles, qui n'ont servi qu'à m'égarer.... Il me semble que je suis seule dans l'univers.... tout se réunit à la fois pour m'accabler & me désespérer.

(*Elle retombe dans son fauteuil.*)

S C E N E VIII.

LA MARQUISE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LA MARQUISE.

ON vient.... cachons, s'il est possible, le désordre affreux où je suis..... (*Elle se leve.*) Que voulez-vous.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, ce sont des lettres de la petite-poste.

LA MARQUISE *les détachette & les parcourt.* (*A part.*)

Voilà trois créanciers que j'avois oublié... Et des plaintes, des menaces.... Quelles humiliations!... (*Au Valet-de-chambre.*) Que faites-vous-là? Laissez-moi seule.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame.... c'est que....

LA MARQUISE.

Quoi ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est que je voudrois bien que Madame eût la bonté de me donner un à-compte sur mes mémoires.

LA MARQUISE.

Dans ce moment cela m'est impossible.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Comme Madame vient de donner cinq cents francs à cette femme dont la maison a été brûlée, je croyois....

LA MARQUISE.

Moi!... je ne lui ai rien donné : malheureusement je ne puis la secourir.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame est maîtresse de dire ce qui lui plaît ; mais la femme sort d'ici dans l'instant : elle m'a conté la générosité de Madame, & ma montré l'argent.

LA MARQUISE.

Comment?... mais cela n'est pas vrai.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle a bien dit que Madame ne vouloit pas qu'on le fût ; mais elle nous l'a confié à Lapierre & à moi.

LA MARQUISE.

O Ciel ! qu'est-ce que j'entrevois?...
Appellez-moi Juliette.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame.... Voilà mon mémoire ;
je supplie Madame d'y jeter les yeux, &

de se ressouvenir que j'ai une femme & cinq enfants, & que je suis leur seule ressource.

L A M A R Q U I S E.

Je m'en occuperai, je vous le promets ; mais allez-moi chercher Juliette, qu'elle vienne sur le champ ; allez. (*Le Valet-de-chambre sort. La Marquise continue.*) Juliette. . . . oui, Juliette en est capable. . . . Grand Dieu ! dans l'instant même où je la traite avec tant d'injustice ! . . . Ah ! que j'ai d'impatience de réparer mes torts. . . . Mais elle ne vient point ; je vais l'aller chercher. . . . Je crois l'entendre. . . Ah, la voici.

S C E N E IX.

L A M A R Q U I S E, J U L I E T T E.

L A M A R Q U I S E.

J U L I E T T E, vous avez secouru cette pauvre femme en mon nom ; vous vous êtes dépouillée de tout ce que vous possédiez, pour m'épargner la honte & la douleur d'abandonner cette infortunée ? . . .

J U L I E T T E.

Et, mon Dieu ! Madame, qui vous a dit cela ?

L A M A R Q U I S E *l'embrassant avec transport.*

Je t'ai deviné ; du moins mon cœur est capable de connoître & d'apprécier le tien.

J U L I E T T E.

Ce que j'ai fait, est bien simple : j'avois cet argent ; mon pere & ma mere peuvent s'en passer ; je l'ai donné, de votre part, à cette femme, mais en ajoutant que vous lui défendiez d'en parler à personne.

L A M A R Q U I S E.

Ainsi, Juliette, vous espériez me cacher un si juste sujet de reconnoissance... Ah ! de quel bonheur vous vouliez me priver !... Quoique je ne doive pas attribuer à votre amitié pour moi un procédé si noble & si touchant ; quoique vous m'avez dit, Juliette, que le seul motif de toutes vos actions est votre attachement pour ma tante, je ne vous en aime pas moins... & je n'en suis pas moins sensible au plaisir d'admirer vos vertus.

J U L I E T T E.

Ah ! Madame, mon zele peut quelquefois être téméraire, indiscret, je le sens, je l'avoue ; mais je m'étois flattée que la cause qui le produit vous étoit si connue, que vous daigneriez toujours l'excuser. Non, Madame, j'ose le dire, quand vous paroissez douter de mon cœur, vous n'êtes pas de bonne foi. Non, je ne me persuaderai jamais que vous soyez capable d'une si grande injustice.

L A M A R Q U I S E, *avec le plus grand attendrissement.*

Juliette, ma chere Juliette ! vous m'aimez donc toujours ?

JULIETTE.

Si je vous aime ! Ah ! Madame , puisque vous souffrez cette expression , je vous aime comme on doit aimer une bienfaitrice , une sœur , & l'objet du premier sentiment de mon ame. Songez donc , Madame , que nous n'avons pas vingt-deux ans , & qu'il y en a quinze que je vous aime. Tout ce qui vous touche m'est devenu personnel , vos peines font les miennes ; je m'enorgueillis de vos succès , ou je m'afflige de vos fautes , parce que tout mon bonheur dépend de votre conduite & de votre réputation. Destinée dès l'enfance à vous consacrer ma vie , devant tout à votre famille & à vos bontés , pourrois-je , Madame , sans la plus affreuse ingratitude , avoir d'autres sentiments ?

LA MARQUISE *l'embrassant.*

Ah ! que ne suis-je digne d'une amie telle que toi ? Pardonne-moi mes torts , mes injustices , je les déteste. Ah ! Juliette , l'inquiétude & le chagrin ont cruellement altéré mon caractère ; je ne le sens que trop . . . Ma situation m'accable , je l'avoue ; je n'y vois point de remède , & tout mon courage m'abandonne . . .

JULIETTE.

L'irrésolution & la foiblesse aggravent tous les maux. Il y a plus de six mois , Madame , que vous vous repentez , & que vous formez le projet de mettre de l'ordre dans vos affaires , sans avoir la force d'exécuter un dessein si louable. Alors les moyens en

étoient plus faciles. Plus vous balancez , & plus les difficultés augmentent.

L A M A R Q U I S E .

Mais comment débrouiller ce chaos d'affaire ? Par où commencer.

J U L I E T T E .

Par faveur au juste l'état de vos dettes.

L A M A R Q U I S E .

Eh , mon Dieu ! je le saurai aujourd'hui : j'ai reçu un billet de l'homme que j'ai chargé de cette information ; il me mande qu'il viendra ce soir à huit heures me rendre réponse.

J U L I E T T E .

Mais , Madame , combien à-peu-près croyez-vous devoir ?

L A M A R Q U I S E .

Ah ! je crains bien que mes dettes ne se montent à près de quarante mille francs. Enfin , je ferai une réforme entière ; j'abandonnerai ma pension ; je saurai me passer de tout Ah ! puissé-je à ce prix réparer mes torts !

J U L I E T T E .

Vous saurez ce soir à huit heures l'état de vos affaires : mais , Madame , vous serez avec Madame la Vicomtesse.

L A M A R Q U I S E .

Comment ferai-je pour me débarrasser d'elle ? Elle voudra veiller : dans l'état où je suis , ce tête-à-tête m'excédera. J'ai envie de lui écrire qu'il m'est impossible de la recevoir.

JULIETTE.

Cela ne se peut pas ; elle forceroit votre porte.

LA MARQUISE *vivement*.

Il est cependant cruel d'être importunée à cet excès par une personne qu'on n'aime point ou du moins qui est trop légère pour inspirer un sentiment bien tendre.

JULIETTE.

Qu'on n'aime point. . . . Vous l'avez dit, Madame, le mot vous est échappé. . . . Cependant elle forceroit votre porte, & même elle y feroit autorisée. . . . Voilà l'inconvénient de donner tous les droits de l'amitié à *une personne qu'on n'aime point*. Par vos démonstrations, vous avez contracté avec elle, & avec le monde, un engagement auquel vous ne pouvez vous soustraire tout-à-coup, sans être accusée d'inconséquence & de mauvais procédé. Il ne vous est pas possible de rompre avec elle ; vous ne pouvez que vous en éloigner par degrés.

LA MARQUISE.

Comment ai-je pu former une semblable liaison ?

JULIETTE.

Vous ne vous aimez ni l'une ni l'autre ; le temps vous dégagera facilement. Mais, pour revenir à vos affaires, si vous le permettez, Madame, je les ferai ce soir à votre place ; je verrai l'homme que vous en avez chargé ; & après le départ de Madame la Vicomtesse, je vous rendrai compte de notre entretien.

L A M A R Q U I S E.

J'y confens. Je vais chercher quelques papiers que j'avois oublié de lui remettre, & que vous lui donnerez. . . . Que je crains d'apprendre ce qu'il vous dira! Vous ne m'en parlerez, ma chere Juliette, que lorsque la Vicomtesse fera partie; car je veux, s'il est possible, lui cacher des peines que je ne puis confier qu'à vous seule. . . . Dites bien, ma chere amie, dites bien à cet homme, que s'il peut me tirer de cet affreux labyrinthe, fans que M. de Germini & ma tante en soient instruits, je lui devrai plus que la vie, car je croirai lui devoir l'honneur. Il m'a donné cette espérance, si mes dettes ne passoient pas quarante mille francs. Rappellez-le lui.

J U L I E T T E.

Je n'oublierai rien, Madame, foyez-en sûre.

L A M A R Q U I S E.

Répétez-lui que je lui abandonnerai ma pension pour le temps nécessaire; que j'en signerai l'engagement. Il a de grandes obligations à ma famille, faites-les valoir; enfin, dites-lui qu'il est ma seule espérance & ma dernière ressource.

J U L I E T T E.

Se peut-il, Madame, que vous recouriez ainsi à un étranger, quand vous avez une tante. . . .

L A M A R Q U I S E.

Je ne demande à cet étranger que de me prêter une partie de la somme dont j'ai besoin, & j'en payerai l'intérêt. Cette somme

après tout ne fera pas bien considérable , car j'ai plusieurs créanciers qui m'accorderont du temps.

J U L I E T T E .

Je le crois bien ; ils vous ont assez volée pour cela. Vous n'avez jamais examiné ni arrêté un mémoire ; vous ne savez le prix de rien , vous avez toujours tout acheté à crédit : voilà les principales causes de l'embarras où vous êtes. Mais n'en parlons plus , oublions le passé , & ne songeons qu'à l'avenir.

L A M A R Q U I S E .

Ah ! si je puis payer mes dettes , croyez-vous , Juliette , que j'en fasse jamais de nouvelles ?

J U L I E T T E .

Si je croyois , Madame , qu'après la leçon que vous recevez , vous fussiez capable d'un tel égarement , je vous regarderois comme la personne la plus extravagante & la plus méprisable. Jugez si je puis avoir une semblable pensée.

L A M A R Q U I S E .

Ah ! Juliette , vous lisez bien dans le fond de mon ame Quand on a senti toute l'étendue de ses fautes , quand on en a gémi sincèrement , il est impossible d'y retomber jamais. Mais ne perdons point de temps ; avant le retour de la Vicomtesse , allons chercher ces papiers . . . Venez , chere Juliette , (*Elle la prend sous le bras*) dans mon cabinet. Venez. (*Elles sortent.*)

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.**JULIETTE** *seule.*

SOIXANTE - ET - DIX mille francs!... Elle doit soixante & dix mille francs!... Juste Ciel! dans quel état feroit-elle à présent, si elle savoit cette accablante nouvelle!... Cet homme sur lequel elle comptoit tant, je l'ai trouvé d'une sécheresse, d'une froideur... Enfin, je viens d'écrire à Madame Dorizée ce triste détail; je ne doute pas de sa générosité; mais la plupart de ces dettes sont exigibles tout-à-l'heure, pourra-t-elle y satisfaire?.... Ma malheureuse maîtresse, dans quel précipice on a su l'entraîner!... Sa situation me la rend mille fois plus chère encore. Quand elle étoit heureuse, que j'étois loin de connaître toute la force du sentiment qui m'attache à elle!... Elle ne se doute de rien encore; elle soupe tranquillement avec Madame la Vicomtesse. Depuis ce cruel entretien, je l'ai revue un moment; mais j'avois si bien composé mon visage, que loin d'y découvrir rien de fâcheux, j'ai cru m'apercevoir qu'elle concevoit de bonnes espérances... Sa tante, sa respectable tante

ne l'abandonnera pas , j'en suis sûre... Mais soixante & dix mille francs ! les aura-t-elle ?.. S'il faut les chercher & courir à des gens d'affaires , le secret sera divulgué ; & l'éclat est tout ce que je crains !... On vient , je crois ; Ciel ! c'est Madame... J'attends la réponse de Madame Dorizée ; jusques-là dissimulons , s'il se peut.

S C E N E II.

LA MARQUISE , JULIETTE.

LA MARQUISE.

LA Vicomtesse écrit un billet dans ma chambre , & j'ai saisi ce moment pour vous dire un mot , ma chere Juliette ; je ne veux pas vous faire de questions... mais tout-à-l'heure vous paroissiez satisfaite.

JULIETTE.

Au nom de Dieu , Madame , ne montrez à Madame la Vicomtesse ni trouble ni inquiétude , je vous en conjure : vous savez à quel point elle est indiscrete. Prenez donc de l'empire sur vous-même ; ne vous laissez point abattre... (*Elle lui prend la main & la baise*) Ma chere maîtresse !... Ah , Madame , pardonnez !... (*à part.*) Je ne puis cacher ma douleur...

LA MARQUISE.

Juliette... tu pleures !... Ah , je suis per-

336 *Les Dangers du Monde,*
due!... Il n'y a plus de ressources, je le
vois...

JULIETTE.

Eh, qu'ai-je donc dit?... Mais, Madame, rassurez-vous, non, rien n'est désespéré... non, croyez-en ma parole; ce jour même terminera vos peines, je l'espère... j'en suis même sûre.

LA MARQUISE.

Se pourroit-il?... Mais pourquoi donc ces larmes que je t'ai vu répandre?

JULIETTE.

C'est un moment d'attendrissement dont je n'ai pu me défendre... mais je vous jure que je suis contente... oui, je le suis.

LA MARQUISE.

Tu ne voudrois pas me tromper?

JULIETTE *à part.*

Hélas!... (*Haut.*) Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis pas encore parfaitement instruite de vos affaires; l'homme que vous en avez chargé, n'a pas encore pu les examiner entièrement. Je lui ai donné vos papiers, & demain matin vous aurez une dernière & positive réponse.

LA MARQUISE.

Mais du moins vous a-t-il donné quelque espérance?

JULIETTE.

J'en ai beaucoup, & je les crois très-fondées.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, vous me rendez la vie.

JULIETTE

JULIETTE.

Reprenez donc votre gaieté, que Madame la Vicomtesse ne puisse avoir aucun soupçon; de grace, Madame, foyez avec elle comme à l'ordinaire.... Le secret est si essentiel!

LA MARQUISE.

Je me contienrai, je vous le promets, mais cet effort est bien pénible... A présent que mes yeux sont tout-à-fait ouverts, si vous saviez à quel point elle m'est importune, comme elle me paroît folle, inconséquente, ridicule!... & comme je vois clairement qu'elle ne m'a jamais aimée!.... Mais paix.... je crois l'entendre.

JULIETTE.

Oui, c'est elle.

SCENE III.

LA VICOMTESSE *en chambrelouque*,
LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE *à la Marquise.*

J'AI fini mon billet... Ah, ma chere Juliette, de grace, rendez-moi un service; allez me chercher mon sac à parfler, que j'ai oublié là-dedans.

LA MARQUISE.

Et le mien aussi.

Tome I.

P

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort.*)

LA VICOMTESSE.

J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive... Que je plains les gens désœuvrés; l'occupation a tant d'attraits!... Je l'ai bien éprouvé l'été dernier; je fis un voyage charmant à la campagne; nous y menions véritablement une vie délicieuse... douce... simple... Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin... Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu; car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs une liberté, une gaieté... & un jeu... ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cents louis; puis des lectures ravissantes l'après-midi, pendant que nous parfilions... Oh cela étoit à tourner la tête.

LA MARQUISE.

Quel ouvrage vous lisoit-on?

LA VICOMTESSE.

Mais... je ne m'en ressouviens pas trop... Je crois cependant que c'étoit un roman... mais un roman moral, philosophique; car aujourd'hui on trouve le secret de mêtrer de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli siècle que le nôtre!... Parlez un peu de philosophie & de métaphysique à nos meres & à nos belles-meres, vous verrez la mine qu'elles feront... Ah! voici nos sacs... Allons, faisons notre établissement.

(*Juliette tire des fauteuils.*)

LA MARQUISE.

Une petite table...

LA VICOMTESSE.

Oui, là, entre nous deux.

LA MARQUISE.

Mon cœur, voilà votre sac. (*Elles s'asseyent.*)

LA VICOMTESSE.

Quelle soirée nous allons passer; que ne puis-je ainsi les donner toutes à l'amitié!... (*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'estomac inoui. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE.

Et moi aussi. (*Elle bâille.*)

JULIETTE à part.

Cette charmante soirée commence bien vivement. Mais c'est ainsi que cela se passe toujours.

LA MARQUISE*.

Juliette, vous pouvez vous en aller. (*Juliette sort. Après un grand silence, la Marquise continue.*) Mon cœur, avez-vous du gros or?

LA VICOMTESSE.

Affurément, de l'or de bobines. Je n'en parfile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot? Allons, je vais vous donner un fagot. C'est tout ce que j'aime, que de

* Les deux amies doivent avoir dans toute cette Scene l'air de l'ennui & de la plus grande nonchalance, parler d'un ton froid & lent, & sans se regarder.

40 *Les Dangers du Monde,*
faire un fagot. (*Après un grand silence.*)
Irez-vous mardi en traîneaux?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas. Et vous?

LA VICOMTESSE.

Et mon Dieu, oui, j'irai, & jeudi aussi...
Ce qui me contrarie à la mort... car je
suis frileuse à un excès!...

LA MARQUISE, *après un grand silence.*

Mais quelle heure est-il?

LA VICOMTESSE.

Je n'en ai point d'idée... (*Elle bâille.*)
Le temps passe si vite pour moi, quand
nous sommes ensemble.

LA MARQUISE *bâille, ensuite elle regarde
à sa montre.*

Comment donc, il n'est pas onze heures!

LA VICOMTESSE.

Cela n'est pas possible; il y a plus d'une
heure que nous avons soupé. (*Elle regarde
sa montre.*) Dix heures trois quarts, cela
est vrai...

LA MARQUISE.

A quelle heure avez-vous demandé vos
chevaux?

LA VICOMTESSE.

A une heure.

LA MARQUISE *à part.*

Ah, Ciel!... Quelle contrariété!

LA VICOMTESSE.

Mais mon cocher est si peu exact, que
je parie qu'il ne sera pas ici avant deux.

LA MARQUISE *à part.*

Cela est agréable.

LA VICOMTESSE.

Qu'avez-vous, mon cœur? vous avez l'air de souffrir.

LA MARQUISE.

Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux... J'ai des inquiétudes dans les jambes... (*Elle se leve, & la Marquise aussi.*)

SCENE IV.

JULIETTE, LA VICOMTESSE,
LA MARQUISE.

JULIETTE à la Vicomtesse.

MADAME...

LA VICOMTESSE.

Quoi, Juliette?

JULIETTE.

Il y a là-dedans une personne qui demande à vous parler, Madame.

LA VICOMTESSE.

A moi?

JULIETTE.

Oui, Madame.

LA VICOMTESSE.

A l'heure qu'il est, cela est singulier.
Allons, j'y vais.

S C E N E V.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

Du moins je vais respirer un moment...
Ah, je suis excédée!...

JULIETTE.

J'avois prévu que la conversation entre
vous seroit fort languissante...

LA MARQUISE.

Et cette fureur de rester jusqu'à deux
heures du matin pour parfiler, sans dire
un mot; cela est réellement inconcevable.

JULIETTE.

En veillant ainsi, elle ne se levera de-
main qu'à midi; le dîner & sa toilette la
conduiront à l'heure des spectacles, &
puis ce sera une journée de passée... Si
elle se couchoit de bonne heure, que fe-
roit-elle de ses matinées?

LA MARQUISE.

Est-ce-là vivre?... Elle est avec cela
d'une légèreté! Elle avoit, disoit-elle
tantôt, les choses les plus intéressantes à
me confier, des conseils à me demander;
& ce soir elle a totalement oublié *ses pei-
nes, ses chagrins*, dont elle avoit tant
d'impatience de me faire le détail.

JULIETTE.

Et vous ne le lui avez pas rappelé?

LA MARQUISE.

Je m'en suis bien gardée ; car après tout, son silence me convenoit encore mieux que son entretien.

JULIETTE.

La voici. Elle a l'air bien affairée : je vous laisse ; sûrement pour le coup elle a quelque secret à vous dire. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

LA VICOMTESSE, LA MAR-
QUISE.

LA VICOMTESSE.

AH ! mon cœur, vous me voyez dans une agitation, dans un trouble....

LA MARQUISE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA VICOMTESSE.

C'est une de mes femmes qui demandoit à me parler....

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, elle est venue m'avertir que ma belle-mere est dans une colere affreuse contre moi. Elle a su toute l'histoire de la Baronne ; elle est amie de ses parents ; & cette perte au jeu, qu'on attribue à mes conseils, a disposé ma belle-mere à me faire le plus beau sermon !... Imaginez-vous

qu'elle est établie dans ma chambre, & qu'elle m'attend pour me prêcher... Oh! elle m'attendra long-temps, car je suis décidée à passer la nuit ici....

L A M A R Q U I S E.

Mais quelle folie!...

L A V I C O M T E S S E.

Mais voulez-vous que j'aie m'exposer à une scène, ayant déjà mal aux nerfs, après avoir soupé, & avec la sensibilité que vous me connoissez... non, cela est impossible. Je resterai ici jusqu'à demain matin.... Nous causerons.... J'ai tant de choses à vous dire!... Vous ne pouvez imaginer à quel excès je suis à plaindre dans mon intérieur... Vous me voyez souvent des moments de mélancolie. Cette inégalité est bien excusable, & toute la philosophie du monde n'est pas toujours suffisante pour surmonter des peines qui touchent si sensiblement.

L A M A R Q U I S E.

L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous fait les dissimuler si bien.

L A V I C O M T E S S E.

En effet, j'en ai, du courage.... Si je n'avois pas *du caractère & de la force*, que deviendrois-je?... Jugez de ma situation, la voici en deux mots : j'ai un mari qui se plaint de moi, & qui me contrarie sans cesse; un beau-pere & une belle-mere qui ne peuvent me souffrir, & avec qui je suis forcée de vivre, puisque je loge chez eux; j'ai cent ennemis qui me noircissent & me

calomniënt ; & , excepté vous , je n'ai pas une seule amie.

LA MARQUISE.

Cette situation est affreuse. Mais qu'avez-vous tenté pour l'adoucir ?

LA VICOMTESSE.

Je tâche de me dissiper ; je ne reste jamais chez moi ; je fors ; je cours ; je cherche des gens dont je ne me soucie guere , & qui ne m'aiment point , pour éviter ma famille qui me hait & me tourmente.

LA MARQUISE.

Mais on ne peut pas toujours fuir sa famille , il faut bien la retrouver quelque fois , & rien ne peut soustraire à l'autorité d'un mari. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de se faire aimer de ceux dont on dépend , que de les braver , de les irriter , & de les conduire peut-être à des extrémités violentes ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour leur plaire , il faudroit presque renoncer au monde ; il faudroit rester chez soi une partie de la journée ; il faudroit y souper souvent , ne point faire des dettes , & ne point jouer au Pharaon.

LA MARQUISE (*riant.*)

En effet , voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

LA VICOMTESSE.

Vous vous moquez.... Je comprends bien que ces volontés ne seroient pas tyranniques pour vous , & que vous vous y soumettriez sans peine , vous qui êtes la raison même. Mais je n'ai pas eu l'avantage

dont vous jouissez, celui de recevoir une éducation parfaite. On vous a donné mille talents, vous savez vous occuper, & vous pouvez rester chez vous sans ennui; vous avez eu un excellent guide pour diriger vos premiers pas dans le monde; vous avez reçu d'utiles conseils qui doivent former votre esprit & votre cœur: il n'est donc pas étonnant que vous ayez de l'ordre, de la raison, & des principes invariables. Si vous n'étiez pas, comme vous l'êtes, un modèle de conduite & de sagesse, il auroit fallu que vous fussiez née imbécille, ou folle. Ainsi, ma chère amie, ne vous enorgueillissez pas trop de toutes vos perfections; vous en devez la plus grande partie aux tendres soins de votre estimable tante.

LA MARQUISE, *à part.*

O Ciel! quelle amère & juste critique elle fait de moi, sans le vouloir!

LA VICOMTESSE.

Pour moi, j'ai été mise au couvent dès mon enfance, & je n'en suis sortie que pour me marier; vous êtes raisonnable, & je suis étourdie, cela est dans l'ordre.... Je me suis livrée à la mode que j'ai trouvée établie dans le monde; n'ayant nulle ressource en moi-même, j'en ai cherché dans une dissipation qui pouvoit seule m'arracher à l'ennui.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes si jeune: vous pourriez encore acquérir des connoissances, des talents.

LA VICOMTESSE.

Je le voudrois, j'y fais ce que je puis... Je fais un cours de Physique; j'ai un maître de billard; je monte à cheval au manege; j'apprends à mener une caleche: avec tout cela, quand je suis seule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins désoeuvrée, & la retraite ne m'en est pas plus agréable.

LA MARQUISE.

Je le crois bien: le genre d'étude que vous avez choisi, ne doit pas vous être d'une grande ressource dans la solitude.

LA VICOMTESSE.

Mais cependant ce genre d'étude est très-à la mode, & toutes les femmes aujourd'hui s'y livrent également.

LA MARQUISE.

Laissons aux hommes les exercices violents & les sciences; ils n'ont pas nos graces, nous n'avons pas leur force. Ils sont faits pour les grandes choses; la témérité, l'audace, l'enthousiasme leur conviennent; la modération, la raison & la douceur, voilà notre partage. En cherchant à nous ressembler, ils s'aviliroient; & nous, en voulant les imiter, nous renonçons à tous nos agréments, & nous perdons les plus sûrs moyens de leur plaire.

LA VICOMTESSE.

Ainsi, mon cœur, vous condamnez une femme qui joue au billard, qui va à la chasse, & qui fait des cours de sciences?

L A M A R Q U I S E.

Il me semble qu'en toutes choses on ne doit condamner que l'excès. Une femme qui consacrerait toute sa vie aux occupations dont vous parlez, & qui d'ailleurs ne cultiverait aucun autre talent, me paraitroit, je l'avoue, fort à plaindre; car enfin, à quarante ans, on ne peut ni suivre une chasse, ni conduire une caleche.

L A V I C O M T E S S E.

Je n'ai jamais pensé à ce que je ferois à quarante ans... Vous m'en donnez l'idée, il faut que je m'en occupe... Je serai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela... Mon cœur, vous parlez comme un ange, vous m'avez persuadé, & je vais quitter le cheval... Aussi-bien il me donne des courbatures... Mais j'entends Juliette... Que nous veut-elle?

S C E N E V I I.

L A M A R Q U I S E, L A V I C O M T E S S E, J U L I E T T E, *tenant deux dominos & des masques.*

J U L I E T T E *à la Vicomtesse.*

M A D A M E, voici les habits de bal que vous avez demandés.

L A M A R Q U I S E.

Comment, des habits de bal!

LA VICOMTESSE.

Il y a aujourd'hui bal de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon cœur, nous allons y aller.

LA MARQUISE.

Ah, je vous jure, par exemple, que je n'en ferai rien.

LA VICOMTESSE.

Mais écoutez donc, je ne veux rentrer chez moi très-décidément qu'à cinq heures du matin. Il est une heure; que voulez-vous que nous fassions d'ici là ?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez; pour moi, je vous déclare que je vais me mettre dans mon lit.

LA VICOMTESSE.

Bon, je connois cela, c'est votre manière; vous commencez toujours par refuser....

LA MARQUISE.

Vous ne me reprocherez plus ma foiblesse, car je vous promets désormais de persister dans ma résistance.

LA VICOMTESSE.

J'y consens. Mais pour aujourd'hui, cela feroit trop cruel; je ne puis rentrer chez moi, vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous offre un lit.

LA VICOMTESSE.

Moi, me coucher, moi, dormir dans l'agitation où je suis !

LA MARQUISE.

Vous me persuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

LA VICOMTESSE.

Ce sera du moins une distraction, & j'en ai grand besoin.

JULIETTE *à part.*

Comme cela est touchant!

LA VICOMTESSE.

J'en fais juge Juliette. . . . Ecoutez, ma chère Juliette, j'ai une raison. . . . une très-forte raison qui m'empêche de rentrer chez moi.

JULIETTE.

Je la fais, Madame, cette raison.

LA VICOMTESSE.

Comment?

JULIETTE.

Mademoiselle Henriette, votre femme-de-chambre, que j'ai vue ce soir pour la seconde fois de ma vie, m'a conté, avec le plus grand détail, tout ce qu'elle a eu l'honneur de vous dire; & comme elle ne m'a pas demandé le secret, il m'est permis, Madame, de vous avertir de ne pas trop compter sur sa discrétion.

LA VICOMTESSE.

Mais où trouver une femme-de-chambre discrète? Voilà la sixième à laquelle je donne ma confiance; j'en ai déjà renvoyé cinq, je ne peux pas mieux faire. . . . Enfin, vous voyez bien, Juliette, qu'il vaut bien mieux aller au bal, que d'attendre ici le jour, &

de nous ennuyer à mourir... Allons, habillez votre maîtresse.

LA MARQUISE.

Mais c'est une persécution inutile....

JULIETTE, *bas à la Marquise.*

Vous ne pourrez, Madame, vous en débarrasser qu'à ce prix.

LA MARQUISE, *bas à Juliette.*

Cela est insupportable.

LA VICOMTESSE.

Je vous assure que je n'ai guère plus d'envie que vous d'aller au bal.

LA MARQUISE.

Oui, c'est par raison que vous vous faites cet effort; en vérité, cela est héroïque!... Mais, écoutez, je veux bien vous y suivre....

LA VICOMTESSE, *avec transport.*

Ah, charmante personne!... Mon cœur, que je vous aime....

LA MARQUISE.

Mais à condition que si vous y trouvez une femme de votre connoissance, je vous laisserai avec elle, & que j'aurai la liberté de m'en aller.

LA VICOMTESSE.

Voilà qui est dit.... de tout mon cœur; oh, cela est trop juste! Allons, allons, habillons-nous.

JULIETTE *à la Vicomtesse.*

Madame, voulez-vous passer votre habit?

LA VICOMTESSE.

Volontiers.... (*Elle s'habille.*) Nous aurons de bonnes figures là-dedans....

LA MARQUISE *à part.*

Quelle folie!... Quelle inconséquence....
Mais du moins, son éducation lui sert d'ex-
cuse.... On ne doit que la plaindre....

JULIETTE, *à la Marquise.*

A vous, Madame, à présent.

(Elle habille la Marquise.)

LA VICOMTESSE.

On m'a dit que le bal seroit superbe ce
soir.... Je crois que j'y ferai aimable....
Où sont donc nos masques?... Ah! les
voilà.... Je prends celui-ci.... Dépêchez-
vous donc, petit chat.... Ah, vous êtes
charmante comme cela!... Le drôle d'ha-
bit.... C'est joli, de se déguiser... Et no-
tre coëffure?...

JULIETTE.

Elle est là....

LA MARQUISE.

Mettons d'abord nos masques.

(Elle met son masque.)

LA VICOMTESSE.

Dépêchez-vous donc, chere Juliette....
les pieds me brûlent.... Voilà justement
l'heure où le bal est ravissant.... Allons,
allons, de la diligence.

(Elle met son masque.)

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient.... Voyez ce que c'est,
Juliette....

JULIETTE.

Eh, mon Dieu! Madame....

LA MARQUISE.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je crois entendre la voix de Madame Dorizée.

LA MARQUISE.

O Ciel!

JULIETTE.

Je ne me trompe point, c'est elle-même.

LA MARQUISE.

Je tremble.

LA VICOMTESSE.

Quel fâcheux contre-temps!...

JULIETTE *à part*.

Voilà, pour le moment, une terrible apparition.

SCENE VII.

DORIZÉE, LA MARQUISE,
LA VICOMTESSE,

(*Dorizée reste un moment dans le fond du Théâtre à considérer la mascarade avec surprise ; la Vicomtesse & la Marquise paroissent interdites & confuses.*)

DORIZÉE *s'avançant*.

JE trouble à regret vos plaisirs, mais il faut absolument que je dise un mot à ma niece...

LA VICOMTESSE, *bas à la Marquise*.
Sauvez-vous, mon cœur... je resterai;

354 *Les Dangers du Monde,*

j'essuyeraï la scène à votre place ; je me sacrifie volontiers. . . .

LA MARQUISE, *bas à la Vicomtesse.*

Non, forttez vous-même, je vous en conjure.

LA VICOMTESSE, *bas.*

Je ne puis vous abandonner.

DORIZÉE.

J'ai perdu l'habitude du bal, . . . & vous êtes trop bien déguisées pour que je puisse vous reconnoître. . . Ma niece, voulez-vous bien me répondre?

LA VICOMTESSE,

(*s'avançant avec une petite voix de bal,*)

Ma chere tante, pardonnez-moi cette petite mascarade. . . .

LA MARQUISE, *se démasquant,*

Ma tante, je suis au désespoir! . . .

LA VICOMTESSE,

(*bas à la Marquise.*)

C'est donc moi qui dois prendre le parti de la fuite. . . Adieu, mon cœur. Je suis inconsolable de tout ceci. Les tantes & les belles-mères sont aujourd'hui conjurées contre moi ; je vais me livrer à la mienne, pour me punir du trouble que je vous cause. . . Adieu.

(*Elle sort.*)



SCENE IX & dernière.

DORIZÉE, LA MARQUISE,
JULIETTE.

(*Juliette fait quelque pas pour s'en aller.*)

DORIZÉE.

RESTEZ, Juliette; vous m'avez écrit; je vous dois une réponse, & je ne veux pas vous la faire attendre plus long-temps.

JULIETTE.

Ah, Madame, j'ose la deviner...

DORIZÉE, à la Marquise.

Quittez cet air embarrassé, ma niece; regardez-moi, vous ne verrez sur mon visage aucune trace de mécontentement: je pourrois me plaindre de vous; mais vous paroissez trop sentir votre tort, pour qu'il me soit possible de vous le reprocher.

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez pénétrée de regret & de confusion; l'excès de votre indulgence me rend plus coupable encore... Je n'ose vous faire le détail des raisons qui pourroient m'excuser un peu; mais daignez demander à Juliette de quelle maniere j'ai été entraînée, & combien j'avois de répugnance...

DORIZÉE.

Sans savoir vos raisons, & sans pouvoir

356 *Les Dangers du Monde,*
les croire bonnes , je suppose , puisque
vous m'avez manqué de parole , qu'il a
dû vous en coûter beaucoup.

L A M A R Q U I S E .

Je vous ai trompée ; mais que j'en suis
punie ! Ah ! si vous pouviez lire dans mon
cœur ! . . .

D O R I Z É E .

Vous m'avez affligée , vous m'avez fait
un mensonge , mais vous ne m'avez point
trompée. Pendant l'histoire que vous me
faisiez tantôt , j'ai joui d'un plaisir , celui
de me convaincre par votre rougeur & par
votre mal-adresse , que du moins vous men-
tiez pour la première fois. Comme j'ai plus
d'expérience que vous n'en avez , avec plus
d'art , vous ne m'auriez pas persuadée
mieux , & je sens que jamais je ne l'aurois
oublié. Plusieurs circonstances peuvent faire
pardonner une légèreté , un manque d'é-
gards ; mais rien ne peut rendre excusable
un instant , un seul instant de fausseté. Ces-
sez donc , mon enfant , de vous reprocher
un tort que je vous pardonne , & dont
je ne vous parlerai plus. Je suis venue ce
soir , j'ai forcé votre porte , non pour avoir
cette explication , mais pour vous appor-
ter une bonne nouvelle que je viens d'ap-
prendre dans l'instant.

L A M A R Q U I S E .

Une bonne nouvelle ! . . . Quoi . . . M.
de Germini est-il en route ? . . . Va-t-il
arriver bientôt ? . . .

D O R I Z É E.

Vous l'avez deviné.... C'est sur quoi je voulois vous prévenir.

L A M A R Q U I S E *à part.*

Ah, Dieu!... (*Haut.*) Bientôt... Dans combien de jours?

D O R I Z É E.

Il vouloit vous surprendre.... mais j'ai jugé qu'il falloit vous avertir.... Il m'a écrit... Il arrive cette nuit même; il sera ici dans une heure...

J U L I E T T E.

Elle pâlit.... elle chancelle... Ah, Madame!... (*Dorizée & Juliette soutiennent la Marquise.*)

L A M A R Q U I S E.

Il arrive dans une heure!...

D O R I Z É E.

D'où vient ce saisissement?... Que pouvez-vous craindre? N'avez-vous pas une mere, une amie?... N'avez-vous rien à lui dire?... Ne pourrai-je obtenir un moment de confiance?... Ah! quand vous me la refusez, comment ne pénétrez-vous pas que mon cœur doit deviner vos peines?... Ne parlerez-vous point, ma fille?... Est-ce là le prix que vous réserviez à tant de tendresse?

L A M A R Q U I S E.

Quel moment choisirez-vous pour me demander cette confiance que je vous dois à tant de titres?... Vous êtes tout pour moi... Je vous aime comme je dois vous aimer; je ne puis mieux vous peindre l'ex-

cès d'un attachement si tendre... S'il ne s'agissoit que de vous avouer mes fautes, n'en doutez pas, mon cœur vous seroit ouvert... Si vous n'étiez que mon amie, vous sauriez tous mes secrets... Mais ma bienfaitrice!... mais abuser de votre bonté, de votre générosité... non, je ne le puis....

D O R I Z É E.

Puisque vous ne voulez pas parler, il faut donc vous prévenir... Grace aux soins de Juliette, je l'ai pu. Je m'afflige de ne devoir qu'à elle le bonheur de vous être utile.

L A M A R Q U I S E.

Qu'entends-je, ô Ciel!

J U L I E T T E.

Oui, Madame, je l'avoue, je vous ai trahie; vous deviez soixante & dix mille francs....

L A M A R Q U I S E.

Ah, Dieu! se peut-il?...

D O R I Z É E.

Ils sont payés....

L A M A R Q U I S E.

Ah, ma tante!...

J U L I E T T E *lui baisant la main.*

Souffrez, Madame....

L A M A R Q U I S E.

Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits, & comment pourrai-je jamais expier toutes mes fautes!... Mais, ma tante, mon cœur est déchiré quand je pense qu'une telle générosité doit déranger

votre fortune , & que , pour réparer mes folies , il vous en coûte les plus grands sacrifices.

D O R I Z É E.

Non , mon enfant , rassurez-vous : j'avois cette somme ; pouvois-je en faire un usage qui me fût plus cher ? Voilà le fruit de l'économie ; on peut par elle rendre un service essentiel à ce qu'on aime : quelle est la fantaisie satisfaite dont on doit jamais attendre un plaisir qu'on puisse comparer à ce bonheur inexprimable ?

L A M A R Q U I S E.

Vous me sauvez l'honneur aux yeux du monde ; mais quels remords vous me laissez ! Je n'ai jamais senti , comme dans cet instant , la coupable extravagance de ma conduite. Quand vous faites tout pour moi , par une inconcevable fatalité , je n'en suis peut-être que plus à plaindre Pouvez-vous m'aimer encore ? Puis-je me flatter de n'avoir rien perdu de mes droits sur votre cœur , après en avoir tant abusé ? Pourriez-vous désormais , & m'estimer , & croire mes promesses ? Ah ! daignez , par pitié , s'il est possible , me raccommo-der avec moi-même

D O R I Z É E.

Calmez-vous , ma fille , calmez-vous ; & ne me supposez pas des inquiétudes pour l'avenir , que votre repentir détruiroit , si j'avois pu les concevoir. Vous vous êtes égarée , il est vrai ; mais je ne dois attribuer

360 *Les Dangers du Monde,*
la plus grande partie de vos fautes qu'à
moi-même.

L A M A R Q U I S E.

A vous ? ô Ciel ! . . .

D O R I Z É E.

Oui, sans doute : je vous ai donné de
bons conseils, mais je ne vous ai peint les
dangers du monde que trop vaguement. Si
je vous avois bien détaillé tous ses écueils,
avec l'esprit & l'ame que vous avez, vous
les auriez évités, j'en suis sûre. Vous avez
reçu par l'expérience une leçon cruelle que
j'aurois pu vous épargner. Mais tout est
réparé ; oublions nos peines & nos regrets,
& ne songeons qu'au bonheur dont nous
allons jouir.

L A M A R Q U I S E.

Ah, le bonheur ! Enfin, vous me l'avez
fait connoître : c'est dans le sein de sa fa-
mille, c'est en remplissant ses devoirs, qu'on
peut le trouver. La vertu & les sentimens
les plus doux & les plus naturels y condui-
sent & le procurent. La vanité, l'affectation,
& les faux airs en éloignent. Il n'est enfin
le partage que d'une ame pure & d'un es-
prit juste.

D O R I Z É E, *l'embrassant.*

Il doit être le vôtre. Il le fera, j'en suis
certaine. Mais venez, mon enfant, allons
au-devant de M. de Germini, venez.

L A M A R Q U I S E.

Je vais donc le revoir, & rien ne trou-
blera ma joie. . . . Ah ! ma tante ! . . . Ju-
liette venez avec nous, je veux goûter le
plaisir

plaisir d'être dans le même instant réunie
à tout ce que j'aime!...

JULIETTE.

Vous devez lire dans mon cœur, Ma-
dame, & vous y voyez sûrement l'excès
de mon bonheur & de ma reconnoissance.

DORIZÉE.

Ne perdons plus de temps, venez, Ju-
liette; allons, ma chere fille. (*Elle prend
sous le bras la Marquise, qui donne le
sien à Juliette.*)

LA MARQUISE, *en s'en allant.*

Ah! que je suis heureuse!...

Fin du Tome premier.

A P P R O B A T I O N.

JAI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Théâtre à l'usage des jeunes Personnes*. Il n'est pas possible de peindre la morale sous des traits plus naturels & plus intéressants que ceux qui caractérisent les Pièces contenues dans cet Ouvrage, dont la lecture seule doit inspirer aux jeunes personnes, autant d'horreur pour le vice, que de goût pour la vertu.
A Paris, ce 6 Avril 1779.

TERRASSON.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Œuvres de Madame la Comtesse de ****, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité,

rant du Privilege que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777; concernant les contrefaçons: A la charge que ces Présentés seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des Présentés; du con-

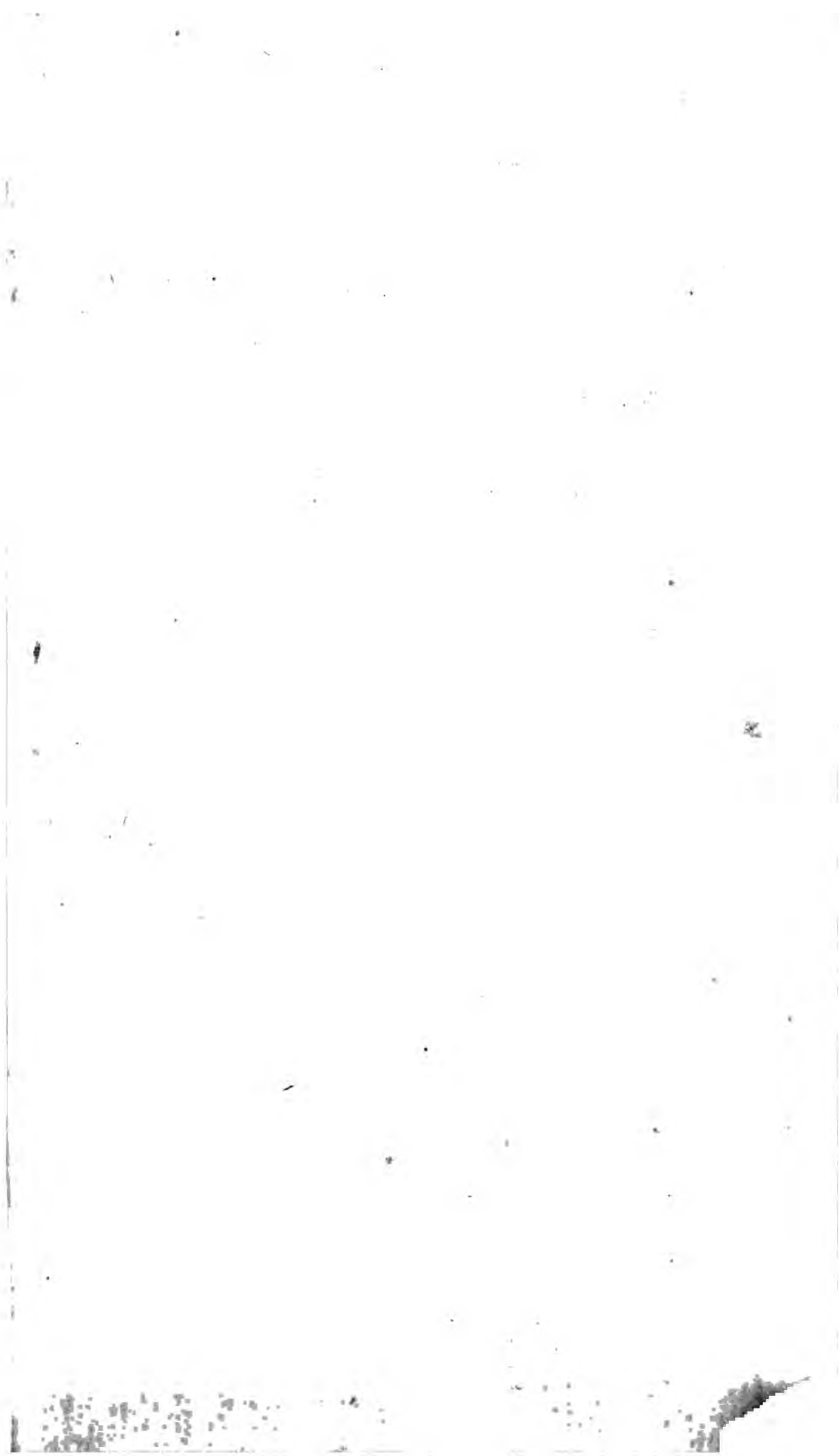
rent desquels vous mandons & enjoignons de faire
jouir ledit Exposé & ses hoirs, pleinement &
paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au-
cun trouble ou empêchement. Voulons que la co-
pie des Présentés, qui sera imprimée tout au long,
au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit
tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amés & féaux Con-
seillers, Secretaire, soit ajoutée comme à l'o-
riginal. Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution
d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans de-
mander autre permission, & nonobstant clameur
de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce con-
traires: C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris,
le seizième jour du mois de Juin, l'an de grace
mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre regne
le sixième.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Réglé sur le Réglé XXI de la Chambre Royale
& Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris,
N°. 1737, fol. 155, conformément aux dispositions
énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de
remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires pres-
crits par l'article CVIII du Réglé de 1723. A
Paris, ce 17 Juin 1779.*

G O G U É , Adjoint.



629977





